

Un homme s'il vous plaît ! Étude du phénomène

py d ' h u m a n i s a t i o n - d é s h u m a n i s a t i o n d a n s l ' S u v r e r o m a n e s

Auteur : Schyns, Baptiste

Promoteur(s) : Denis, Benoit

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité didactique

Année académique : 2020-2021

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/11036>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Faculté de Philosophie et Lettres
Département de langues et lettres françaises et romanes

Un homme s'il vous plaît !

Étude du phénomène *d'humanisation-déshumanisation* dans l'œuvre romanesque de Thomas Gunzig

Travail de fin d'études réalisé par Baptiste Schyns en vue de l'obtention du
diplôme de Master en langues et lettres françaises et romanes,
orientation générale, à finalité didactique

Sous la direction de Benoît Denis
Membres du jury : Jean-Pierre Bertrand et Laurent Demoulin

Année académique 2019-2020

Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma gratitude à mon promoteur, Monsieur Benoît Denis, pour sa grande disponibilité, ses conseils avisés, son soutien et sa bienveillance. Sans ménager ses efforts, il n'a eu de cesse de me pousser à améliorer et à nuancer mes analyses.

Je remercie également mes lecteurs, Messieurs Laurent Demoulin et Jean-Pierre Bertrand, pour l'intérêt qu'ils ont accordé à mon sujet d'étude.

Ma reconnaissance va aussi à ma famille : à ma mère, romaniste, qui m'a donné le goût des études littéraires et qui, par ses multiples relectures, a contribué à la bonne réalisation de ce mémoire ; à mon père, qui m'a permis de travailler dans les meilleures conditions et m'a soutenu de manière indéfectible.

Merci à mes amis, Salomé, Perrine et Pierre, qui m'ont offert, lors de certains moments de doute, une épaule sur laquelle m'appuyer.

Enfin, une pensée particulière pour Mathilde.

Sommaire

PARTIE I : INTRODUCTION.....1

1.	Présentation du mémoire.....	1
1.1.	Corpus	2
1.2.	Méthodologie	3
1.3.	Plan.....	3
2.	État de l’art.....	5
3.	Apport théorique : les trois dimensions de l’humain	7
3.1.	Genre humain	9
3.1.1.	L’homme n’est pas l’égal des dieux.....	9
3.1.2.	L’homme n’est pas un animal	10
3.1.3.	L’autre homme est mon semblable	11
3.2.	Nature humaine	12
3.3.	Sentiment d’humanité	14

PARTIE II : DÉSHUMANISATION PAR LE SYSTÈME LIBÉRAL17

1.	Société de consommation.....	17
2.	Réification de l’homme.....	20
2.1.	Structures aliénantes.....	21
2.2.	Déchets de la consommation.....	24
2.2.1.	Hors circuit.....	25
2.2.2.	Mort.....	26
2.2.3.	Morts-vivants	27
2.3.	Prix de l’homme	30
2.3.1.	Audimat.....	31
2.3.2.	Biens matériels	32
2.3.3.	Homme-objet.....	34
2.4.	Hiérarchisation	36
2.5.	Goût pour la violence	38
3.	Société uniformisée	40
3.1.	Modes de vie	40
3.1.1.	Gigantesque hypermarché	40
3.1.2.	Ikea	41
3.2.	Éducation.....	43
3.2.1.	École privatisée	43
3.2.2.	Madame Carpentier et l’importance de la littérature	45
3.3.	Sexualité	47
3.3.1.	Aurore.....	47
3.3.2.	Jean-Jean	48
3.3.3.	Les quatre loups	49

3.3.4. Parents de Marianne	50
4. Technologisation de l'homme	52
4.1. Smartphones	52
4.2. Univers virtuel.....	53
4.3. Déterminisme génétique.....	55
PARTIE III : ANIMALITÉ	57
1. Comparaisons animalières.....	57
1.1. Animal à l'agonie	57
1.2. Bête de somme	58
1.3. Une touche d'humour.....	59
2. Rapports entre l'homme et l'animal.....	59
2.1. Marianne.....	60
2.1.1. Serpent de la Genèse	60
Incarnation de la convoitise.....	61
Détester l'amour	62
2.1.2. Bruce Lee	63
2.1.3. Être un manager	64
2.2. Les quatre loups	66
2.2.1. Loup-garou chez Gunzig.....	67
Absence de métamorphose.....	67
Dualité physique.....	68
Dualité psychique.....	70
2.2.2. Noir.....	73
Symbole du Ça freudien.....	73
Se venger pour exister	75
Tuer comme un loup	76
Folie humaine.....	77
2.2.3. Blanc.....	78
Complexe du loup-garou.....	78
Retour à la nature	81
PARTIE IV : CONCLUSION.....	83
1. Expérience de la littérature.....	83
2. Expérience de l'amour	84
3. Séduction et identification du lecteur.....	87
3.1. Mise en place d'un « système de sympathie »	87
3.1.1. Code narratif.....	88
3.1.2. Code affectif.....	89
3.2. Distance critique.....	91
4. Humour cynique et ironie.....	93

BIBLIOGRAPHIE	97
1. Sources primaires	97
2. Sources secondaires.....	97

Partie I : Introduction

1. Présentation du mémoire

Dans un univers où quatre frères mi-hommes, mi-loups, côtoient des femmes aux gènes de serpent ou de loutre ; où la vie d'annonceurs publicitaires a plus de prix que celle d'enfants pauvres ; où l'être humain est un pur produit de consommation ; où l'argent se transforme en justice ; où la destinée de chaque individu est dictée par un déterminisme social et génétique : l'homme est-il encore un homme ? Fait-il encore preuve d'humanité ? Ou sombre-t-il totalement dans la bestialité ? De telles interrogations sont prégnantes dans l'univers fictionnel construit par Thomas Gunzig. Pourtant, bien qu'essentielles, la critique antérieure ne leur a pas accordé l'attention qu'elles méritent. Davantage annexée à une réflexion plus large ou envisagée uniquement à partir des divers recueils de nouvelles de l'auteur, la problématique de l'être humain et de ses multiples facettes n'a pas encore été abordée en elle-même et pour elle-même au sein d'un pan de sa production romanesque.

C'est pourquoi nous désirons appréhender, dans trois romans de Gunzig, ce double phénomène *d'humanisation-déshumanisation*¹. Il s'agira dans un premier temps, d'étudier la manière dont l'auteur s'approprie et présente, textuellement, la déshumanisation qui touche l'homme contemporain. Ainsi, après avoir défini, préalablement, les caractéristiques de l'humanité, nous tâcherons de répondre à plusieurs questions : « Quels sont les facteurs sociaux déployés dans les récits de notre corpus qui favorisent la perte de l'homme ? Quels sont les processus, les stratégies ou motifs littéraires utilisés à cette fin ? ». Nous nous efforcerons également de sonder la conception de l'humanité – mais aussi de l'inhumanité – propre à l'écrivain en nous demandant quels sont les rapports qu'entretient l'homme avec sa nature animale et quelle est la définition que nous pouvons attribuer à celle-ci. Enfin, dans une moindre mesure, nous

¹ Se saisir d'un tel sujet nécessite, indubitablement, la prise en compte des apports mutuels de la philosophie et de l'anthropologie. Néanmoins, puisque leurs éclairages respectifs se cantonnent à la production d'un seul écrivain, nous n'avons nullement la prétention, ni l'objectif, d'en extraire des conclusions à portée universelle.

interrogerons la réception de ces trois textes ainsi que les techniques employées pour générer l'adoption d'une posture réflexive et critique chez le lecteur.

1.1. Corpus

Notre corpus se compose de trois romans : *Mort d'un parfait bilingue*², *Manuel de survie à l'usage des incapables*³, et *La vie sauvage*⁴. Parmi les raisons qui ont gouverné notre choix, la principale est la continuité thématique présente au sein de ces trois œuvres. En effet, même si elles sont construites de manière différente, avec des univers différents, elles admettent toutes une réflexion assez large sur l'homme et ses travers. Elles présentent également, avec de subtiles nuances, une société hyperconsumentariste et individualiste, propice au développement de l'inhumanité. Dès lors, sans être redondantes, celles-ci ne cessent de se répondre et de se compléter. C'est donc à partir de leurs apports mutuels que se développe notre regard critique.

Notons que certaines références n'ont volontairement pas été prises en compte⁵, notamment *Kuru*⁶ et *Feel Good*⁷. Bien que ces deux récits puissent s'inscrire d'un point de vue thématique dans notre corpus, il était nécessaire d'opérer une sélection qui soit proportionnelle à la longueur de la tâche demandée. Ils nous ont aussi semblé moins riches et pertinents que leurs trois homologues : *Kuru*, par exemple, avait déjà fait l'objet de recherches antérieures⁸. De la même manière, en tant que roman d'horreur très stéréotypé, *10 000 litres d'horreur pure. Modeste contribution à une sous-culture*⁹ n'a pas été sélectionné. Enfin, puisqu'il se concentre uniquement sur la production romanesque de l'écrivain, notre corpus exclut toutes ses pièces de théâtre ainsi que ses différents recueils de nouvelles.

² GUNZIG (Thomas), *Mort d'un parfait bilingue*, Paris, Gallimard, 2002. Désormais, lorsque nous ferons référence à ce roman, nous emploierons les initiales suivantes : *MPB*.

³ GUNZIG (Thomas), *Manuel de survie à l'usage des incapables*, Vauvert, Éditions Au Diable Vauvert, 2013. Désormais, lorsque nous ferons référence à ce roman, nous emploierons les initiales suivantes : *MSUI*.

⁴ GUNZIG (Thomas), *La vie sauvage*, Vauvert, Éditions Au Diable Vauvert, 2017. Désormais, lorsque nous ferons référence à ce roman, nous emploierons les initiales suivantes : *LVS*.

⁵ Même si ces différents ouvrages sont exclus de notre corpus, il n'est pas impossible d'y faire référence en quelques endroits de ce travail.

⁶ GUNZIG (Thomas), *Kuru*, Paris, Gallimard, 2007.

⁷ GUNZIG (Thomas), *Feel Good*, Vauvert, Éditions Au Diable Vauvert, 2019.

⁸ Voir point 2. de la Partie I.

⁹ GUNZIG (Thomas), *10 000 litres d'horreur pure. Modeste contribution à une sous-culture*, Vauvert, Éditions Au Diable Vauvert, 2007.

1.2. Méthodologie

Cheminer au sein de la nature humaine réclame la mise en place de certaines balises théoriques. Ces dernières ne servent pas à imposer un cadre restrictif à notre analyse, ce qui limiterait inévitablement l'apport littéraire de Gunzig, mais bien à l'orienter à partir de concepts transversaux permettant d'établir une ligne de démarcation, flexible et perméable, entre l'humain et l'inhumain. Ces différents repères, développés ci-après¹⁰, constitueront l'outil analytique de ce travail.

En outre, comme mentionné ci-dessus, notre analyse se veut littéraire et s'appuiera, par conséquent, sur une sélection de passages puisés dans les œuvres de notre corpus. Puisque les traits de l'une se retrouvent, généralement, dans les deux autres, nous les aborderons – à condition qu'une telle méthode soit possible et qu'elle n'alourdisse pas la teneur de notre propos – de manière simultanée durant notre réflexion. Ainsi, chaque extrait étudié sera potentiellement complété, nuancé et parachevé par des passages sélectionnés dans les autres romans. Cela sous-entend, évidemment, que nous n'excluons en aucun cas que certaines dimensions de ce travail soient exclusivement étudiées à partir d'un seul roman (pensons au troisième volet de notre mémoire qui, centré sur la question de l'animalité, sera majoritairement illustré à partir d'extraits empruntés à *Manuel de survie à l'usage des incapables*).

Enfin, si cette méthodologie se veut essentiellement immanente et textuelle, nous pourrions, pour justifier le contenu de certaines citations ou la présence de tel ou tel motif populaire, nous référer aux passions connues de l'écrivain ainsi qu'aux éventuels commentaires critiques portant sur d'autres pans de son œuvre, notamment sur ses recueils de nouvelles.

1.3. Plan

Trois grandes étapes vont rythmer et partager notre étude de l'homme dans l'œuvre de Gunzig. La première se présentera sous la forme d'une analyse sociale et examinera la manière dont la société moderne et libérale engendre la déshumanisation de l'homme. Celle-ci se subdivisera, elle-même, en quatre dimensions. En guise d'introduction, nous décrirons, sommairement, le système consumériste conçu par l'auteur. Nous verrons,

¹⁰ Voir point 3. de la Partie I.

ainsi, que ce dernier, pour favoriser le caractère dystopique et critique de son récit, étend le principe capitaliste de « privatisation » à l'ensemble du monde vivant. Ensuite, en passant en revue de nombreuses thématiques (de la présence de structures aliénantes à l'octroi d'un prix à la vie humaine), nous aborderons la réification de l'individu et la perte de dignité que celle-ci suppose. Avant de clôturer cette première partie, nous évoquerons l'uniformisation à laquelle l'être humain est assujéti. Nous constaterons que, outre ses modes de vie, son éducation et sa sexualité sont également atteintes par cette massification et perdent leurs valeurs humanistes. Enfin, nous accorderons une attention particulière à l'impact, toujours plus conséquent, des nouvelles technologies qui, si elles se révèlent être des mécanismes au service d'un régime totalitaire, entraînent aussi la virtualisation de l'existence humaine et s'attachent à transgresser, sans cesse, les limites naturelles de l'homme. Plus précisément, en nous centrant uniquement sur les progrès biotechnologiques (à savoir, la modification de la génétique humaine par des génomes animaliers à des fins de performance), nous appréhenderons la question du *posthumanisme*¹¹ et nous démontrerons que la construction d'un « surhomme » ne favorise pas l'évolution de l'individu mais induit, au contraire, un déterminisme génétique¹² qui réduit celui-ci à une condition animale.

Ce lien entre l'animal et l'homme sera, justement, au cœur de notre deuxième étape. Après un détour plus stylistique par les multiples comparaisons animalières présentes dans les trois romans étudiés, nous nous pencherons sur les connotations attachées à l'animalité constitutive de l'être humain. Pour ce faire, nous décortiquerons les deux principales figures animalières comprises dans *Manuel de survie à l'usage des incapables* : Marianne et les quatre loups. Si, par son ADN de mamba vert, Marianne symbolise plusieurs images – dont le serpent de la Genèse ou la figure de Bruce Lee – qui nous renseignent sur la condition de l'homme moderne, elle souligne également, en considérant sa nature animale comme la source de sa cruauté, le caractère culturel que Gunzig accorde à la bestialité. Quant aux quatre loups, leur hybridité mi-homme/mi-loup

¹¹ Le posthumanisme, selon Charles Susanne, vise à « libérer le corps humain de ses contraintes biologiques, le rendre quasi indestructible, d'une intelligence et d'une mémoire supérieures ». Plus radical que « la simple amélioration de l'homme, il envisage une utopie de la sortie de soi de l'humain » : SUSANNE (Charles), *L'homme amélioré. Vous avez dit humain ?*, Bruxelles, Éditions du Centre d'Actions Laïques, 2016, p. 12.

¹² Par déterminisme génétique, nous entendons la possibilité de prédire les comportements d'un individu à partir de son ADN.

convoque une figure populaire et littéraire d'une grande richesse : le loup-garou. Grâce à celle-ci, nous découvrirons la manière avec laquelle l'auteur interroge les fondements de la nature humaine et fait valoir une conception positive de l'animalité.

Enfin, dans notre dernière section, qui conclura véritablement ce mémoire, nous reprendrons, d'une part, deux thématiques – la littérature et l'amour – qui, par leur portée générale, illustreront cette dialectique de l'humain et de l'inhumain ainsi que la définition qu'attribue l'auteur à l'essence de l'homme actuel ; et, d'autre part, deux stratégies littéraires – l'identification du lecteur au personnage principal du récit et l'ironie – qui nous permettront de révéler la lecture critique que produit ce double processus de réception, entre séduction et distanciation, dans les romans que nous avons choisis.

2. État de l'art

À ce jour, seuls trois travaux universitaires sont consacrés à l'œuvre romanesque de l'auteur et aucun d'entre eux ne porte spécifiquement sur l'objet de notre recherche. Le premier, celui de Marie-Valérie Lambert¹³, est une analyse comparée entre les romans de Haruki Murakami et ceux de Gunzig. Malheureusement, puisqu'il nous a été impossible de consulter ce mémoire, ou même un quelconque abstract de celui-ci, nous éviterons toute forme d'interpolation. Néanmoins, à partir du titre et de la date de publication de celui-ci, nous pouvons, avec suffisamment de certitude, identifier les deux différences majeures qui séparent notre travail du sien : premièrement, il s'agit d'une étude comparée alors que notre réflexion se concentre uniquement sur les romans de Gunzig ; deuxièmement, son corpus ne prend pas en compte *La vie sauvage*, paru en 2017.

Le mémoire d'Émilie Laffineur¹⁴ s'intéresse à la dimension romanesque de trois romans de Gunzig¹⁵ et s'attarde sur les notions de héros et d'anti-héros. Bien que ce travail approche certains thèmes essentiels à notre propre enquête, tels que l'aliénation de l'homme ou son animalité, son contenu global rejoint davantage, nous le verrons, celui

¹³ LAMBERT (Marie-Valérie), *Étude comparée des romans de Haruki Murakami et de Thomas Gunzig : exploration d'une construction relationnelle des personnages*, Université de Louvain-la-Neuve, mémoire de master, 2014.

¹⁴ LAFFINEUR (Émilie), *Le Romanesque dans la littérature francophone contemporaine : quels enjeux dans l'œuvre de Thomas Gunzig*, Université de Louvain-la-Neuve, mémoire de master, 2017.

¹⁵ *Mort d'un parfait bilingue*, Kuru et Manuel de survie à l'usage des incapables.

de l'article de Cécile Lefèvre. De plus, à l'instar de la recherche de Marie-Valérie Lambert, son corpus se distingue du nôtre.

La dernière contribution, celle de Judyta Zbierska-Moscicka (« Claude Javeau et Thomas Gunzig, ou quand un guérillero de la Belgitude rencontre un guérillero de la postmodernité¹⁶ »), est bien plus riche et plus proche de notre problématique. Dans son article, cette chercheuse polonaise se propose, elle aussi, d'étudier trois romans de Gunzig¹⁷ en s'appuyant sur l'essai de Claude Javeau, *Les paradoxes de la postmodernité*¹⁸. Puisqu'elle aborde des thématiques comme « la virtualisation de la réalité¹⁹ » ou encore, la massification engendrée par la société de la marchandisation, son étude présente les prémices de plusieurs développements de notre critique sociale et nous invite, par la même occasion, à nous saisir de l'ouvrage de Claude Javeau afin de justifier nos futurs commentaires.

Parmi les références qui touchent à d'autres aspects de la production de l'écrivain, nous pouvons mentionner les apports respectifs de Cécile Lefèvre et de Cécile Binet. Si l'article de la première, « Thomas Gunzig : mon écrivain, cet anti-héros²⁰ », par son corpus – les recueils de nouvelles et *Kuru* – et son sujet d'étude – la position sociale qu'occupe Gunzig dans le champ littéraire et le statut d'anti-héros de ses personnages –, s'éloigne clairement de notre propos, le mémoire de Cécile Binet²¹, mérite, quant à lui, une plus grande considération. En effet, celle-ci, à la suite d'une analyse sociologique basée sur les principes énoncés par Pierre Bourdieu, appréhende certaines dimensions de l'œuvre de l'auteur. Même si elle se restreint aux nouvelles produites par celui-ci, son dernier chapitre, intitulé « abandonné dans un monde inhumain²² », nous lègue des clés analytiques non négligeables, notamment concernant le rôle joué par l'humour et l'animalité.

¹⁶ ZBIERSKA-MOSCICKA (Judyta), « Claude Javeau et Thomas Gunzig, ou quand un guérillero de la Belgitude rencontre un guérillero de la postmodernité », dans QUAGHEBEUR (Marc) et ZBIERSKA-MOSCICKA (Judyta), dir., *Entre Belgitude et postmodernité. Textes, thèmes et styles*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015, p. 239-249.

¹⁷ *Mort d'un parfait bilingue*, *Kuru* et *Manuel de survie à l'usage des incapables*.

¹⁸ JAVEAU (Claude), *Les paradoxes de la postmodernité*, Paris, PUF, 2007.

¹⁹ ZBIERSKA-MOSCICKA (Judyta), *op. cit.*, p. 243.

²⁰ LEFÈVRE (Cécile), « Thomas Gunzig : mon écrivain, cet anti-héros », dans *Textyles*, n°46, 2015, p.167-184.

²¹ BINET (Cécile), *Génération affranchie : Nicolas Ancion, Thomas Gunzig, Laurent de Graeve. Trajectoires littéraires*, Université de Liège, mémoire de master, 2001.

²² *Ibid.*, p. 99-103.

Enfin, si les interviews auxquelles a participé l'écrivain ne manquent pas sur la toile, il serait fastidieux, tant celles-ci sont abondantes, de les répertorier toutes. Cependant, sans exclure l'éventualité que l'opinion de Gunzig sur ses propres œuvres puisse servir de point de départ à l'une de nos analyses critiques²³, nous préférons ne pas leur accorder une attention privilégiée durant notre investigation. Mentionnons simplement l'entrevue réalisée par Stéphane Lambert et conservée dans son ouvrage : *Les Rencontres du mercredi*²⁴. Celle-ci, outre les réponses intéressantes de Gunzig, éveille notre curiosité par la critique littéraire, subtile et implicite, énoncée par les différentes questions.

La déshumanisation, inhérente aux romans de l'auteur, a donc déjà été abordée ici et là dans divers travaux. Cela dit, cette dernière n'a encore jamais été l'objet central d'une analyse. De plus, comme mentionné ci-dessus, par l'intérêt accordé à *La vie sauvage*, œuvre encore vierge de toute considération critique, notre corpus est inédit.

3. Apport théorique : les trois dimensions de l'humain

Étudier ce processus *d'humanisation-déshumanisation* n'est pas chose aisée tant le domaine de recherche est vaste et hétéroclite. Les questions sur l'homme et sa nature ont traversé les époques et ont reçu des réponses variées, voire contradictoires. Il serait peu pertinent, au vu de l'objectif que nous poursuivons, de reprendre chacune de ces grandes conceptions ontologiques. Néanmoins, il semble essentiel de tenir compte de certains critères définitoires afin de déterminer cette frontière, nécessairement dialectique, entre l'humain et l'inhumain. Parmi les multiples contributions philosophiques disponibles, notre choix s'est porté sur l'ouvrage de Jacques Ricot, *Étude sur l'humain et l'inhumain*²⁵, dont la clarté du propos et la triple subdivision tracée dans l'humanité offrent un matériau à la fois clairement structuré et suffisamment souple pour être adapté aux romans sur lesquels porte notre analyse.

Il est clair qu'opter pour cet essai n'est pas sans conséquence. Même si nous ne désirons pas entrer dans un débat philosophique qui risque de nous éloigner de notre propos, il convient tout de même d'explicitier la perspective anthropologique défendue

²³ Il n'est, évidemment, nullement question de rencontrer personnellement Thomas Gunzig afin de lui soumettre l'une de nos analyses.

²⁴ LAMBERT (Stéphane), *Les Rencontres du mercredi*, Bruxelles, Les Éditions européennes, 1999.

²⁵ RICOT (Jacques), *Étude sur l'humain et l'inhumain*, Paris, PUF, 1998.

par Jacques Ricot²⁶. En effet, celui-ci soutient une conception ontologique qui s'éloigne des philosophies contemporaines. Ces dernières, élaborées à partir de la seconde moitié du 20^e siècle, que l'on songe aux contributions théoriques de *l'École de Francfort* ou à celles de penseurs comme Foucault, Derrida ou encore Lyotard, se caractérisent par une remise en cause de l'humanisme traditionnel tel qu'il a été construit à l'époque des Lumières. En d'autres termes, alors que les philosophes du 18^e siècle, à partir du concept de « raison », entendu comme critère constitutif de l'humanité, ont promu une vision universelle de l'homme, les penseurs contemporains déconstruisent, étant donné l'avènement des différentes sciences sociales, cette perspective anthropocentrique qui confère à l'homme une définition universellement partageable.

Dans un tel panorama philosophique, très largement résumé ici, Jacques Ricot se rapproche davantage de la pensée des Lumières que de celle élaborée après la Seconde Guerre mondiale. La vision de l'homme qu'il développe est clairement anthropocentrique : celui-ci « est une merveille au sens où il occupe une place unique, originale, exceptionnelle au sein de la nature²⁷ ». Ainsi défini, le sujet se caractérise par certains attributs, parmi lesquels nous retrouvons, par exemple, la raison, le langage et la religion, qui le distinguent drastiquement des animaux et des dieux. Cela dit, la conception *humaniste* du philosophe n'est pas figée et celui-ci n'hésite pas à remettre en cause ou à nuancer certaines frontières, dont celle qui sépare l'homme de l'animal.

Il n'empêche que, pour ce docteur en philosophie et professeur à l'université de Nantes, l'humain et l'inhumain doivent s'appréhender en miroir selon trois axes : celui du « genre », de la « nature » et, enfin, à partir du « sentiment d'humanité ». Ces trois dimensions de l'humain nous fournissent des repères fondamentaux, mais non exclusifs, afin de délimiter cette frontière entre l'homme et tout ce qui s'en écarte. Naturellement, puisqu'il s'agit d'étudier le phénomène de déshumanisation spécifique à l'œuvre

²⁶ Pour ce faire, nous nous basons sur plusieurs articles scientifiques :

- FONTENAY (Élisabeth de), « L'Homme et l'animal : anthropocentrisme, altérité et abaissement de l'animal », dans *Pouvoirs*, n°131, 2009, p. 19-27.
- HEITZ (Jean-Michel), « Pour un humanisme critique », dans *Humanisme et entreprise*, n°312, 2013, p. 1-15.
- PUJOL (Stéphane), « L'Humanisme et les Lumières », dans *Dix-huitième siècle*, n°30, 1998, p. 271-279.

²⁷ RICOT (Jacques), *op. cit.*, p. 32.

romanesque de Gunzig, ces balises devront être complétées et nuancées par d'autres recherches.

3.1. Genre humain

« Est inhumain celui qui, refusant la condition humaine, prétend s'égaliser aux dieux ou accepte de régresser dans l'animalité²⁸ ». Cette double frontière empruntée à la culture grecque résume ce qu'est le genre humain : l'appartenance de l'homme « à l'humanité²⁹ », définie elle-même comme l'univers des hommes en général, comme « le nom collectif de l'ensemble qu'ils forment³⁰ ». L'homme qui s'aventure hors de ces frontières, dans le monde des dieux ou dans celui des animaux, se découvre donc inhumain.

3.1.1. L'homme n'est pas l'égal des dieux

Caractérisé par « la fragilité du corps, la vieillesse et la mort³¹ », l'homme ne peut prétendre appartenir à la sphère divine. Cela dit, il n'est pas pour autant relégué dans l'animalité. Par son inventivité, sa capacité à vivre en société, son langage, sa raison, son habitat, ses vêtements et sa religion, l'être humain s'arrache du monde des bêtes.

Il ne demeure pas moins avide d'immortalité, notamment en oubliant son essence profonde : sa finitude. S'il nie ou oublie cette caractéristique, il tombe inéluctablement dans l'inhumain. Dès lors, « refuser l'immortalité, c'est refuser d'oublier³² », c'est refuser l'abolition de la mémoire pour accepter sa condition humaine : celle d'un être historique qui, par sa faculté de récit, sait d'où il vient et qui il est³³.

Enfin, si l'homme sait d'où il vient, il sait également où il va et a conscience que la mort est l'étape ultime de sa vie. Ainsi, il lui est nécessaire d'engendrer son espèce pour assurer sa survie mais il doit aussi transmettre à sa descendance, par l'intermédiaire, entre autres, de la famille, « un ordre culturel au sens large, un patrimoine [...], un héritage³⁴ ». C'est pourquoi les progrès scientifiques, qui repoussent toujours un peu plus les limites

²⁸ *Ibid.*, p. 22.

²⁹ *Ibid.*, p. 15.

³⁰ Mireille Delmas-Marty, citée par RICOT (Jacques), *op. cit.*, p. 12.

³¹ *Ibid.*, p. 23.

³² *Ibid.*, p. 26.

³³ Cela différencie également l'homme des animaux qui, puisqu'ils ne disposent pas de « la faculté de se souvenir d'où ils viennent », ne peuvent savoir « qui ils sont » : RICOT (Jacques), *op. cit.*, p. 26.

³⁴ *Ibid.*, p. 29.

de la mort, ne doivent jamais nous faire perdre de vue la loi humaniste énoncée ci-dessus : la mort est l'envers de la naissance.

3.1.2. L'homme n'est pas un animal

« L'homme est un animal, mais un animal politique³⁵ ». En tant qu'espèce, l'homme est un animal qui appartient à la « nature³⁶ » ; cependant, comme genre et par ses facultés langagières et rationnelles, l'être humain s'en différencie et s'extirpe du monde naturel. De ce fait, l'être humain se définit comme celui qui est apte à mener une vie civilisée et à connaître l'art politique : « la vie dans la ville n'est plus la vie dans la nature³⁷ ». La cité, grâce à la justice et à la pudeur, refoule la sauvagerie animale en dehors de ses frontières. Néanmoins, l'animalité, intériorisée par l'homme, n'est jamais très loin. L'image négative de l'animal, généralement celle du loup, symbolise alors « la hantise, dans tous les sens du terme, de l'humanité, une des faces de l'inhumain qui guette l'homme³⁸ ».

De plus, l'homme s'extrait de la nature et récusé son animalité par son inventivité. Alors que l'animal est déterminé et emprisonné au sein de la nature, l'être humain est indétermination : le propre de l'homme – à savoir, le langage, la pensée, la religion et l'art – « échappe à l'instinct³⁹ ». Devenir inhumain revient donc à retomber dans « une nature équivalente à une 'animalisation'⁴⁰ ». En outre, même s'il est impératif d'établir une césure entre l'humanité et l'animalité, il serait faux de considérer uniquement cette dernière comme le reflet négatif de la première. Toutes les civilisations n'établissent pas une frontière aussi tranchée entre ces deux pôles et certaines ménagent des points de contact entre l'humain et les autres espèces animales. Cependant, sans réduire l'animal à l'état de pure machine et en acceptant de lui reconnaître quelques facultés (la souffrance, une certaine forme d'intelligence), on ne peut contester « l'originalité et la dignité absolues de l'homme⁴¹ ». En effet, même s'il est possible de concevoir les éventuels rapports que l'animal entretient avec l'être humain, ce dernier occupe une place

³⁵ *Ibid.*, p. 31.

³⁶ *Ibid.*, p. 32. Par « nature », Ricot emploie la définition fournie par Hannah Arendt : « Les choses de la nature sont à jamais prises dans le cercle de la vie en son éternel recommencement ».

³⁷ *Ibid.*, p. 34.

³⁸ Florence Armengaud, citée par RICOT (Jacques), *op. cit.*, p. 35.

³⁹ *Ibid.*, p. 36.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 39.

⁴¹ *Ibid.*, p. 41.

privilegiée au sein de la nature. On ne peut donc lui retirer son statut transcendant et original « d'être d'anti-nature⁴² » qui le caractérise et le sépare de l'animal. Par ailleurs, puisque son essence même est la dignité⁴³, l'homme n'admet aucun équivalent : l'animal est un proche et non un prochain.

3.1.3. L'autre homme est mon semblable

On l'a vu, si l'homme franchit les barrières qui le séparent du « non-humain », à savoir des dieux et des animaux, il abolit l'unicité de son genre. Toutefois, s'il n'admet pas la totale appartenance de son semblable à celui-ci, qu'il « mesure ou hiérarchise⁴⁴ » cette dernière jusqu'à expulser autrui hors des frontières du genre humain, il tombe également dans l'inhumanité. Autrement dit, le genre humain ne reconnaît, en son unité, aucune forme de classification : il n'existe pas de catégories d'hommes plus ou moins humaines que d'autres. Une telle conception, basée sur l'égalité de tous les êtres humains, est un idéal sans cesse menacé, qui nécessite l'éradication de cette « croyance idéologique en une répartition prétendument naturelle des humains sur une échelle, en bas de laquelle l'humanité elle-même de l'homme a été considérée comme douteuse⁴⁵ ».

Certains termes, tels que *barbare*, *primitif*, *sauvage* ou encore *esclave*, sont particulièrement représentatifs de la manière dont l'homme a pu, linguistiquement, renvoyer « au non parfaitement humain⁴⁶ ». Dans le cadre de notre propos, le concept d'*esclave* mérite un commentaire. C'est à Aristote que l'on doit le statut de sous-homme attribué à l'esclave. En effet, selon lui, celui-ci possède une « nature propre » qui le sépare de l'homme libre et qui le renvoie dans l'inhumanité. Malgré leurs traits humains, les esclaves, auxquels Aristote dénie la faculté rationnelle et la liberté, sont rejetés dans la sphère animale et dans celle de l'ustensilité.

Au demeurant, le genre humain peut également être menacé par « l'action même de l'homme⁴⁷ », lorsque ce dernier devient son propre destructeur. Le concept central de cette atteinte violente à l'humanité est l'*homicide* : « la destruction physique, volontaire

⁴² *Ibid.*, p. 42.

⁴³ Notion développée au point 3.2. de la Partie I.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 43.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 52.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 53.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 61.

ou non, d'un être humain par un autre être humain⁴⁸ ». C'est à partir de cette dénomination que se sont construites les notions d'*ethnocide*, de *génocide* et d'*humanicide*. Pour la première, ce n'est pas le corps qui est anéanti, mais l'esprit. L'*ethnocide* est, selon Pierre Clastre, « la destruction systématique des modes de vie et de pensée des gens différents de ceux qui mènent cette entreprise de destruction⁴⁹ ». Il s'agit donc « d'une automutilation culturelle du genre humain⁵⁰ » par laquelle l'autre doit se réduire à moi. Quant au génocide, il est la négation, non seulement de la culture de l'autre, mais aussi de « son existence même⁵¹ ». Puisque la différence avec autrui est inéluctable, celle-ci ne peut être abrogée que par la destruction physique. L'*humanicide*, lui, représente l'ultime seuil de la descente vers l'inhumain. En effet, grâce aux progrès scientifico-techniques, c'est la totalité du genre humain qui pourrait être annihilée et non plus uniquement une portion de celui-ci. Aujourd'hui, avec l'armement atomique, nous disposons des moyens nécessaires pour détruire l'ensemble de l'humanité. Cela dit, nos propres modes de vie, ancrés dans l'ère consumériste et influencés largement par les avancées technologiques, risquent aussi, à terme, de supprimer toute forme d'existence sur Terre⁵².

Enfin, il nous semble opportun d'ajouter un dernier exemple qui peut, potentiellement, mettre à mal l'humanité dans son entièreté : la technologisation de l'homme lui-même⁵³. Actuellement, les progrès technologiques sont tels qu'il devient imaginable de délivrer l'homme de sa mort prochaine et de son enveloppe corporelle. Ces technologies pourraient engendrer des êtres hybrides, entre l'homme et l'ordinateur, voire – grâce aux progrès réalisés en biologie – entre l'homme et l'animal. Dans les deux cas, cette volonté de maîtrise de la nature humaine engendrerait une transgression de cette dernière et ainsi, l'annihilation tout entière de l'humanité.

3.2. Nature humaine

Distinguer le « genre » de la « nature » humaine peut s'avérer laborieux tant ces deux catégories ontologiques se rejoignent et s'entrecroisent. Néanmoins, il nous faut discerner

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 62.

⁵² Citons, par exemple, le réchauffement climatique ou l'érosion de la couche d'ozone.

⁵³ Cette attaque contre le genre humain n'est pas prise en compte explicitement dans l'ouvrage de Jacques Ricot. Ainsi, pour plus de clarté, nous nous appuyons sur les propos de Charles Susanne : SUSANNE (Charles), *op. cit.*, p. 49-52.

les caractéristiques définitoires de l'homme, « ce qui fait qu'un homme est un homme, son humanité⁵⁴ » et son appartenance à l'humanité en tant qu'ensemble qui se différencie de celui des dieux et des animaux. Évidemment, il est clair que c'est par sa nature que l'homme est reconnu au sein du genre humain.

Le premier critère définitoire de la nature humaine nous est fourni par les recherches des paléanthropologues et peut être résumé en une maxime : « l'humain procède du non-humain⁵⁵ ». Dans cette formulation, le concept de « non-humain » ne renvoie pas à celui « d'inhumain » mais bien à celui de « pas-encore-humain⁵⁶ ». Autrement dit, il révèle le processus évolutif d'*hominisation* qui a permis à l'homme de quitter son statut de primate, d'animal, pour rejoindre l'humanité. Naturellement, et c'est là qu'intervient le travail des paléanthropologues, cette évolution est marquée par plusieurs facteurs morphologiques : une posture verticale, une face courte et l'usage des mains.

Cependant, malgré ces critères anatomiques, il reste à l'homme à devenir un homme, à *s'humaniser* en acquérant une série de facultés proprement humaines. Ce qui compose l'humain – les émotions, le langage, l'inventivité, la science et la raison – « ne se transmet pas biologiquement mais par l'éducation⁵⁷ ». Sans cette dernière, à laquelle s'ajoutent les contacts sociaux, l'homme serait cantonné à sa condition animale. Néanmoins, cette conception kantienne de l'homme doit être nuancée. En effet, le processus d'humanisation ne doit pas être confondu avec celui d'hominisation. Bien qu'il soit tentant de considérer que l'homme non humanisé resterait bloqué dans l'animalité, l'humanisation doit se comprendre comme « la construction de l'humain, non à partir du 'non-humain' mais d'un être 'déjà humain'⁵⁸ ». Littéralement, c'est justement parce que l'être humain est inachevé et imparfait qu'il ne peut être réduit à l'animal. Puisqu'il ne doit rien à l'instinct, l'homme possède déjà en lui ce qui le conduit à l'humanisation. Cependant, cette humanité manquante ne lui est pas apportée de l'extérieur par l'éducation : l'homme devient un homme car il l'était déjà. L'humanisation traduit donc ce processus par lequel un homme incomplet s'inscrit pleinement dans l'humanité en

⁵⁴ RICOT (Jacques), *op. cit.*, p. 15.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 72.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 71.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 75.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 77.

perfectionnant l'usage « de sa raison, de sa liberté, de sa sociabilité par la médiation de l'éducation et de l'instruction⁵⁹ ».

Enfin, ce qui constitue la nature profonde de l'homme est sa dignité : « la valeur absolue accordée à chaque être humain dans sa singularité⁶⁰ ». Le concept de dignité ne peut se réduire à celui de « prix ». De fait, ce qui a une valeur marchande est interchangeable alors que « la dignité n'admet pas d'équivalent⁶¹ » : les hommes ont une dignité, les choses ont un prix. De la même manière, comme celle-ci n'admet aucune forme de gradation, il n'est pas envisageable de renoncer à la dignité d'un homme en faveur de celle d'un autre. On comprend par là que cette distinction entre prix et dignité est essentielle dans la mesure où elle dresse un rempart au sein de toute société contre la tentation d'exclure ou d'ignorer « ceux qui connaissent la déchéance, la marginalisation, le handicap, la souffrance⁶² ». Sans cette différence primordiale, il serait tentant d'évincer une vie humaine si celle-ci n'est pas jugée digne d'être vécue « au regard des critères normatifs⁶³ ».

3.3. Sentiment d'humanité

Lorsque l'on qualifie une personne d'inhumaine, la signification la plus couramment partagée est celle d'un être cruel qui ne fait preuve d'aucune empathie face à la souffrance d'autrui. Le sentiment d'humanité renvoie, quant à lui, à la pitié et à la compassion. La pitié, en tant qu'émotion provoquée par l'identification à la douleur de l'autre, est « un amour de soi-même à peine déguisé⁶⁴ » qui doit être diamétralement opposé à l'amour-propre. En effet, alors que le premier est « un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation et qui [...] produit l'humanité et la vertu », le second est « un sentiment relatif [...] né dans la société qui porte chaque individu à faire plus le cas de soi que tout autre⁶⁵ ».

Malgré les nombreuses critiques que l'on peut émettre concernant la notion de « pitié⁶⁶ », notamment lorsqu'elle est associée à la condescendance, on ne peut

⁵⁹ *Ibid.*, p. 78.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 91.

⁶¹ *Ibid.*, p. 92.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*, p. 97.

⁶⁵ Jean-Jacques Rousseau cité par RICOT (Jacques), *op. cit.*, p. 97.

⁶⁶ Nous reviendrons sur l'ambivalence attachée à ce sentiment d'humanité au point 2. de la Partie IV.

condamner le sentiment d'humanité. La pitié sera toujours privilégiée face à la haine et à l'indifférence. Cependant, il convient de distinguer la « compassion » de la « pitié » et de préférer celle-là à celle-ci : là où la pitié est abstraite et générale, la compassion désigne la « capacité de souffrir avec chaque homme dans sa singularité⁶⁷ ».

⁶⁷ *Ibid.*, p. 106.

Partie II : Déshumanisation par le système libéral

« En fait, il n'y avait qu'une seule loi : l'hyper-productivité, mesurée en euros par heure travaillée ». (*MSUI*, p. 105)

1. Société de consommation

La société dans laquelle évoluent les personnages de Gunzig est placée, pour reprendre l'expression de Claude Javeau, sous le « règne de la Marchandise⁶⁸ », monde au sein duquel l'accumulation de biens porteurs de prix est une fin en soi. L'argent devient alors la marchandise première et celle qui soumet toutes les autres :

Au début, il n'y avait rien. [...]

Pire qu'un jour de grève. [...]

C'est alors seulement qu'apparut le business plan.

Et les choses comprirent la raison de leur existence. (*MSUI*, p. 25-26)

La comparaison avec le livre de la Genèse ou la théorie du *Big Bang* est frappante et témoigne de la primauté accordée au système de la marchandisation qui est, véritablement, à l'origine de toute chose. Sans tolérer aucune baisse de régime (« pire qu'un jour de grève »), ce système donne sa raison d'être à la vie et la régit complètement. S'il peut aisément imposer une culture spécifique susceptible d'uniformiser les modes de vie et de pensée⁶⁹, il lui est également possible d'acheter, de privatiser et de vendre ce que bon lui semble, dont l'ensemble du monde vivant :

Et le contrôle du vivant n'a été qu'une étape dans un processus beaucoup plus large, un processus qui plonge ses racines dans cette longue évolution qui dure depuis la domestication du feu, la maîtrise de l'agriculture, l'économie de marché, le copyright de la recette des nuggets par Ray Roc, la privatisation de l'eau potable par Nestlé, la privatisation de l'eau mer par Apple, la privatisation de la reproduction humaine et l'immense marché qu'elle a ouvert à tous les groupes industriels... Le vivant n'est qu'une étape et d'autres choses se passent à très très haut niveau ! (*MSUI*, p. 364)

À côté de cette évolution logique du monde, gouvernée par l'idéologie du marché, c'est la position qu'occupe l'instance narrative dans ces deux premières citations qui attire

⁶⁸ JAVEAU (Claude), *Les paradoxes de la postmodernité*, op. cit., p. 37.

⁶⁹ Nous reviendrons sur l'uniformisation qu'engendre la société au point 3. de la Partie II.

notre attention. Dans la première, le narrateur est hétérodiégétique⁷⁰ et omniscient. Même si ce discours se rapporte à la pensée de Jean-Jean (« c'était à ça que pensait Jean-Jean, coincé dans la camionnette » (*MSUI*, p. 29)), ce récit est entièrement pris en charge par le narrateur. Cet effacement de la subjectivité du personnage souligne à quel point la doctrine de la marchandisation est intériorisée comme un fait acquis et ne suppose aucune remise en cause. La seconde citation semble également, à première vue, hétérodiégétique et omnisciente. Pourtant, cette partie du récit est focalisée de manière interne à partir de la vision d'un seul personnage : Theo Eichmann (« [...] mais Theo semblait vouloir continuer. » (*MSUI*, p. 364)). À la tête, avec son frère Karl, d'une chaîne de grande distribution, ils sont considérés comme des « légendes vivantes » (*MSUI*, p. 102), voire comme de véritables dieux au-dessus desquels « il n'y avait rien, ni d'autre autorité ni d'autre loi, pas d'autre Dieu » (*MSUI*, p. 104). Incarnation vivante de la société consumériste, Theo n'est pas n'importe quel personnage. Il est donc logique que le langage de la marchandisation se retrouve dans le discours de ce géant de l'industrie qui, par cette posture énonciative, adopte une stature démiurgique⁷¹.

Ajoutons que, si Gunzig compare ces deux figures romanesques à de véritables dieux vivants régnant sur le monde, il convoque également une autre analogie en accolant à ceux-ci le patronyme, tristement connu, d'« Eichmann⁷² ». En effet, en octroyant à ces deux personnages – ces organisateurs froids et objectifs du système de la consommation, personnifications de ces multinationales mondialisées – la dénomination de celui qui, durant la Seconde Guerre mondiale, a été l'un des plus célèbres hauts fonctionnaires nazis, responsable, entre autres, de l'organisation de la Solution finale, l'auteur renvoie inévitablement son lecteur au génocide perpétré par l'Allemagne nazie et lui rappelle que celui-ci a été une planification industrielle. Volontairement très explicite – en raison de la médiatisation et du retentissement du procès de ce dignitaire nazi – et finalement assez ironique, cette comparaison illustre les points communs qui existent entre l'évolution de notre société néolibérale et les dérives de ce régime totalitaire.

⁷⁰ Précisons que, pour l'ensemble des concepts narratologiques présenté dans ce mémoire, nous nous référons à la terminologie de Gérard Genette dans son ouvrage : GENETTE (Gérard), *Discours du récit*, Paris, Seuil, Points, 2007.

⁷¹ Gunzig insiste également sur la dimension divine du personnage en lui octroyant un prénom motivé : « θεός », en grec ancien, signifie « dieu ».

⁷² En référence à Adolf Eichmann.

Après cette courte digression, revenons-en à notre dernière citation et à la description de la marchandisation. Celle-ci, centrée autour du processus capitaliste de « privatisation » (d'où un recours systématique aux noms des différents groupes multinationaux⁷³), concerne désormais la totalité de l'existence. Dès lors, si Apple contrôle l'eau salée et Nestlé l'eau douce, il n'est pas impossible de croiser une baleine avec « un numéro de série » (*MSUI*, p. 20) de la marque Nike. Le code génétique de l'homme n'est pas en reste et est également placé sous *copyright*. Si le choix du patronyme « Eichmann » présupposait déjà ce désir de régulation du genre humain, la pensée de Jean-Jean la précise et la concrétise :

Jean-Jean essaya d'imaginer le monde d'avant, celui où les génomes n'avaient pas encore été privatisés. Celui où les femmes elles-mêmes ne portaient encore aucune modification et où leur reproduction, à l'image du blé, du maïs ou du colza d'antan, était libre de droits. Cela devait certainement représenter certains avantages, un sentiment de liberté (peut-être), la gratuité de la reproduction dans un univers où la stérilité n'avait pas encore été imposée par les législations de la propriété intellectuelle. (*MSUI*, p. 346).

L'ensemble de ces dispositions – privatisation de l'ADN, contrôle de la reproduction et de la stérilisation – est extrêmement aliénant et établit une analogie avec les pratiques eugéniques mises en place par l'Allemagne hitlérienne qui ont conduit au massacre de millions d'individus⁷⁴. Il est clair que de telles mesures, qui visent à la construction d'un homme nouveau, détruisent les principes ontologiques énoncés dans notre première partie⁷⁵ : la liberté est mise à mal – on arrive même à douter de son utilité, en témoigne ce « (peut-être) » – ainsi que la dignité, comme la « gratuité de la reproduction » n'existe plus. Concernant ce dernier point, c'est l'emploi des termes attachés à l'univers de la finance (« privatisés », « libre de droits » ou encore « propriété intellectuelle ») qui tend à réduire l'homme à une simple marchandise et à lui attribuer un prix.

Du reste, cette dystopie construite par Gunzig a d'autant plus d'impact sur le lecteur qu'elle ne fait que reprendre et amplifier des pratiques néolibérales déjà existantes. Actuellement, par exemple, on sait que certaines sources d'eau douce sont privatisées par les multinationales et que les grands producteurs de céréales commercialisent des semences stériles. La logique de privatisation suggérée dans l'extrait présenté ci-dessus

⁷³ Nous reviendrons sur cette pratique au point 2.3. de la Partie II.

⁷⁴ Nous ne désirons pas nous étendre plus longuement sur le sujet. Pour plus d'informations, nous vous renvoyons au chapitre 2 (« L'eugénisme nazi et ses conséquences ») de l'ouvrage de : BACHELARD-JOBARD (Catherine), *L'eugénisme, la science et le droit*, Paris, PUF, 2001.

⁷⁵ Voir point 3.

n'est donc pas inédite, elle est simplement reprise par l'auteur et élargie à l'être humain. Par là, Gunzig insinue déjà, notamment par sa référence à « Eichmann », que l'aboutissement de cette logique capitaliste – dite libérale – est fasciste et totalitaire. Notons, néanmoins, que tout n'est pas perdu pour l'homme et qu'il reste à celui-ci une marge de manœuvre. En effet, la focalisation interne⁷⁶ – notamment par la conscience de Jean-Jean – prouve que, même en régime d'aliénation, la faculté à imaginer un monde différent n'a pas complètement disparu et qu'il reste, pour l'être humain, une forme de liberté individuelle.

Cela dit, dans cet univers dystopique, la société de consommation est une société globale dans laquelle le champ économique règne sur l'ensemble des autres champs, qu'ils soient culturel, social, politique ou démographique. S'appuyant sur la « communication » (les médias et la publicité), la marchandisation soumet l'homme – ou plutôt le consommateur – à son unique loi : consommer toujours plus, consommer pour exister. Dans les points qui vont suivre, nous démontrerons que nous pouvons accoler un slogan plus réducteur encore à l'idéologie consumériste. Celle-ci n'entraîne pas l'émancipation de l'homme, mais elle le réduit et l'aliène : consommer devient alors synonyme de déshumaniser. Ainsi, nous aborderons successivement plusieurs formes d'aliénation qui atteignent l'homme moderne. Nous commencerons par sa « réification », c'est-à-dire par l'étude des mécanismes qui visent à transformer celui-ci en une chose et, plus précisément, en une marchandise. Ensuite, nous examinerons l'uniformisation sociale, sexuelle et culturelle caractéristique du monde consumériste. Enfin, nous accorderons une attention particulière à l'influence des nouvelles technologies qui, en plus des conséquences désastreuses qu'elles génèrent, dénaturent l'être humain et le condamnent à une condition déterminée.

2. Réification de l'homme

Étymologiquement, le concept de « réification » détermine « le devenir-chose de ce qui, *en droit*, n'est pas une chose⁷⁷ ». Repris par la théorie marxiste, il s'allie à d'autres concepts, dont celui de « fétichisme de la marchandise ». Sans entrer dans des détails qui

⁷⁶ Nous reviendrons en détail sur les effets de cette focalisation interne au point 3. de la Partie IV.

⁷⁷ VANDENBERGHE (Frédéric), « La notion de réification. Réification sociale et chosification méthodologique », dans *L'homme et la société*, n°103, 1992, p. 81.

dépasseraient le propos de cet exposé, c'est essentiellement la réification comme « fait social⁷⁸ » qui nous intéresse. Celle-ci doit alors s'entendre comme « la transformation de l'homme en marchandise⁷⁹ », situation dans laquelle les rapports sociaux entre les individus sont supplantés par des rapports économiques entre les choses. Il s'agira, donc, d'une part, de déterminer quels sont les processus par lesquels Gunzig réduit ses différents personnages en objets d'échange et, d'autre part, de mesurer les répercussions ontologiques attachées à cette objectification de l'homme.

2.1. Structures aliénantes

Dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, la société est comparable à un gigantesque hypermarché au sein duquel le « business plan »⁸⁰ (*MSUI*, p. 26) régit l'être humain, le soumet aux impératifs de la marchandisation et l'oblige à accepter sa condition inhumaine. Cependant, l'homme n'est jamais complètement aliéné – on a déjà vu ci-dessus, avec le récit de pensées de Jean-Jean, qu'il disposait d'une certaine marge de manœuvre – et, plus il tente de se désaliéner, plus il s'éloigne de l'état d'objet que lui assigne le système consumériste. Ce dernier a donc intérêt à lui infliger, par l'intermédiaire de structures aliénantes – règlement d'ordre intérieur, contrat et via l'ADN – des lois qui le maintiendront dans son statut « d'humain pas trop humain » suffisamment efficace pour produire un maximum de capital :

De cette façon, la plus sotte des idylles pouvait créer les pires problèmes au sein d'une équipe. [...] Le moindre flirt pouvait, indirectement, à cause de la distraction ou des bavardages, entraîner pour la précieuse clientèle des temps d'attente exagérément longs au moment de passer à la caisse.

C'est pourquoi il était non seulement interdit de s'envoyer en l'air dans l'espace du magasin, mais il était également interdit de nouer ou d'essayer de nouer avec ses collègues des relations autres que professionnelles. (*MSUI*, p. 39-40)

Parmi les règles présentes dans le ROI du supermarché, la plus importante est celle qui vise à refuser aux individus la possibilité de « s'envoyer en l'air » ou, plus simplement, d'éprouver des sentiments envers autrui. Le ROI construit donc un cadre restrictif qui vise à transformer le rapport social en un pur « rapport des choses entre elles⁸¹ » : les liens humains sont ainsi remplacés par des relations strictement

⁷⁸ *Ibid.*, p. 83.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 85.

⁸⁰ Cette référence au « business plan » est intéressante car elle poursuit la métaphore de la Genèse exposée précédemment selon laquelle la marchandisation, par sa dimension totalitaire, a remplacé le plan divin des sociétés théocratiques.

⁸¹ *Ibid.*, p. 84.

« professionnelles ». Transgressez ce principe et vous risquez un renvoi immédiat pour « faute grave » surtout si, comme Martine Laverdure, votre vitesse de pointage à la caisse est « légèrement sous la moyenne » (*MSUI*, p. 40) :

Tout alla ensuite assez rapidement. Quelques secondes à peine, d'une accablante clarté : Jacques Chirac posa sa grosse main droite sur l'épaule de Martine Laverdure dont le beau et clair sourire s'élargit encore. Il se pencha un peu et dit quelque chose à son oreille. [...] Ensuite, comme pour ajouter une pièce supplémentaire au dossier déjà accablant qui venait de se constituer contre eux, Jacques Chirac Oussoumo embrassa la joue de Martine. (*MSUI*, p. 86)

Gunzig, dans cet extrait, fait preuve d'ironie en jouant sur la disproportion qui existe entre la banalité des actes posés par les deux protagonistes – une main sur l'épaule, un mot à l'oreille et un baiser sur la joue – et les conséquences démesurées que ceux-ci engendrent : non seulement leur licenciement, mais aussi leur exclusion totale de la société de consommation. Autrement dit, par son sarcasme, l'écrivain prône la privatisation complète du système consumériste – dans lequel tout est contrôlé par les employeurs, même les mécanismes de protection sociale – ainsi que la manière dont celui-ci menace l'humanité constitutive de l'homme. Dès lors, Martine Laverdure et Jacques Chirac n'ont pas d'autre choix que d'accepter leur licenciement car, avec un renvoi pour faute grave, « ils n'auraient plus droit au moindre atome de Sécurité sociale » (*MSUI*, p. 88) : elle, risquerait de devenir « une suceuse de queues à 5 euros » et lui, « un vendeur d'acide » (*MSUI*, p. 88).

Cela dit, ce procédé de privatisation est à son paroxysme lorsque celui-ci est intégré à la nature même de l'homme, à son ADN. Prenons l'exemple de la mère de Jean-Jean. Puisque cette dernière possède un implant génétique qui appartient au fournisseur Pioneer, les droits dont elle dispose sont dictés par celui-ci. Ainsi, lorsqu'elle est atteinte d'une grave maladie, c'est vers la « hotline Pioneer » (*MSUI*, p. 64) que se tourne le père de Jean-Jean :

Comme le problème n'était pas reconnu par le fabricant, l'employeur de la mère de Jean-Jean refusa de lui accorder un congé maladie [...]. (*MSUI*, p. 65)

Indépendamment de l'utilisation d'un vocabulaire technique et mercantile (« problème », « fabricant » et « employeur ») qui témoigne du processus de chosification qui touche l'homme, le contenu de cette citation rejoint celui de la précédente. En effet, si le père de Jean-Jean essaye de faire reconnaître le mauvais fonctionnement du code génétique de son épouse chez son « fabricant », c'est bien parce

qu'il estime que celui-ci accordera à sa femme le droit de jouir de l'assurance maladie auprès de son employeur, à savoir le centre commercial dans lequel elle travaille. Il n'existe donc aucune forme de sécurité sociale – aucun syndicat, aucune assurance chômage et aucune assurance maladie – en dehors de la marchandisation : les rapports entre les individus sont régis exclusivement par les termes des contrats de vente et par le droit commercial.

Cependant, l'aliénation de l'homme et sa réduction à l'état de simple unité ne sont pas uniquement produites par les mécanismes de privatisation que nous venons d'énoncer. À ces derniers peut également s'adjoindre le caractère *spectaculaire*⁸² du système consumériste. En effet, nous y reviendrons par la suite⁸³, la société de consommation est une société dite du « spectacle » dans laquelle « le virtuel conquiert le réel tandis que le réel bascule dans le virtuel⁸⁴ » : tout ce qui était autrefois vécu directement a disparu dans une représentation. Un tel phénomène atteint l'homme et sa conception ontologique. Soumis au flux continu d'images « dominantes du besoin⁸⁵ » que lui propose la marchandisation par l'intermédiaire des médias (chez Gunzig, il s'agit essentiellement de la télévision), l'homme est dépossédé de lui-même : les gestes qu'il accomplit ne « sont plus à lui, mais à un autre [le système consumériste] qui les lui représente⁸⁶ ». Afin d'éclaircir notre propos, étudions la situation de Caroline Lemonseed. Personnage de *Mort d'un parfait bilingue*, cette chanteuse à succès a été engagée par une chaîne télévisuelle spécialisée dans la diffusion de la guerre en direct :

[Caroline Lemonseed] Je ne vais pas bien du tout, vous savez, et je ne peux en parler à personne. Je suis sous contrat et si je suis déprimée ça peut me coûter un procès. Mais vous comprenez, si je ne parle pas de tout ça à quelqu'un j'ai l'impression que c'est comme si j'allais...

[Le narrateur] Tomber malade ?

Oui c'est ça. Mais ça non plus je peux pas. C'est aussi dans mon contrat. [...] Regardez ma tête, j'ai l'air complètement crevée. Et ça non plus je peux pas.

Le contrat ?

Oui, le contrat. (MPB, p. 224-227)

⁸² Nous employons la terminologie proposée par Guy Debord dans son essai : DEBORD (Guy), *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 [1967].

⁸³ Nous reviendrons sur les conséquences ontologiques de la virtualisation de la réalité au point 3. et au point 4. de la Partie II.

⁸⁴ JAVEAU (Claude), *op. cit.*, p. 47.

⁸⁵ DEBORD (Guy), *op. cit.*, p. 20.

⁸⁶ *Ibid.*

Les termes du contrat de Caroline sont simples : elle se déplace sur le front en proposant des concerts pour remonter le moral des soldats et elle accepte le rôle que lui assignent les annonceurs afin d'augmenter les profits engendrés par l'audimat. Dans un tel contrat, Caroline est évidemment réduite à une pure machine. La comparaison avec l'automate est d'ailleurs assez frappante. Celle-ci ne peut pas « être fatiguée » ; elle ne peut pas, non plus, « tomber malade » ; pire encore, elle ne peut montrer qu'elle « est déprimée ». Elle devient, comme le souligne parfaitement Gilles Chatenay, « l'objet même des échanges – objet jetable, dès que l'extraction de jouissance se révèle moins juteuse⁸⁷ ». Lorsque le succès n'est plus au rendez-vous, celle-ci est donc rapidement remplacée par Jim-Jim Slater, la nouvelle idole du public, plus à même de générer du profit.

Cela dit, la situation aliénante dans laquelle se retrouve Caroline est aussi due à son statut. En effet, cette dernière est la « vedette » d'une chaîne de télévision et se présente, par là, comme « l'agent du spectacle⁸⁸ » : par elle, c'est l'ensemble de la marchandisation qui parle. Ainsi, son être est devenu non seulement « avoir », mais aussi « paraître ». Par l'intermédiaire de son contrat, l'image de la *star* est complètement contrôlée : elle doit être toujours joyeuse, jolie et en forme. Personnification de l'idéologie consumériste, Caroline offre aux spectateurs un modèle d'identification, une norme qui reprend les différentes aptitudes humaines attendues dans la société. Or, cette mise en scène est une destruction totale de l'individu qui renonce « à toute qualité autonome pour s'identifier lui-même à la loi générale de l'obéissance au cours des choses⁸⁹ ». En ce sens, Caroline n'est que l'image d'elle-même construite par la télévision : son individualité propre – sa dignité – ne lui appartient plus mais est aux mains des annonceurs à qui « le contrat [...] donne droit à tout » (*MPB*, p. 225).

2.2. Déchets de la consommation

L'exemple de Caroline, exposé ci-dessus, signale la présence d'une norme au sein de la société dominée par la marchandisation. La valeur d'un individu se mesure donc selon son degré d'adéquation à ces critères normatifs. Ainsi, dans les romans de notre corpus,

⁸⁷ Gilles Chatenay, cité par PFAUWADEL (Aurélie), « Le matériel humain », dans *L'École de la Cause freudienne*, n°99, 2018, p. 7.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 35.

⁸⁹ *Ibid.*

il est possible de répartir les hommes en deux grandes classes : celle des « séduits » et celle des « réprimés⁹⁰ » de la société de consommation. La première catégorie est composée par les êtres qui répondent parfaitement aux attentes de la marchandisation. Ceux-ci respectent à la lettre les injonctions du système, ils pensent et vivent comme de bons consommateurs : « j'aime le système et le système m'aime » (*MSUI*, p. 259) déclare Marianne. La seconde catégorie est constituée de « l'ensemble des individus incapables de participer au festin de la consommation de masse⁹¹ ». Tout juste capables d'en saisir quelques miettes, ils sont retirés « des circuits⁹² » de la marchandisation. Si les causes d'exclusion sont, évidemment, multiples, les conséquences sont toujours inhumaines : négation de la dignité et suppression de la conscience.

2.2.1. Hors circuit

Parmi les types de déchéances envisageables, les situations de handicap physique déprécient fortement la valeur de l'être humain. Dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, l'estime qu'accorde la femme du DRH à son époux qui vient d'être amputé des deux jambes est, pour le coup, significative :

Qu'est-ce que je vais faire de ça ? demanda-t-elle en désignant du menton le bas du corps du directeur des ressources humaines. [...]

Vous avez déjà vu un DRH handicapé ? Non ? Les handicapés sont des assistés... Il a toujours détesté ça et moi aussi ! Je ne comprends pas comment on peut être handicapé. (*MSUI*, p. 334)

Ce DRH, qui était parfaitement intégré au système et qui le régulait, en excluant les unités nuisibles de ce dernier (telles que Martine Laverdure et Jacques Chirac Oussoumo), est réduit à « ça », à une chose totalement inutile. Puisqu'il ne peut exercer son métier et qu'il n'est plus en mesure de répondre aux besoins du parfait consommateur, il est un « assisté » qui n'a plus aucun rôle à jouer dans la société consumériste. Il est d'ailleurs totalement déconsidéré par son épouse : présenté par le bout du menton, que va-t-elle faire de « ça », cette chose encombrante ? L'emploi de la forme neutre du démonstratif et la répétition du terme « handicapé » attestent de la négation de l'être qui sommeille encore au sein du personnage.

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ JAVEAU (Claude), *op. cit.*, p. 31.

⁹² *Ibid.*, p. 41.

Plus particulièrement, cette situation de handicap soulève de manière violente la question du consentement entre les époux. Effectivement, l'accident dont a été victime le DRH est perçu par son épouse comme une rupture du contrat de leur mariage (« Il a toujours détesté ça et moi aussi ! ») selon lequel, ils devaient, l'un comme l'autre, « détester » les faibles, les ratés et les assistés. Pire encore, celle-ci ne daigne même pas imaginer qu'une autre forme de relation ou de condition soit possible : « Je ne comprends pas comment on peut être handicapé ». Naturellement, le verbe « comprendre » est, dans cette dernière citation, extrêmement ironique puisqu'il ne suggère aucune compréhension – on ne choisit pas de devenir une personne handicapée – et favorise, par conséquent, une prise de distance critique qui met en lumière la dimension utilitariste du lien qui unissait ce couple.

2.2.2. Mort

Si l'exemple du DRH présenté ci-dessus traduisait, selon l'expression de Claude Javeau, « une mort symbolique⁹³ » (entendue comme la sortie du personnage de la course frénétique à la consommation), la marchandisation peut également provoquer la mort « réelle » des unités qui la composent. Ainsi, c'est parce qu'elle doit respecter la loi implacable de l'« hyper-productivité » et qu'elle est contrainte, malgré sa maladie, « à ranger des snacks, dix heures par jour, dans les frigos des linéaires » (*MSUI*, p. 65) que la mère de Jean-Jean meurt complètement anéantie :

Dès la fin juillet, sa mère fut incapable d'aller travailler. Ses jambes ne la portaient tout simplement plus. Elle avait essayé de se lever un matin, mais elle était retombée au pied du lit. [...] Elle ne pesait presque plus rien.

[...], il n'y avait plus rien dans ses yeux que le regard triste de quelqu'un à qui la vie ne proposera plus rien d'autre que quelques semaines pénibles avant la plongée dans l'inconnu.

Le 28, [...] « c'était terminé ». (*MSUI*, p. 66-67)

Dans cet extrait, il est intéressant de constater que l'abolition de l'être de la mère de Jean-Jean prend la forme d'un processus. Celle-ci est d'abord détruite physiquement (« ses jambes ne la portaient tout simplement plus ») et psychologiquement (« il n'y avait plus rien dans ses yeux ») avant de mourir. Ce déroulement n'est évidemment pas anodin puisqu'il fait déjà transparaître – à l'aide de l'image de « l'employé vidé et épuisé⁹⁴ » par

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ COULOMBE (Maxime), *Petite philosophie du zombie ou comment penser par l'horreur*, Paris, PUF, 2012, p. 59. L'analyse du point 2.2.3. est basée sur cet ouvrage.

le rythme de travail que lui impose son employeur – le motif populaire du zombie qu’apprécie Gunzig.

2.2.3. Morts-vivants

La perte d’un être cher peut être, comme le nomme Anthony Giddens, « un moment fatidique⁹⁵ », à savoir l’événement déclencheur qui retire l’homme des plaisirs de la consommation. Ainsi, le père de Jean-Jean, à la mort de son épouse, quitte lentement la société et néglige le sujet qu’il était :

Après la mort de sa femme, le père de Jean-Jean s’accrocha vaillamment à ce qui, dans sa vie, avait encore l’air de tenir debout : son travail de category manager [...], l’entretien des cinquante mètres carrés dans lesquels il vivait depuis vingt-cinq ans, et son hygiène corporelle [...]. Il se sauvait la face mais à l’intérieur de lui, c’était comme une baignoire vide : il ne restait rien d’autre qu’un peu de saleté sur les bords [...], l’impression d’avoir été roulé par la vie. (*MSUI*, p. 153).

S’il est toujours ancré, à cause de son poste de « category manager », dans le système consumériste, l’être humain qui habite encore le père de Jean-Jean se désagrége peu à peu. En effet, il est réduit à des actions totalement mécanisées – nettoyer, se laver et travailler – et semble fonctionner à vide, sans aucune forme de conscience (« à l’intérieur de lui, c’était comme une baignoire vide »). Sa faculté psychique complètement dissoute, il est en vie sans vraiment l’être et se présente comme « un vivant absent de lui-même⁹⁶ ». Par cette mort spirituelle (qui s’amplifie lorsque le père de Jean-Jean prend sa retraite), nous pouvons percevoir une figure importante de l’univers romanesque de Gunzig, celle du mort-vivant :

Il pensa au suicide, il se demanda s’il aurait le courage de se jeter par la fenêtre ou de s’ouvrir les veines ou de s’empoisonner avec des somnifères. Mais son désespoir était si profond qu’il se retrouva allongé sur son lit, [...], incapable d’établir une connexion entre ses neurones ou d’esquisser un semblant de pensée.

Il resta comme ça pendant une dizaine d’heures, incapable de dormir, n’ayant ni faim, ni soif, ni chaud, ni froid, ni tout à fait mort, ni complètement vivant, pendant un moment il avait cru qu’il allait se mettre à pleurer mais, même ça, ce n’était pas venu. (*MSUI*, p. 155)

Sans travail, sans épouse, sans fils, le père de Jean-Jean n’a plus aucune raison de vivre. Plongé dans un état léthargique puissant (il n’est « ni tout à fait mort, ni complètement vivant »), la comparaison avec le zombie est, ici, manifeste. Ce symbole du mort-vivant est extrêmement riche et, s’il traduit le goût de l’auteur pour cette culture

⁹⁵ Anthony Giddens, cité par JAVEAU (Claude), *op. cit.*, p. 41.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 57.

populaire typiquement américaine, il lui permet surtout d'appréhender « les limites de la condition humaine⁹⁷ ». En effet, c'est parce que le zombie se présente à l'homme comme son double qu'il fascine tant et qu'il est susceptible de transfigurer la déshumanisation subie par celui-ci au sein de la société de consommation.

Par là, dans l'extrait présenté ci-dessus, la figure du mort-vivant invoquée par Gunzig exprime l'attaque spirituelle dont sont victimes les exclus de la marchandisation. Évidemment, le père de Jean-Jean – qui a perdu sa femme et qui a quitté son emploi – n'est pas présenté comme un monstre mais bien comme un « traumatisé⁹⁸ » : comme une personne brisée et désespérée qui ne dispose plus d'aucune capacité d'affect (« incapable de dormir, n'ayant ni faim, ni soif, ni chaud, ni froid, ni tout à fait mort, ni complètement vivant [...] ») ni d'aucune faculté rationnelle (« incapable d'établir une connexion entre ses neurones ou d'esquisser un semblant de pensée »).

De la même manière, l'image du zombie se déploie dans l'aliénation que provoque la composante spectaculaire de la société. Rappelons-le, les médias de masse – en tant que représentation du système consumériste – décident de la valeur des individus. La sacralisation de l'homme passe donc par l'accès de ce dernier « au statut de *people*⁹⁹ ». À l'inverse, dès que celui-ci ne répond plus aux attentes de la marchandisation (à « sa cruelle logique de la performance¹⁰⁰ »), il est remplacé et expédié dans la catégorie des « réprimés » de la consommation. Ainsi, parce qu'il ne vend plus suffisamment de disques, Jim-Jim – cette *star* de la chanson dans *Mort d'un parfait bilingue* – n'est que l'ombre de lui-même :

À un moment, j'ai même cru qu'il était mort. Il y avait ce truc qu'on a dans les yeux, ce petit reflet, tu sais, eh bien chez lui ce petit reflet avait disparu. (MPB, p. 255).

Vedette médiatique complètement à la dérive, la marchandisation ne se reflète plus dans les yeux de Jim-Jim (« ce petit reflet avait disparu »). C'est donc dans la vacuité de son regard – comparé à celui d'un « mort » – que se construit l'image du mort-vivant. Comme pour le père de Jean-Jean, cette dernière exprime la disparition de la conscience et de la capacité rationnelle de Jim-Jim : celui-ci est, pour reprendre l'expression de

⁹⁷ *Ibid.*, p. 13.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 56.

⁹⁹ JAVEAU (Claude), *op. cit.*, p. 41.

¹⁰⁰ COULOMBE (Maxime), *op. cit.* p. 59.

Maxime Coulombe, devenu « aveugle à tout¹⁰¹ ». Notons que cette association entre le regard du personnage et la négation de sa faculté psychique est chère à l'auteur. Déjà esquissée avec « le regard triste » de la mère de Jean-Jean, on la retrouve encore, dans sa version la plus brutale, avec l'oncle de Charles – personnage de *La vie sauvage* – qui, pris d'un accès de folie, se crève littéralement les yeux.

Gunzig, s'il nous propose une actualisation contemporaine et moderne du mort-vivant, présente également les fondements du symbolisme attaché à cette icône populaire. L'aliénation et la réification des différents personnages évoquent indubitablement le zombie de la tradition haïtienne du 18^e siècle qui métaphorisait « les conditions coloniales¹⁰² » ainsi que le statut d'esclave du peuple africain. Cela dit, mis à part le statut inhumain qu'il permettait de traduire, ce zombie haïtien était également empreint d'une dimension émancipatrice et l'esclave qu'il représentait pouvait se libérer de ses chaînes. *De facto*, tout comme lui, le mort-vivant moderne peut s'extraire de la position que lui assigne la société de consommation et incarner le processus dialectique *d'humanisation-déshumanisation* au cœur de notre problématique. Ce procédé se retrouve, par exemple, dans les prénoms composés de certains personnages, songeons à Jean-Jean, dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, et à Jim-Jim, dans *Mort d'un parfait bilingue*. Si l'on s'attarde quelque peu sur leur parcours, on constate que cette dénomination répétitive n'est en rien une coïncidence.

Commençons par le cas de Jean-Jean. Celui-ci subit, durant la grande majorité du roman, les aléas de la marchandisation : il vit avec une femme pour laquelle il n'éprouve aucun sentiment, il fait un job qu'il n'apprécie guère et il est incapable de sortir de la vie monotone et déterminée que lui impose la société. Pourtant, dès qu'il fait l'expérience de l'amour en rencontrant Blanche de Castille, il se libère et devient une version améliorée de lui-même. Le prénom Jean-Jean postule donc la double condition du personnage : l'une est « morte » et inhumaine puisqu'aliénée à la marchandisation ; l'autre se veut « vivante » et plus humaine¹⁰³ parce qu'émancipée.

¹⁰¹ *Ibid.*

¹⁰² *Ibid.*, p. 24.

¹⁰³ Nous émettons une réserve car, comme nous le verrons, même si Jean-Jean fait l'expérience de l'amour et qu'il fuit la société de consommation, il ne lui échappe jamais complètement.

Le cas de Jim-Jim est particulier car il ne suggère aucune forme de « devenir plus humain ». Le personnage n'oscille pas, comme Jean-Jean, entre une condition inhumaine et une autre plus humaine mais bien entre le statut de « réprimé » de la consommation et celui de sacralisé, de *star*. Ainsi, bien qu'il fasse preuve de volonté en quittant la situation d'exclusion dans laquelle la société consumériste l'a placé et qu'il en arrive même à développer certains comportements humains (il a, par exemple, « décidé de pardonner » (MPB, p. 256) au narrateur du roman son acte de violence envers sa compagne), il continue à prendre part aux réjouissances proposées par le système. Dans l'abolition de sa raison ou dans le contrôle de son être par la société du spectacle, sa nature humaine reste niée et brisée.

La situation de Jim-Jim et, dans une moindre mesure, celle de Jean-Jean évoquent donc, non seulement, le caractère double de leurs existences (Jean-Jean est aliéné avant d'être plus émancipé et Jim-Jim est mis hors circuit de la consommation avant d'y reprendre sa place), mais aussi leur dimension redondante. En effet, même s'il y a une évolution dans leur parcours, l'émancipation des deux personnages est relative et ceux-ci continuent à être assujettis aux diktats du système consumériste. Jim-Jim, comme énoncé ci-dessus, redevient une vedette de la chanson et renoue avec les plaisirs de la marchandisation ; Jean-Jean, même s'il estime prendre sa vie en main et quitte le monde de l'hypermarché, reste soumis au règne de la virtualité, puisque sa relation avec Blanche, nous le démontrerons par la suite¹⁰⁴, est un jeu pour cette dernière.

2.3. Prix de l'homme

Dans les trois romans étudiés, la réification de l'homme se concrétise réellement lorsque Gunzig attribue un prix à ses personnages et les transforme en objets de consommation. S'il développe quelques poncifs, tels que l'importance accordée à l'audimat ou le cliché du costume comme marqueur social, c'est par son anticipation dystopique – postulée par la totale privatisation de l'être humain – que l'auteur attire notre attention.

¹⁰⁴ Voir point 3.3.2. de la Partie II.

2.3.1. Audimat

Dans *Mort d'un parfait bilingue*, la télévision, totalement privatisée par les annonceurs, est « un secteur privilégié d'accumulation capitaliste¹⁰⁵ ». Puisque les profits engendrés passent par les ressources publicitaires, mais aussi par l'audimat, les téléspectateurs sont réduits à une pure donnée chiffrée. Exemplifions notre propos à l'aide de ce dialogue entre Caroline Lemonseed et le narrateur du récit :

[Caroline Lemonseed] Les chiffres ne sont pas très bons, vous savez.

[Le narrateur] Les chiffres ?

Je veux dire l'audimat. L'audience.

[...]

Ils sont prêts à tout pour renverser la vapeur. Si vous saviez le fric qu'ils mettent là-dedans.
(MPB, p. 224-225)

Le choix des termes ne trompe pas : « chiffres », « audimat » et surtout, « fric ». L'utilisation d'un vocabulaire familier – présent dans le terme « fric » – est significative et reflète l'invasion de la sphère privée au sein de l'univers médiatique. Celui-ci s'est ouvert, selon l'expression de Gabriel Thoveron, « aux tout petits poissons¹⁰⁶ », à ce public de masse composé d'individus lambda à qui il s'adresse et qu'il met en scène dans ses différents programmes. La situation du narrateur justifie une telle analyse, puisque ce dernier, qui se décrit comme un « vicelard » (MPB, p. 13) qui n'a « jamais fait grand-chose de passionnant dans [sa] vie » (MPB, p. 13), se retrouve propulsé au rang de personnage d'une télé réalité suivie tous les jours par un public fidélisé :

Ils filmaient tout, notre cantine, notre lever, notre coucher. Et faisaient des interviews diffusées tous les jours à la télé, comme un feuilleton. (MPB, p. 136)

Comme la télévision s'adresse à ces « petits poissons » en leur offrant des personnages dans lesquels ils peuvent se reconnaître, ce parler familier représente le nouveau langage médiatique, traduction de la « vox populi » et symbole d'uniformisation et de paupérisation linguistiques.

En outre, puisqu'il consiste à vendre, littéralement, le regard des téléspectateurs aux différents annonceurs, l'audimat soumet l'homme au statut de bien de consommation : « la marchandise s'empare de la marchandise qui la regarde¹⁰⁷ ». Dans *Mort d'un parfait*

¹⁰⁵ THOVERON (Gabriel), *La télévision dont vous êtes le héros*, Bruxelles, Le Grand Miroir, 2004, p. 11.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 9.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 115.

bilingue, le comportement de Madame Scapone est parfaitement représentatif d'un tel phénomène :

[...] : « L'adjuvant Lepetit lave ses chemises avec la lessive Machin, meilleure contre la transpiration, la graisse de machine et les taches de sang. Avant un assaut, les céréales Panpan donnent de l'énergie à la 201^e blindée. [...] ». Elle ne le supportait pas, mais elle le regardait quand même et le lendemain, elle revenait avec plein de sacs de lessive Machin et de céréales Panpan. (MPB, p. 101)

Madame Scapone a beau s'insurger contre cette publicité, elle n'en est pas moins perméable (« elle revenait avec plein de sacs de lessive Machin et de céréales Panpan ») et son attitude nous renseigne sur l'incroyable pouvoir de conditionnement de la télévision – ce que Judyta Zbierska-Moscicka nomme la « télécratie¹⁰⁸ » – sur les conduites des téléspectateurs. Ajoutons que cette aliénation, par l'influence des médias et de leurs ressources publicitaires, est d'autant plus contraignante qu'elle est décrite comme un processus totalement inconscient agissant aux dépens de l'individu (« elle le regardait quand même »). Plus précisément, comme le dépeint Guy Debord, « plus il [le téléspectateur] contemple, moins il vit ; plus il accepte de se reconnaître dans les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir¹⁰⁹ ».

2.3.2. Biens matériels

L'objectification des différents personnages passe également par les références multiples aux choses matérielles qui entourent ces derniers. Parmi celles-ci, nous retrouvons le motif largement répandu du « costume » comme signe d'appartenance sociale. Cependant, si Marianne – ce personnage de *Manuel de survie à l'usage des incapables*, manager dans une grande surface et compagne de Jean-Jean – se doit de voyager dans « une puissante berline allemande » (MSUI, p. 125) et de porter un « pantalon Agnès b. » (MSUI, p. 279), elle ne se distingue en rien de la masse des autres individus. Sa voiture de luxe et son jeans restent des biens matériels et trahissent un seul et même type de comportement : celui du consommateur.

Les produits de consommation, s'ils abondent au sein de l'univers romanesque de Gunzig, sont rendus significatifs lorsqu'ils sont désignés, directement, par la marque à laquelle ils appartiennent. Ce procédé littéraire, largement employé par l'auteur, n'est pas

¹⁰⁸ ZBIERSKA-MOSCICKA (Judyta), *op. cit.*, p. 243.

¹⁰⁹ DEBORD (Guy), *op. cit.*, p. 20.

neuf et a été initié par d'autres écrivains avant lui, tels que Bret Easton Ellis ou Michel Houellebecq. Cette figure de style, appelée *name-dropping*, est extrêmement riche et soutient plusieurs types d'interprétations. Si, avec l'exemple de Marianne présenté ci-dessus, nous avons pu démontrer que les noms de marques soulignaient « une appartenance de classe¹¹⁰ » ; ils nous permettent aussi d'appréhender la destruction ontologique dont sont victimes les différents personnages.

En effet, la profusion des marques – et donc des objets matériels – est telle qu'elle finit par « définir le sujet¹¹¹ » de façon nouvelle. Afin d'éclairer cette dernière affirmation, analysons l'exemple de Charles, narrateur et personnage principal de *La vie sauvage*. Alors que celui-ci n'est encore qu'un nouveau-né, il est l'unique survivant du crash d'avion qui, en pleine Afrique Noire, condamne ses parents. Recueilli et élevé par un indigène – Cul-Nu – jusqu'à la fin de son adolescence, il est finalement découvert par les images de « Google Street View » (*LVS*, p. 19) et est rapatrié en France afin de vivre chez son oncle (Alain), son épouse (Murielle) et leurs deux enfants (Frédéric et Aurore). Son entrée dans le monde de la consommation – dont il ne connaît pas les lois – mérite une attention particulière car, celui-ci, avant même de rencontrer sa famille, est contraint de passer une « après-midi shopping avec Audrey » (*LVS*, p.35), la secrétaire de son oncle :

[...], après les quelques heures pénibles que dura le shopping inspiré d'Audrey (pull Celio, sweat Redskins, jean Levi's, chemise Esprit, tee-shirts Zara et H&M, une paire de Van's, une paire de Nike), [...]. (*LVS*, p. 38)

« Pour qu'il s'intègre » (*LVS*, p. 43), Charles doit donc se débarrasser de son « training crasseux » (*LVS*, p. 30) et s'orner d'une panoplie de vêtements (« pull Celio, sweat Redskins, jean Levi's, [...] »). Cela dit, l'omniprésence de ces marques traduit essentiellement une absence : celle de l'homme. Celle-ci – vu la référence à ces marques spécialisées dans le prêt-à-porter – met en évidence l'uniformisation de l'individu au sein du système et traduit – à partir de la composante spectaculaire de la société – la réduction de l'être humain à « l'image de ses biens¹¹² ». Ainsi, plus Charles se pare des habits du consommateur, plus il travestit et dénigre l'homme qu'il était :

¹¹⁰ HELDER (Mendes Baiao), « L'indice de l'horreur chez Bret Easton Ellis. Le Los Angeles ville morte de *Moins que zéro* et *Suite(s) impériale(s)* », dans *A Contrario*, n°20, 2014, p. 147.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 151.

¹¹² WELDON (Jean), « De l'objet d'art à l'obsolescence programmée : les visions du monde matériel dans *La Carte et le territoire* de Michel Houellebecq », dans *Revue électronique de la littérature française*, n°12, 2018, p. 42.

Je me vis dans le miroir des cabines d'essayage, j'eus la douloureuse impression de trahir ma parole donnée à Septembre et, face à mon image grotesque, déformée par ces « basiques » à la coupe et aux couleurs effroyablement vulgaires, elle me manqua comme jamais elle ne m'avait encore manqué. (*LVS*, p. 36)

Dans ce miroir, c'est uniquement le reflet de la marchandisation qui s'incarne dans le personnage. Ce dernier, projeté dans un monde de faux-semblants dans lequel l'humanité de chaque individu est dissimulée sous l'abondance de ses possessions matérielles, ne se reconnaît plus et est donc, comme le stipule l'utilisation de l'adjectif « grotesque », « l'inversion concrète¹¹³ » de lui-même.

2.3.3. Homme-objet

Si les deux citations qui précèdent faisaient ressortir la vacuité ontologique de l'être humain suite à sa « spectacularisation », sa réification est maximale lorsque celui-ci est considéré, explicitement, comme un pur bien de consommation. Ainsi, dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, l'homme peut choisir et acheter sa descendance :

Quatre ans plus tard, avec l'argent qu'Henry et Simone mettaient de côté, ils firent leur premier cadeau à une Marianne qui n'avait pas encore d'existence biologique : une conception in vitro avec l'upgrade Hewlett-Packard. (*MSUI*, p. 130)

En recourant à un vocabulaire puisé dans le langage informatique (« upgrade ») auquel s'ajoutent les techniques de conception assistée (« conception in vitro ») et le procédé rhétorique du *name-dropping* (« Hewlett-Packard »), Gunzig envisage la procréation humaine comme un marché économique. Il va même, afin d'appuyer sa démonstration, jusqu'à juxter la maternité qui a vu naître Jean-Jean le long des « quais de chargement autoroutiers d'une grande centrale d'achat » (*MSUI*, p. 59). Évidemment, lorsque l'on alloue un prix à l'humanité, la nature profonde de l'homme – sa dignité – vole en éclat.

Pour émettre une telle critique, Gunzig exploite l'un des effets caractéristiques du *name-dropping*. S'il postule la privatisation de la nature humaine par les groupes multinationaux, ce procédé littéraire crée également « un effet 'd'hyperréalité' » et « d'omniprésence du réel¹¹⁴ ». Les noms de marques¹¹⁵ – fonctionnant comme des

¹¹³ DEBORD (Guy), *op. cit.*, p. 10.

¹¹⁴ HELDER (Mendes Baiao), *op. cit.*, p. 148.

¹¹⁵ Chez Gunzig, nous pouvons également étendre le phénomène aux noms de personnalités réelles et aux titres de certaines œuvres littéraires.

« détails superflus »¹¹⁶ – occasionnent un processus de « chevauchement des mondes »¹¹⁷ entre la fiction et la réalité. Ce jeu sur l'illusion mimétique du récit est central chez Gunzig¹¹⁸ qui n'hésite d'ailleurs pas à présenter son roman comme un témoignage réel, tel le pacte de lecture qu'il établit avec son lecteur dans l'avant-propos de *La vie sauvage* :

Ce livre n'a d'autre ambition que de témoigner de ce qui s'est véritablement passé, afin que le lecteur puisse se faire un avis.

J'ai pris le parti de la franchise et l'honnêteté.

Les noms de lieux n'ont pas été changés, [...]. (*LVS*, p. 9)

Que ce soit par le regard critique de Charles – narrateur autodiégétique du récit – ou par la présence des différentes appellations des produits commerciaux, l'auteur brouille délibérément cette limite – entre univers fictif et monde réel – pour crédibiliser son récit et faire, par la même occasion, le procès du système consumériste qu'il décrit. Par conséquent, dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, lorsque Gunzig revendique la privatisation de l'être humain et sa hiérarchisation sociale selon la gamme de son modèle, il ne propose que l'image légèrement déformée de l'inhumanité provoquée par notre société actuelle :

[...] l'entrée de gamme Hewlett-Packard, connu pour sa résistance aux maladies, pour son calme et sa fiabilité générale. (*MSUI*, p. 77)

Elle [mère de Jean-Jean] n'était pas faite pour ça. Génétiquement, ses parents avaient opté pour du moyen de gamme Pioneer, du pas très robuste, le genre d'organisme fait pour travailler trente-cinq heures dans un bureau calme et pas cinquante à ranger des sandwiches dans des frigos. (*MSUI*, p. 60)

Alors que la mère de Jean-Jean est un modèle Pioneer « moyen de gamme » apte à supporter des travaux de bureau typiques d'employés de classe moyenne, celle-ci est contrainte d'accepter un emploi physique et abrutissant (« ranger des sandwiches dans des frigos ») au-delà de ce que sa programmation génétique peut supporter et qui est, logiquement, propre aux travailleurs du bas de l'échelle sociale dont le modèle d'entrée de gamme est, quant à lui, robuste et fiable. Le déclassement social que subit la mère de Jean-Jean, s'il permet d'établir une analogie avec celui que connaissent certains chômeurs

¹¹⁶ Roland Barthes, cité par WELDON (Jean), *op. cit.*, p. 41.

¹¹⁷ Françoise Lavocat, citée par ESSONO TSIMI (Éric), « À propos du style de Houellebecq », dans *Contemporary french and francophone studies*, n°22, 2018, p. 623.

¹¹⁸ Nous reviendrons, dans la Partie IV, sur d'autres mécanismes favorisant cette illusion de réalité.

de notre société¹¹⁹, condamne ce processus de hiérarchisation anthropologique par lequel les dispositions biologiques des différents personnages participent à l'altération et à la destruction de leur nature humaine.

2.4. Hiérarchisation

L'achat d'un être humain n'est pas sans conséquence et participe à la destruction de la nature profonde de celui-ci : sa dignité. Si les modifications génétiques permettent de hiérarchiser l'homme sur une échelle de valeurs, d'autres critères induisent également une classification ontologique. Selon son travail, ses études et ses revenus, l'individu est considéré avec plus ou moins d'humanité. Puisque certaines unités sont de moindre importance – car moins en accord avec les critères normatifs qu'impose la marchandisation – par rapport à d'autres mieux intégrées, rien n'interdit de sacrifier la vie des premières au profit de celle des dernières.

L'exemple le plus marquant se rencontre dans *Mort d'un parfait bilingue*. Lorsque la chaîne de télévision au centre du roman voit ses audiences diminuer, elle décide de créer une nouvelle émission qui devra permettre de regagner le cœur du public. Dans cette opération nommée « enfance en danger » (*MPB*, p. 269), Caroline Lemonseed devra d'abord chanter devant une soixantaine d'enfants ; ensuite, les trois annonceurs publicitaires leur distribueront des cadeaux. Malheureusement, le jour du tournage, la chaîne est victime d'un attentat meurtrier. Sur les trois annonceurs, deux sont dans un état critique et le dernier a été tué par l'explosion ; la plupart des membres des Pluies de l'automne (ces pseudos-militaires, auxquels appartient le narrateur du récit, que les opérations guerrières filmées et retransmises à la télé ont transformés en vedettes du petit écran) sont blessés et perdent beaucoup de sang ; enfin, les stars de la chaîne, Caroline Lemonseed et Irving Naxos, accusent des blessures légères. Mais, alors que la vie de ces représentants de la société consumériste – ces sponsors qui ont investi « des milliards » (*MPB*, p. 202) – ne tient qu'à un fil, les soixante enfants « trouvés dans les camps de réfugiés » qui devaient uniquement « complét[er] le décor » (*MPB*, p. 272) de l'émission télé sont encore en vie. Ainsi, sans pouvoir appeler les secours, le narrateur – épargné par l'explosion – décide de faire un choix en privilégiant – comme il le mentionne dans son

¹¹⁹ En effet, ceux-ci, malgré le niveau de qualification obtenu par leurs diplômes, se voient forcés d'accepter – pour répondre à des besoins élémentaires (se nourrir, payer un loyer, etc.) et en raison de mesures gouvernementales – des postes qui sont en-dessous de leurs compétences.

dialogue avec les étudiantes infirmières présentes sur le lieu du tournage – la vie des membres de la chaîne télévisuelle plutôt que celle d'enfants inutiles :

- [Le narrateur] Il faudrait quatre enfants par adulte.
- [...]
- On a vingt-deux blessés, ça ferait quatre-vingt-huit enfants.
- [Étudiante infirmière] C'est trop. On en a soixante ici.

La rousse eut l'air de réfléchir

- Ben, pas forcément. Le calcul tient quand on ne prend pas tout le sang du patient. Juste un peu. Ici, on pourrait les...
- Vider ?
- Oui. Si on leur prend tout, on devrait y arriver. Enfin je crois. (*MPB*, p. 283-284)

La dimension utilitariste octroyée aux enfants est flagrante puisqu'il s'agit de « vider » entièrement ceux-ci de leur sang. L'emploi des déterminants numéraux les réduit d'ailleurs à une donnée quantitative et à un simple calcul. Évidemment, la négation de la dignité de ces enfants est d'autant plus violente qu'elle est mise en contraste par la sacralisation que la société actuelle accorde à ces derniers¹²⁰. Le cynisme de cet extrait, qui regrette que ces enfants aient moins de sang que les adultes, permet à Gunzig d'établir une comparaison avec certaines dérives de notre univers contemporain – le trafic d'organes, par exemple – afin de réprouber la commercialisation de l'être humain et d'exposer la vulnérabilité des groupes sociaux les plus précaires de notre société.

De la même manière, en se référant à des images historiques, volontairement inconvenantes et largement répandues dans l'imaginaire collectif, l'écrivain propose aux lecteurs une critique forte de la détérioration que connaît la nature humaine dans ce système capitaliste :

[Le narrateur] Je me souviens que j'étais sorti un moment prendre l'air et que j'avais vu ce tas de presque soixante enfants, un tas énorme. Je me souviens m'être dit qu'ils avaient l'air plus nombreux puis je m'étais rendu compte que c'était toute cette masse de bras et de jambes emmêlés qui donnait cette impression. Et toute cette masse était agitée d'étranges mouvements très lents et très beaux. De petits membres pâles sur fond blanc. La masse d'enfants ressemblait à une sorte d'anémone de mer prise par le ressac. (*MPB*, p. 288)

Quand on sait que la mort de tous ces enfants est considérée comme « la solution » (*MPB*, p. 283) pour le narrateur, l'analogie avec la « Solution finale » orchestrée par le

¹²⁰ Les enfants sont considérés comme des sujets de droits depuis la *Déclaration des droits de l'enfant* actée en 1959.

régime nazi durant la Seconde Guerre mondiale devient explicite. Ainsi, l'évocation de ce tas d'enfants et la volonté de la chaîne télévisuelle d'y mettre le feu convoquent des images fortes en lien avec l'univers concentrationnaire : comme ces monceaux de cadavres entassés au bulldozer à Bergen-Belsen ou les fours crématoires des camps de la mort. Autrement dit, par cette comparaison au régime totalitaire nazi, Gunzig désavoue la dénaturation – engendrée par le caractère ultralibéral de la société – que subit l'être humain.

Enfin, l'étrangeté de cette citation provient également de la capacité du narrateur à produire un jugement de goût à partir de la perception de ces enfants jetés les uns sur les autres. Cette jouissance du narrateur face à la mort de ces derniers, si elle poursuit et complète la métaphore du régime totalitaire nazi présentée ci-dessus, étale au grand jour la dimension cynique¹²¹ de l'écriture de l'auteur. Plus précisément, celui-ci, en ne respectant délibérément aucune forme de bienséance, place son lecteur face à un extrait tellement indécent qui l'oblige à s'en distancier afin d'en saisir la perspective ironique et critique.

2.5. Goût pour la violence

Celui qui ne remplit pas les critères normatifs qu'impose la société de consommation est dépourvu de l'ensemble de ses facultés humaines. C'est pourquoi il est, non seulement, possible d'utiliser cet individu, mais également de jouir de cette utilisation. Si l'objectification de l'homme induit l'absence d'une quelconque forme de compassion, le plaisir ressenti par la violence que provoque cette réduction ontologique chez autrui est l'inversion même de ce sentiment d'humanité. Parmi les exemples présents dans les romans étudiés (de la vente de « Polaroid de jeunes filles mortes » (*MPB*, p. 245) à la satisfaction qu'éprouve Blanc, cet individu mi-homme / mi-loup dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, en étranglant Jean-Jean), celui de Madame Saddiki, psychologue de Charles dans *La vie sauvage*, incarne parfaitement ce goût pour la cruauté. En effet, alors que ce dernier lui raconte plusieurs histoires abjectes visualisées sur internet (celle d'un homme qui « suçait un dauphin » et d'une femme qui « écrasait

¹²¹ Nous reviendrons sur l'humour cynique de Gunzig au point 4. de la Partie IV.

un petit animal » (*LVS*, p.108)), celle-ci les écoute non sans ressentir une certaine jouissance :

Ma phrase se termina sur un balbutiement. Le visage de madame Saddiki s'était empourpré, un imperceptible tremblement agitait sa lèvre inférieure. Il n'était pas à exclure qu'elle ait joui. (*LVS*, p. 109).

Les symptômes de Madame Saddiki ne trompent pas, ces histoires cruelles – et l'éventuelle douleur qu'elles ont occasionnée chez Charles – lui ont procuré un véritable orgasme. Si elle se délecte de la souffrance confiée par ses patients, elle aime aussi la provoquer chez ces derniers en affichant sur son bureau une photo de sa belle petite famille :

Sans doute, au seuil de sa conscience, madame Saddiki percevait-elle que cette photographie et les affirmations qu'elle crachait comme de l'huile bouillante à la figure des visiteurs, était d'une violence absolue faite à ceux qui venaient en ce lieu. Et sans doute cette perception lui donnait en retour la sensation discrète mais bien réelle d'un plaisir qui était d'une absolue perversion. Le plaisir de la normalité, c'était une des portes préférées du fascisme. (*LVS*, p. 195)

Comme son nom l'indique (« Saddiki » pour sadique), cette psychologue possède un esprit d'une « absolue perversion » et éprouve une « sensation de plaisir » à percevoir les tourments qu'elle engendre à son interlocuteur. Celle-ci, alors qu'elle devrait favoriser l'émancipation de Charles, se contente de l'utiliser afin d'inscrire « son nom dans l'histoire de la psychothérapie » (*LVS*, p. 208). Avec Madame Saddiki, Gunzig convoque la figure connue du « médecin cruel » – agissant aux dépens de l'éthique médicale et se présentant comme celui « qui inflige la douleur au lieu de l'apaiser¹²² » – et établit un rapport analogique entre les comportements de cette psychologue et ceux perpétrés par les médecins nazis durant la Seconde Guerre mondiale¹²³. Par cette comparaison, l'auteur insiste, encore une fois, sur l'idéologie totalitaire sous-jacente à la société moderne qu'il décrit. Le « plaisir de la normalité » dont jouit cette psychologue s'éclaire donc peu à peu. Là où les autorités nazies, à partir du concept d'hygiénisme racial, ont condamné à mort des millions d'êtres humains considérés comme anormaux, la société consumériste vise à exclure et à réduire à l'état d'objet tout individu qui ne respecterait pas les critères normatifs du bon consommateur. Dès lors, en exposant sa petite vie réussie, Madame

¹²² TERNON (Yves), « Quelles limites à l'expérimentation sur l'homme ? La criminalité médicale nazie en procès », dans *Les Cahiers de la justice*, n°3, 2012, p. 15.

¹²³ Dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, l'allusion est directe, puisque le médecin du travail, employé par la chaîne de grande distribution, est surnommé « Mengele » (*MSUI*, p. 32) et est « sans pitié » (*MSUI*, p. 33).

Saddiki fait ressortir la non-conformité de ses patients aux attendus du système et expose au grand jour leur dévaluation ontologique.

Cette haine de la différence, si elle est à la base du plaisir cruel de Madame Saddiki, traduit également le processus de massification qui touche les différents personnages. Comme nous allons le voir, cette uniformisation est la cause, à la fois, de la désocialisation de l'être humain, mais aussi du caractère déterminé et contrôlé des actions de celui-ci.

3. Société uniformisée

Dans l'analyse qui va suivre, nous aborderons les conséquences néfastes qu'engendre la massification de la société sur la condition humaine. Notre réflexion se subdivisera en trois parties : la première s'intéressera au déterminisme provoqué par l'uniformisation des modes de vie ; la deuxième accordera une attention particulière à l'éducation, à sa privatisation et à la perte de ses valeurs humanistes ; enfin, la troisième partie présentera les effets funestes – liés, entre autres, à la spectacularisation de la société – d'une sexualité standardisée, soumise à des normes sanitaires et astreinte à l'assouvissement d'un désir mécanisé.

Notre propos n'envisagera donc qu'en partie l'uniformisation culturelle qui sévit au sein du système de la marchandisation. Si certaines répercussions de celle-ci seront illustrées ci-dessous (comme, par exemple, la commercialisation de la littérature), nous passerons sous silence les effets déplorables des médias de masse ainsi que ceux attachés à la propagation d'une culture « gnangnan¹²⁴ », apolitique et individualiste¹²⁵.

3.1. Modes de vie

3.1.1. Gigantesque hypermarché

Dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, il n'existe qu'une seule et même réalité, celle de l'hypermarché :

[...] : il [Jean-Jean] habitait au même endroit, il mangeait la même chose, il avait la même vie, il gagnait le même salaire et, en gros, il avait la même vie. En fait, le centre commercial, l'hypermarché, la cité à huit cents mètres où vivaient les vendeurs, les vendeuses, les serveurs, les

¹²⁴ JAVEAU (Claude), *op. cit.*, p. 132.

¹²⁵ Notons que l'article de Judyta Zbierska-Moscicka, cité précédemment au cours de notre analyse, propose une étude intéressante sur le sujet.

serveuses, les caissiers, les caissières, les chefs de rayon, les sous-chefs de rayon, les assistants, les assistantes, les directeurs, les nettoyeurs, les inspecteurs, les contrôleurs, c'était comme un écosystème : [...]. (MSUI, p. 31)

Les structures répétitive et énumérative de la réflexion de Jean-Jean – marquée par l'anaphore de l'adjectif « même » et la suite asyndétique reprenant les différents types d'emplois – révèlent l'uniformisation et la dépersonnalisation auxquelles est assujéti l'individu dans la société de consommation. La liste des métiers cités se rapporte d'ailleurs uniquement au secteur commercial et, de la même manière, tous les personnages travaillent ou sont en contact avec quelqu'un qui travaille dans une grande surface : Jean-Jean est, par exemple, agent de sécurité et sa compagne, Marianne, est manager ; Martine Laverdure est caissière ; etc.

De surcroît, et c'est sans doute le plus intéressant, Jean-Jean dépeint le fonctionnement du monde de l'hypermarché comme un « écosystème¹²⁶ ». Emprunté au domaine de la biologie, ce terme présente les actions des personnages comme le résultat de forces extérieures dictées par le milieu naturel dans lequel ceux-ci gravitent. Par cette comparaison, l'individu est placé entre les mains de la marchandisation et semble complètement dépouillé « de tout pouvoir d'être et de faire à son initiative¹²⁷ ». Privé de libre arbitre et réduit à ses besoins élémentaires, celui-ci est ramené à un état primitif, proche de celui de l'animal :

[...] : il n'y avait ni bien ni mal, les actions se posaient selon des vecteurs complexes résultant des contraintes environnementales et répondaient aux impératifs simples de la survie et de la reproduction. (MSUI, p. 31)

3.1.2. Ikea

Gunzig, pour témoigner à la fois de l'uniformisation des modes de vie et du déterminisme que cette dernière sous-entend, fait référence à une multinationale bien connue : Ikea. Cette icône de la marchandisation, par sa richesse et sa présence marquée au sein de *Manuel de survie à l'usage des incapables*, nécessite quelques précisions.

¹²⁶ Nous retrouvons également, par l'utilisation de ce terme, une comparaison entre le fonctionnement de cette société ultralibérale et celui du monde animal, communément appelé « la loi de la jungle ». Cette analogie, omniprésente dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, sera analysée au point 2.1.2. de la Partie III.

¹²⁷ NECULAU (Adrian), SOPONARU-PUZDRIAC (Camelia) et SIROTA (André), « Le système totalitaire : du dehors au-dedans », dans *Connexions*, n°94, 2010, p. 101.

Tout d'abord, le choix d'Ikea n'est pas anodin car, comme le mentionne Judyta Zbierska-Moscicka, la firme suédoise, spécialisée dans le prêt-à-monter, est « la marque fétiche de Gunzig » et est l'emblème « de l'esthétique mondialisée¹²⁸ ». Dès lors, les multiples références à son mobilier traduisent la dépersonnalisation de l'habitat des personnages. Le bureau du DRH n'est rien d'autre que « la copie conforme de celui exposé dans un show-room Ikea » : un bureau « parfaitement anonyme » (*MSUI*, p. 263). Ajoutons que, si ces références évoquent le caractère uniformisé de la société, elles expriment également l'omniprésence de la marchandisation. Où qu'ils aillent, du bureau du DRH à l'appartement des quatre loups en passant par la cuisine des frères Eichmann, les individus sont emprisonnés dans un unique et même décor.

Cet équipement Ikea dévoile également la condition nécessairement déterminée de l'ensemble des protagonistes. La mort de Martine Laverdure est, sur ce point, particulièrement illustrative, puisque cette caissière, trop lente et dont veut se débarrasser la grande surface, finit par chuter mortellement « sur le coin de la table modèle Grana de chez Ikea » (*MSUI*, p. 109). En citant explicitement le modèle (« Grana ») et la marque (« Ikea ») de la table, l'auteur semble accuser nommément cette multinationale de la responsabilité de la mort de cette employée et accorder, déjà, à Ikea – puisqu'elle est capable de décider du destin de chacun – une dimension démiurgique.

Cette fatalité est encore démultipliée lorsque Gunzig dénie à ses personnages la possibilité de quitter, par la mort, le monde de la consommation. Ainsi, Jean-Jean, après avoir été tué par Blanc, se réveille devant « une longue rangée de caisses enregistreuses » et se retrouve face à « un homme en chemise jaune et en pantalon bleu » qui l'accueille en ces termes : « bienvenue chez Ikea » (*MSUI*, p. 401). En postulant comme réel – malgré le caractère fantaisiste et grotesque d'une telle projection – le rachat « de la vie après la mort » (*MSUI*, p. 402) par le géant de l'industrie suédoise, l'auteur produit une critique acerbe du système uniforme et hypercontrôlant dans lequel nous vivons. Du reste, si l'on se centre uniquement sur les répercussions ontologiques que présuppose la privatisation de la vie après la mort, le genre humain est clairement malmené. En effet, la mort n'apparaît plus comme l'étape ultime de la vie mais bien comme un éternel

¹²⁸ ZBIERSKA-MOSCICKA (Judyta), *op. cit.*, p. 247.

recommencement. Par sa prétention à l'immortalité, l'homme tend à égaler ce qui relève du domaine des dieux et, par conséquent, transgresse les frontières du genre humain.

3.2. Éducation

3.2.1. École privatisée

Comme nous l'avons mentionné dans notre première partie¹²⁹, l'éducation doit permettre à l'homme de s'humaniser et de s'émanciper. Or, force est de constater que, dans la société globale élaborée par Gunzig, l'école, « comme lieu d'émancipation, d'éducation à la citoyenneté, de transmissions des savoirs émancipateurs¹³⁰ », est complètement détournée de ses missions. En effet, elle est d'abord une institution qui vise la sélection, la hiérarchisation et la reproduction des inégalités inhérentes au système social dans lequel elle s'insère :

J'aurais terminé l'école, on m'aurait inscrit dans une école de gestion, j'y aurais fait ce que l'on appelait pompeusement un « master », j'y aurais suivi quelques cours de finances, en marketing, en gestion et surtout, le pire de tout, à la fois par le contenu et par la dénomination : en « ressources humaines ». (*LVS*, p. 276)

Voilà la manière dont Charles, personnage principal de *La vie sauvage*, imaginait son avenir au sein de la société occidentale s'il n'avait pas pu retourner en Afrique pour mener sa vie auprès de Septembre, sa bien-aimée. Cette citation, si elle présente le futur de Charles comme une succession logique (annoncée par la structure asyndétique de la phrase), démontre également l'absence totale de liberté dans son choix de filière d'études : fils du maire, il devra faire des études de gestion. Ce déterminisme met donc en évidence l'uniformisation de l'école. Celle-ci se présente désormais comme un lieu favorisant uniquement l'insertion professionnelle de l'individu et non sa construction en tant qu'homme, en attestent, par exemple, les propositions dont dispose Jean-Jean à la sortie de son baccalauréat :

[...] le lycée organisa une journée pompeusement intitulée « L'Avenir c'est Maintenant ! ». [...] Une série de types en costume de représentant de commerce s'étaient succédé pour leur parler des écoles postbac, des académies commerciales internationales, des écoles de gestion et de commerce, des écoles supérieures des techniques de gestion, des BTS, des DUT, des licences professionnelles « offrant une formation évolutive adaptée aux besoins croissants de l'univers de la distribution ». (*MSUI*, p. 62)

¹²⁹ Voir point 3.2.

¹³⁰ NECULAU (Adrian), SOPONARU-PUZDRIAC (Camelia) et SIROTA (André), *op. cit.*, p. 106.

Évoquons, tout d'abord, l'utilisation du terme « pompeusement ». Déjà cité dans l'extrait précédent, cet adverbe – teinté d'ironie – fait ressortir le caractère futile et dérisoire de cette « journée » dédiée à leur orientation scolaire. En effet, il n'est pas question de liberté ou d'un « avenir » quelconque, puisque, malgré la pluralité des écoles présentées, les formations sont toutes identiques et en relation avec le monde du commerce. Par là, l'auteur postule la totale privatisation du système éducatif. Véritable business, l'éducation se transforme et intègre « les objectifs des entreprises : rentabilité, profit, et non plus émancipation des consciences, formation des citoyens au savoir et à la liberté¹³¹ ». Gunzig a d'ailleurs recours à certains clichés de l'univers de la marchandisation. Outre la présence de ces « types en costume de représentant de commerce », la dénomination de cette journée (« L'Avenir c'est Maintenant ») – détournement du slogan électoral (« Le changement c'est maintenant ») de François Hollande lors de sa campagne présidentielle de 2012 – met en exergue ce marché scolaire qui se doit de « vendre aux étudiants¹³² » leurs futures formations. Cette conception ultralibérale de l'éducation, si elle rappelle le processus de désétatisation qui prévaut au sein de notre enseignement, manifeste la standardisation de celle-ci et la perte de ses préceptes humanistes. À ce sujet, la liste des compétences apprises par Marianne au cours de ses études de marketing est éclairante :

C'était exactement ce que ses cinq années d'études en « Force de vente » lui avaient appris à ne jamais ressentir. Putain ! On lui avait appris l'agressivité, l'adaptabilité, la flexibilité et l'audace. Ça, c'étaient des qualités qu'elle aimait. (*MSUI*, p. 169)

L'école répond dorénavant aux besoins de l'entrepreneuriat et enseigne uniquement les aptitudes singulières qui émanent de l'univers managérial. À côté des valeurs classiques (« l'adaptabilité » et « la flexibilité »), Gunzig grossit volontairement le trait en mentionnant également « l'agressivité » qu'il confronte, qui plus est, « au désespoir » (*MSUI*, p. 169), ce sentiment que Marianne ne veut « jamais ressentir ». Grâce à cette opposition, l'auteur souligne la filiation qui existe entre la sphère éducative et celle du monde professionnel et rejoint, ainsi, les critiques émises par certains représentants de la gauche radicale, tel Nico Hirtt qui estime que notre système scolaire se soumet à « une

¹³¹ RENAUT (Alain), « L'éducation est-elle une marchandise comme une autre ? », dans *Pouvoirs*, n°122, 2007, p. 129.

¹³² *Ibid.*, p. 126. Notons qu'avec l'exemple de Marianne (l'épouse de Jean-Jean), Gunzig devient même explicite, puisque les parents de celle-ci lui « offrirent son plus beau cadeau : un master en marketing option 'management des relations commerciales' » (*MSUI*, p. 130).

idéologie de rendement et d'efficacité, au détriment de la culture et du développement des personnes, voire même de l'apprentissage¹³³ ». En évacuant les sentiments proprement humains (« désespoir ») de l'éducation, l'école ne vise plus la construction d'un sujet mais celle d'un travailleur.

Par ailleurs, les effets inhumains qu'engendre la privatisation de l'enseignement se rencontrent également dans les références culturelles de Marianne. Cette dernière, bercée, durant toutes ses études, par les mots d'Arnold Schwarzenegger – « Pendant que tu te lamentes, les autres s'entraînent » (*MSUI*, p. 182) dans son documentaire *Pumping iron* – incarne parfaitement cette maxime capitaliste du « marche ou crève ». Gunzig, en utilisant de façon explicite – et donc, ironique – cet emblème de la culture américaine, basée sur le rendement et la performance, conteste l'individualisme qui règne dans notre société ainsi que le modèle « d'égalité des chances¹³⁴ » qui commande notre système éducatif et qui reproduit, voire accentue, les inégalités sociales entre les individus. Notons, enfin, que cette référence à Schwarzenegger peut aussi illustrer les phénomènes de massification de la culture propres à notre système consumériste et dénoncer, déjà, les éventuelles répercussions qu'elles peuvent avoir sur l'émancipation de l'homme.

3.2.2. Madame Carpentier et l'importance de la littérature

Concernant les conséquences néfastes générées par l'uniformisation de la culture, intéressons-nous aux lectures que Madame Carpentier – la professeure de français de Charles dans *La vie sauvage* – propose à ses élèves ainsi qu'à sa conception de la littérature :

Madame Carpentier nous avait donné deux semaines pour lire un livre qu'elle qualifiait de « contemporain ». [...] Si elle nous avait fait lire ce livre, c'est parce que, selon elle, il démontrait à quel point la littérature n'était pas une énième déclinaison des activités de loisirs, mais qu'elle pouvait, dans certains cas, s'élever en direction d'une ambition plus noble en répondant par exemple aux problèmes et aux questionnements propres à notre génération. À ses yeux, cette prise de conscience était essentielle et elle ne voulait pas que son programme de « littérature classique » et de poésie nous fasse passer à côté de ça. Soudain grave, elle nous avait expliqué que « la littérature permettait de partager des expériences et donc de se découvrir soi-même ». L'explication était confuse, elle pataugea un peu quand elle chercha des exemples : « Quand vous lisez *Mon bel oranger*, vous devenez un peu Zézé, le petit Brésilien... Et donc vous sortez enrichis

¹³³ Gérald Boutin et Louise Julien, cités par : HIRTT (Nico), « L'approche par compétences : une mystification pédagogique », dans *Appel pour une école démocratique*, consulté en juin 2020. URL: <http://www.skolo.org/2009/10/01/lapproche-par-competences-une-mystification-pedagogique/>

¹³⁴ Cette dernière veut qu'à compétences égales, tout le monde possède le même droit d'accès aux différentes formations.

de cette lecture ! » nous avait-elle dit avec gravité. Personne n'avait compris ce qu'elle voulait dire, sans doute ne le comprenait-elle, elle-même, que confusément. (*LVS*, p. 151-152)

Tentons de décortiquer cet extrait. Premièrement, en opposant une littérature contemporaine à une littérature classique et en considérant que seule la première est apte à transmettre des valeurs à la jeune génération, l'auteur met en évidence l'une des dérives de la marchandisation : « la récusation de l'histoire, en tant que réservoir de leçons éventuelles pour le présent et l'avenir¹³⁵ ». En ce sens, il épouse le concept de « détraditionnalisation¹³⁶ » des savoirs du passé selon lequel les connaissances, soumises au règne de l'instantanéité de la société contemporaine, perdent leur dimension sociale et émancipatrice qui favorisait autrefois, en générant l'inscription de l'homme dans la collectivité, son humanisation.

Deuxièmement, même si Madame Carpentier estime que ses choix littéraires répondent « aux problèmes et aux questionnements » sociaux et qu'ils permettent « de partager des expériences », son explication du rôle attribué à la littérature est hésitante (« pataugea ») et extrêmement réductrice puisqu'elle le limite à la simple identification du lecteur au héros du roman (« Quand vous lisez *Mon bel oranger*, vous devenez un peu Zézé, le petit Brésilien... »). Gunzig exploite donc, ici, le motif répandu du « professeur de littérature incompetent » pour démontrer l'uniformisation culturelle dont souffre le corps professoral – de façon plus générale, l'ensemble de l'enseignement – et dénoncer l'échec de celui-ci dans la transmission de ces savoirs humains, sociaux et politiques qui doivent, normalement, favoriser l'émancipation de l'individu.

Dans un même ordre d'idées, si cette référence au roman réel de José Mauro de Vasconcelos – *Mon bel oranger*¹³⁷ – traduit évidemment un effet de réalité, elle affirme et incrimine, à nouveau, la conception appauvrie et uniforme que possède Madame Carpentier de la littérature. D'une part, ce choix est complètement incohérent dans la mesure où ce texte s'adresse logiquement à un public jeunesse – pas à une classe de terminale littéraire – et qu'il n'est nullement contemporain, puisque l'édition originale date de 1968. D'autre part, malgré ces considérations, Madame Carpentier ne décèle pas les processus littéraires en jeu dans cette œuvre – songeons, entre autres, à l'utilisation

¹³⁵ *Ibid.*, p. 146.

¹³⁶ Concept emprunté à Marcel Gauchet par : DEKEYSER (Martin), « Peut-on acquérir des savoirs sans avoir à les apprendre ? », dans *Résolument jeunes*, n°23, 2008, p. 17.

¹³⁷ MAURO DE VASCONCELOS (José), *Mon bel oranger*, Hachette, Paris, 2014.

d'un narrateur faussement candide pour aborder et critiquer le contexte économique et politique du Brésil dans les années 1920 – et donc limite la portée éducative et émancipatrice de ce roman : par son insertion dans la société consumériste, Madame Carpentier ne dispose plus des codes nécessaires pour s'appropriier et transmettre à ses élèves les valeurs universelles et humanistes que recèle la littérature.

3.3. Sexualité

La société de consommation se caractérise par la surmédiation et l'influence capitale que peuvent y avoir les images, notamment celles qui s'attachent à représenter la sexualité. Par leur abondance, ces dernières concourent, comme le mentionne Claude Javeau, « à façonner les pratiques de la chose elle-même¹³⁸ » et à exclure « tout ce qui relève de la dimension spécifiquement affective de la relation amoureuse¹³⁹ ». Passons en revue les expériences de différents personnages et nuancions notre propos.

3.3.1. Aurore

Dans *La vie sauvage*, le récit de la première expérience sexuelle d'Aurore avec Aslan décrit l'aspect normé et contrôlé de la sexualité :

Aslan me regarde. Il me jette des petits coups d'œil. C'est bizarre, parce que je suis moche. [...] Bon... Moi je savais ce que ça voulait dire, j'avais envie, j'en avais marre d'être vierge, en plus j'étais prête : j'avais lu tout ce qu'il fallait lire sur les forums Doctissimo. J'avais un peu peur évidemment mais sinon ça allait... Alors j'ai dit oui et on a été dans la chambre de ses parents. [...] Bref, ça a fini par rentrer. Et à ce moment, je m'étais dit : oh zut, il n'a même pas de capote ! De toute façon, il n'a pas joui, alors c'était pas grave... Enfin, sauf pour les maladies. Voilà, c'est tout... (*LVS*, p. 125-127)

Si cet extrait traduit le désir d'Aurore de perdre sa virginité et présente donc la dimension affective de cette relation comme purement accessoire, il semble que l'intérêt de celui-ci se situe davantage dans l'importance que la jeune fille accorde aux différentes prescriptions sanitaires – utilisation du préservatif, par exemple – qui soutiennent et encadrent la bonne réalisation de l'acte sexuel. En effet, en s'appuyant sur « Doctissimo », ce site réel spécialisé dans la vulgarisation médicale, Gunzig met en évidence les répercussions néfastes liées à la diffusion au sens large de ces normes – notamment, en termes de complexes physiques (acné, obésité), vu l'importance qu'Aurore accorde à son apparence – et condamne, par la même occasion, cette emprise

¹³⁸ JAVEAU (Claude), *op. cit.*, p. 63.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 66.

médicale qui pèse sur les individus. Loin de favoriser le développement du sujet, cette dernière induit, au contraire, le développement d'une fausse psychologie de l'épanouissement individuel. Dès lors, ce besoin constant de rattacher la sexualité à une panoplie de règles hygiéniques et de « standards esthétiques¹⁴⁰ » – minceur, bronzage, élégance, etc. – réduit l'érotisme à une simple convention dans laquelle « l'apparence l'emporte sur l'essence¹⁴¹ ».

3.3.2. Jean-Jean

Jean-Jean, dans sa relation avec Marianne, n'éprouve aucune forme de passion et ses relations sexuelles ne possèdent, *de facto*, aucune teneur sentimentale ni sociale. Preuve en est, lorsqu'il se remémore ses ébats avec son épouse, il se réfère à une drôle d'image :

Ça n'avait jamais été glorieux, ça n'avait jamais été de l'amour, il avait toujours eu une impression bizarre, un peu comme celle que l'on éprouve quand on nourrit un poisson : corps froid, regard froid, activité purement organique. (*MSUI*, p. 342)

Si la comparaison entre l'acte sexuel et le nourrissage d'un poisson prête à rire, elle situe aussi l'activité sexuelle non pas comme un moment de partage (« corps froid, regard froid ») mais bien comme une « activité purement organique ». Par cette analogie, Gunzig réduit donc la sexualité à un besoin complètement automatisé qui renvoie l'être humain à un statut inférieur, semblable à celui de l'animal.

Quant à la relation que Jean-Jean entretient, dans la deuxième partie du récit, avec Blanche de Castille, si celle-ci est différente, elle n'est pas plus humaine. En effet, bien qu'il ressente une véritable attirance pour cette jeune femme (« [il] sentit un petit quelque chose se serrer en lui » (*MSUI*, p. 108)), sa conception de l'amour reste régie par la société consumériste :

[...], un tas d'images dignes d'une publicité pour du shampoing lui traversèrent l'esprit : Blanche de Castille et lui sur des chevaux blancs, galopant dans la forêt en riant, Blanche de Castille et lui buvant du vin blanc sur la terrasse en teck d'un hôtel sud-africain, Blanche de Castille et lui prenant ensemble un bain entourés de voiles de soie et de bougies parfumées, Blanche de Castille et lui en croisière sur l'océan indien... (*MSUI*, p. 108)

Totalement influencée par la publicité, la vision de Jean-Jean – puisqu'elle repose sur l'opulence matérielle (« sur la terrasse en teck d'un hôtel sud-africain ») et sur des pratiques hédonistes qui définissent ce que doit être le plaisir (« bain entouré de voiles de

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 66.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 69.

soie », « croisière sur l'océan indien », etc.) – respecte les codes imposés par la consommation. Par là, l'écrivain souligne l'impact destructeur des médias – et plus spécifiquement de la publicité – dans la virtualisation des pratiques sociales. Dans le cadre d'une relation amoureuse, l'influence de la marchandisation participe donc à élaborer une nouvelle forme d'érotisme qui « évacue désir et passion » afin d'aboutir – notamment sur les écrans d'ordinateur mais pas uniquement – à la création d'« amours 'virtuelles' » dans lesquelles « la présence réelle¹⁴² » et authentique de l'autre est supprimée. La suite de la relation entre Jean-Jean et Blanche de Castille confirme ce dernier phénomène : même si Jean-Jean éprouve des sentiments sincères à son égard, Blanche possède un ADN modifié à partir de gènes de loutre – animal solitaire et joueur – et ne ressent nullement le « besoin d'être en couple » (*MSUI*, p. 296). Si elle accepte – à condition que tous deux n'officialisent jamais leur relation – de jouer avec Jean-Jean, l'amour et le désir que celui-ci lui porte ne sont donc pas réciproques et restent « virtuels ».

3.3.3. Les quatre loups

Dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, les quatre loups découvrent l'amour par l'intermédiaire de la pornographie :

Il [Blanc] passait ses journées avec ses trois frères à faire la guerre au monde entier et à découvrir l'amour sur des sites diffusant en streaming des milliards de vidéos porno où se répétait à l'infini le rituel pipe-pénétration-éjaculation faciale. (*MSUI*, p. 193)

Cette confusion, volontairement choquante et quasi antithétique, entre l'amour et une pratique sexuelle stéréotypée (« rituel pipe-pénétration-éjaculation faciale ») issue de la pornographie donne à voir les effets néfastes que produit la marchandisation de la sexualité sur le désir véritable de l'homme. Ce dernier, tout comme l'individu évoluant dans cette société consumériste, fait l'objet d'une chosification et devient un « désir standardisé¹⁴³ ». Dès lors, à l'image de ces « vidéos porno », l'amour se réduit à une simple « excitation mécanique des sens¹⁴⁴ » – sans passion ni échange réel – régie par les lois du marché.

D'ailleurs, les différentes expériences sexuelles des quatre loups – cette fille « complètement camée et à la limite du retard mental » (*MSUI*, p. 247), ce viol d'une jolie

¹⁴² *Ibid.*, p. 70.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 65.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 71.

filles blonde ainsi que cette histoire avec « cette voisine bizarre » qui leur demandait « de la démonter bien comme il fallait » (*MSUI*, p. 248) – concordent avec les clichés que nous venons d’énoncer et n’admettent aucune forme d’humanité. De la même manière, l’extrême violence des trois situations présentées ci-dessus – il est, entre autres, question de viol – transforment le partenaire sexuel en objet complètement interchangeable – Blanc précise, par exemple, au sujet de cette fille camée, qu’« une fois ‘dedans’ et avec un peu d’imagination, elle pouvait passer pour n’importe qui » (*MSUI*, p. 248) – qui permet uniquement d’assouvir une pulsion dépersonnalisée. Ces diverses pratiques, puisqu’elles envisagent uniquement ces jeunes femmes comme de simples « cadavres animés¹⁴⁵ », portent une atteinte grave à la dignité humaine.

3.3.4. Parents de Marianne

Finalement, l’univers que nous dresse Gunzig dépeint la « misère sexuelle¹⁴⁶ » dans laquelle est plongée notre société. Alors que tout ce qui relève du domaine sentimental et affectif est évacué des relations charnelles, l’individu est également placé dans « un monde d’images et de propos osés [qui] double celui des véritables contacts épidermiques¹⁴⁷ ». Cependant, paradoxalement, avec les parents de Marianne, nous découvrons qu’une histoire d’amour peut naître d’une pratique sexuelle pornographique. Clarifions notre propos grâce à la description de leur première rencontre :

Le même soir d’il y avait cinquante ans, alors que l’hiver polonais gelait la Vistule sur une épaisseur de cinquante centimètres, elle avait rencontré le numéro cinq cent trente-quatre : celui qui serait le père de Marianne. (*MSUI*, p. 128)

La mère de Marianne – « Simone Vervoort », plus connue sous le pseudonyme de « Kylie Sparxxx » – est une star du porno qui essaye de comptabiliser le record du plus grand nombre de pénétrations en moins de douze heures ; son père – « Henry Dewael » – est, quant à lui, « membre gold » du site porno officiel de Kylie et apporte, en tant que « numéro cinq cent trente-quatre », sa contribution à la performance sexuelle de sa future épouse. Ainsi, le rapport qui existe, au départ, entre les deux personnages revêt uniquement un caractère sexuel et commercial : pour Henry, Simone est corps dénudé dont il faut monnayer les prestations virtuelles ; pour cette dernière, il est un client parmi

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 74.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 74.

d'autres qu'il s'agit de satisfaire par l'intermédiaire de « saynètes coquines en HD » (*MSUI*, p. 128) ou, dans le cas de son record, un « numéro » parmi « sept cent quatre-vingt-deux hommes » (*MSUI*, p. 128). À partir de ces quelques précisions et en faisant naître cette histoire d'amour d'un gigantesque *gang bang*, Gunzig place ses lecteurs face à une « situation limite » qui, par sa dimension ironique, rend significatives les différentes critiques présentées ci-dessus, pensons à la virtualisation et la paupérisation sentimentales qui touchent les rapports sociaux, mais aussi – en témoigne la réduction du père de Marianne à un simple numéro – l'entorse que subit la nature humaine.

Cela dit, malgré le contexte morbide de sa première rencontre avec Simone, le père de Marianne en est bouleversé et se résout à prendre contact avec celle-ci afin de la remercier. Leur histoire d'amour peut débiter :

Comme sur les sept cent quatre-vingt-deux hommes qui lui avaient ce jour-là joui dans le vagin (sept cents), dans la bouche (quarante-quatre), sur le ventre (huit), dans les cheveux et sur le visage (vingt-cinq) et dans l'anus (cinq), Henry fut le seul à lui écrire que : « Ce moment était un des plus beaux de ma vie ».

Et comme le cœur de Simone était à l'époque, comme elle le lui confia dans un email de réponse : « un oiseau blessé qui se cache en attendant une main secourable », les choses se mirent en place. (*MSUI*, p. 128-129)

En plaçant côte à côte, l'énumération des différents types d'éjaculations réalisés lors cette performance sexuelle – ce qui contribue à augmenter exagérément le caractère abject de cette rencontre – et, la dimension affective démesurée attribuée à « ces quelques instants humides passés à l'intérieur de Simone » (*MSUI*, p. 128), la soudaineté avec laquelle ceux-ci se transforment en une date clé pour Henry et, enfin, la réponse faussement romantique de Simone concernant sa vie sentimentale (« un oiseau blessé qui se cache [...] »), l'auteur instaure un contraste grotesque qui reconnaît, certes, la présence de l'amour mais qui insiste, surtout, sur son discrédit. En effet, l'ironie qui se dégage de l'incongruité de cet extrait – liée à la disproportion entre la puissance de ces sentiments et l'extrême obscénité du contexte qui les a produits – révèle la superficialité des liens qui unissent Simone et Henry et illustre le processus de dénaturation que connaît le sentiment amoureux au sein de cette société ultralibérale.

4. Technologisation de l'homme

Nous clôturons la deuxième partie de ce travail en nous intéressant à l'influence que peuvent avoir les nouvelles technologies sur l'essence de l'homme. Notre analyse se centrera sur trois phénomènes. Tout d'abord, à partir des agissements de Charles dans *La vie sauvage*, nous étudierons l'utilisation du smartphone ainsi que l'impact de celui-ci sur les libertés individuelles. Les deux derniers points, à partir d'exemples puisés dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, aborderont la dématérialisation subie par le père de Jean-Jean suite à son immersion dans le monde virtuel du web et le déterminisme génétique occasionné par le progrès biotechnologique.

4.1. Smartphones

Très rapidement, Charles comprend l'importance d'acquérir un smartphone pour « faciliter [son] adaptation à [sa] nouvelle vie » (*LVS*, p. 118). Loin d'être dupe, il se saisit des différentes potentialités de cet objet connecté – dont l'utilisation des réseaux sociaux – et n'hésite pas à les exploiter pernicieusement afin d'obtenir – auprès de Madame Saddiki, Madame Carpentier et sa tante – les deux cent mille euros dont il a besoin pour retourner en Afrique et retrouver les dix millions de dollars¹⁴⁸ qui lui permettront de mener la vie qu'il désire avec Septembre :

Dans le menu « vidéo » du téléphone, je choisis le fichier « tante ». Un petit film se mit en route. C'étaient les images qu'il avait capturées quelques heures plus tôt, alors que je l'avais déposé dans la chambre, sur le rebord de la fenêtre. On y vit les images de ma tante tirant sur le joint que je lui avais proposé à l'aube, puis de ma tante debout nue sur le lit, puis de ma tante et du vibromasseur, enfin de ma tante et moi faisant l'amour. [...]

[Madame Saddiki] Et si on ne paye pas, tu mets tout ça sur internet ? demanda-t-elle.

[Charles] C'est ça. (*LVS*, p. 302-303)

Cette situation, si elle peut sembler exceptionnelle, relate un phénomène contemporain bien connu : le « revenge porn¹⁴⁹ ». Celui-ci consiste à enregistrer une vidéo à caractère sexuel d'un individu pour exercer une pression psychologique sur celui-ci et lui réclamer une somme d'argent en le menaçant d'une éventuelle diffusion sur

¹⁴⁸ Précisons que ces dix millions de dollars ont été enterrés dans un tonneau par le chef d'une milice africaine. Ce dernier, pour vanter sa richesse, a montré à Septembre l'emplacement exact de l'argent. Après le suicide de celui-ci, elle est donc la seule à savoir où se situe ce trésor.

¹⁴⁹ Notre définition de ce concept est construite à partir de l'article suivant : MAZAURETTE (Maïa), « Pour en finir avec le revenge porn », dans *lemonde.fr*, consulté en août 2020. URL : https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2020/05/31/pour-en-finir-avec-le-revenge-porn_6041307_4497916.html

le net de ces images compromettantes. La référence à cette pratique illicite et sournoise permet d'illustrer deux dérives attachées au smartphone. Premièrement, celui-ci apparaît véritablement comme un dispositif hypercontrôlant qui s'introduit avec complaisance dans notre sphère privée. Deuxièmement, par sa connectivité, sa capacité à répandre l'information et à conserver cette dernière (Charles mentionne d'ailleurs, après la destruction de son téléphone par sa tante, la sauvegarde des vidéos dans « le cloud » (*LVS*, p. 304)), le smartphone se transforme en un redoutable moyen de pression qui régit les comportements de l'homme et qui, par conséquent, le renvoie à une condition déterminée, animale.

4.2. Univers virtuel

Au point 2.2.3. de cette deuxième partie, nous évoquons la perte du père de Jean-Jean à la suite du décès de sa femme. Désespéré et terrassé par la nouvelle, ce dernier était décrit tel un zombie : dépourvu d'émotion et de faculté rationnelle. Pourtant, dès qu'il aperçoit, sur son écran d'ordinateur, une icône publicitaire représentant « un homme à tête de taureau brandissant un glaive vers le ciel » (*MSUI*, p. 156), sa conscience amorphe se réveille. Après avoir cliqué sur le lien et avoir été redirigé vers « le site officiel d'un MMORP. » (*MSUI*, p. 157), il ne lui reste plus qu'à acheter le programme et à entrer dans ce nouvel univers rempli « de créatures humanoïdes, musculeuses et grimaçantes » (*MSUI*, p. 157) :

[...], le père de Jean-Jean s'était relevé et il avait fait son premier achat « en ligne » : le jeu War of the Goblin World (WAGOW, 45 euros). Il passa une journée à tâtonner : se créer un profil de joueur, un login, un mot de passe, le tout associé à un compte. Et puis, il dut choisir son personnage : sa race, sa faction, ses compétences et son métier. [...]

À raison d'une quinzaine d'heures de pratique quotidienne, il commençait à se faire un nom sur le serveur. DevilAnarchy54 (le nom qu'il avait fini par adopter définitivement après quelques changements) était un compagnon de campagne solide, fiable et rusé. Il jouait avec des ados et de jeunes adultes qu'il ne voyait jamais mais dont il entendait les voix, souvent haut perchées, dans son casque. [...] Après dix ans, il était devenu un gourou, un exemple. [...]

Dans la vraie vie du vrai monde, le père de Jean-Jean était devenu une ombre. Il ne sortait de chez lui que lorsqu'il le devait vraiment : quelques courses au centre commercial, [...]. Un vague « bonjour-au revoir » à une caissière qu'il regardait à peine, retour chez lui à pied, un sac au bout de chaque bras, la tête déjà occupée à réfléchir à la prochaine stratégie du prochain combat. (*MSUI*, p. 157-159)

Par l'intermédiaire des « MMORP » (acronyme qui évoque le « jeu de rôle en ligne massivement multijoueur »), l'écrivain fait référence à l'univers des jeux vidéo et convoque la figure populaire du « geek asocial ». Grâce à cette dernière, il met en avant

le contraste marqué qui existe entre les différentes « vies de substitution » que le père de Jean-Jean peut se procurer grâce à son avatar virtuel et la désocialisation qui touche son être réel. En effet, si le jeu vidéo offre au père de Jean-Jean la possibilité de décider de ce qu'il veut être (choix de son nom, de sa faction, de ses compétences, etc.), cette liberté reste d'ordre virtuel et l'homme qu'il est dans la réalité est « devenu une ombre » qui limite ses contacts sociaux à « vague 'bonjour-au revoir' à une caissière ». De ce fait, la fuite du père de Jean-Jean dans cet univers virtuel du web indique, selon Michel Besnier, « l'abstraction et la désubstantialisation¹⁵⁰ » dont ce personnage est la victime ainsi que l'exclusion sociale dont celui-ci fait l'objet dans « la vraie vie du vrai monde ».

Par ailleurs, obnubilé par ses futures quêtes ludiques (« déjà occupé à réfléchir à la prochaine stratégie du prochain combat »), le père de Jean-Jean néglige complètement son existence en dehors du jeu et décide de faire une croix sur son passé :

Le soir, quand il devait bien gagner sa chambre pour y dormir quelques heures, le père de Jean-Jean prenait soin de ne laisser venir aucune pensée liée à sa vie d'avant : il ne voulait ni penser à la mort de sa femme, ni à ses dizaines d'années évaporées à placer des présentoirs de bonbons devant les caisses des grandes surfaces, ni à tout ce qu'il avait voulu être quand il était jeune, ni à ce qu'il était finalement devenu, ni à son fils qui était aujourd'hui un homme qu'il connaissait mal mais qu'il voyait vieillir comme il avait vieilli lui-même. (*MSUI*, p. 159)

Deux éléments attirent notre attention : la contrainte que représente, pour le père de Jean-Jean, son besoin naturel et nécessaire de sommeil (« quand il devait bien gagner sa chambre ») ; et sa volonté explicite de restreindre sa faculté rationnelle. Si le premier cas illustre une forme de lassitude vis-à-vis de ses limites physiques, la deuxième partie de la citation, marquée par les négations succédant le verbe « penser », souligne la détermination avec laquelle le père de Jean-Jean s'oblige à oublier l'ensemble des expériences qui constituait son existence antérieure. Cette absence d'incarnation du personnage dans sa propre histoire n'est pas sans rappeler certains concepts posthumanistes qui caractérisent la condition de l'homme moderne, notamment ce qu'Alain Ehrenberg nomme « la fatigue d'être soi », qui postule que l'être humain actuel se définit par :

¹⁵⁰ BESNIER (Jean-Michel), *Demain les posthumains. Le Futur a-t-il encore besoin de nous ?*, Paris, Fayard, 2012, p. 73.

[...] une lassitude d'être ce qu'on est, une manifeste fatigue d'être soi, une désaffection pour les significations qui exigeraient qu'on veuille s'incarner dans l'histoire, qu'on s'implique dans les expériences qui façonnent l'individualité¹⁵¹ ».

Quoi qu'il en soit, puisque le propre de l'homme – si l'on se réfère à la définition de Jacques Ricot¹⁵² – est justement sa faculté mémorielle et sa capacité à s'inscrire dans son histoire, le père de Jean-Jean, en déniait son passé, dénie également son humanité.

4.3. Déterminisme génétique

Dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, l'ADN humain a été – comme l'ensemble du monde vivant – privatisé par les grands groupes industriels. La reproduction est donc devenue un marché et son caractère naturel a disparu au détriment d'une fécondation exclusivement in vitro¹⁵³. Si l'homme doit désormais acheter aux différentes marques sa future descendance, il lui est également possible de programmer et d'améliorer le code génétique de celle-ci. Parmi les personnages qui ont subi des modifications biologiques, observons l'exemple de l'« upgrade Hewlett-Packard » (*MSUI*, p. 77) de Marianne :

[...] le modèle de Marianne : l'entrée de gamme Hewlett-Packard, connu pour sa résistance aux maladies, pour son calme, pour sa fiabilité générale. Tout ça obtenu en saupoudrant délicatement les chaînes ADN avec du code mamba vert dont la production naturelle de neurotoxine était une garantie contre une large palette de maladies dégénératives du système nerveux : maladie de Creutzfeldt-Jakob, chorée de Huntington, la sclérose en plaques, les maladies lysosomales, la maladie de Parkinson et surtout la maladie d'Alzheimer. Dans l'histoire familiale des parents choisissant l'upgrade Hewlett-Packard pour leurs filles, on trouvait souvent le souvenir d'une grand-mère ou d'une arrière-grand-mère ayant terminé sa vie dans les soubresauts d'une dissolution des neurones [...]. (*MSUI*, p. 77-78)

Aujourd'hui, avec les progrès récents de la médecine de procréation et de la biotechnologie (évoquons, par exemple, le DPI (« diagnostic préimplantatoire »)), l'homme est en mesure de modifier son patrimoine génétique et de protéger sa future progéniture de tares héréditaires. Au demeurant, bien que les techniques de transgénèse¹⁵⁴ en soient encore à leurs balbutiements et que cette pratique soit interdite, l'homme est actuellement capable de coupler les gènes humains et non humains. Gunzig se repose

¹⁵¹ Pensée d'Alain Ehrenberg reprise par : BESNIER (Jean-Michel), *op. cit.*, p. 71.

¹⁵² Voir point 3.1.1. de la Partie I.

¹⁵³ Nous avons déjà abordé cette thématique au point 1. et au point 2.3. de la Partie II.

¹⁵⁴ Par « transgénèse », nous entendons « la modification du génome d'une cellule ou d'un organisme par l'addition, la destruction, le remplacement ou la surexpression d'une séquence d'ADN ». Pour de plus amples informations, nous vous renvoyons à l'article de : JOYE-BRUNO (Catherine), « L'Humain est-il une chimère ? », dans *Psychanalyse*, n°9, 2007, p. 25-42.

donc sur certaines avancées scientifiques réelles et les envisage de manière dystopique et critique. En dehors du fait qu'il prône une pratique eugénique complètement libéralisée – le code génétique du mamba vert appartient à « Hewlett-Packard » – qui remet en cause le concept de dignité humaine, il soutient – par le mélange de génomes humains et animaliers (« en saupoudrant délicatement les chaînes ADN avec du code mamba vert ») – la création d'êtres hybrides qui, vacillants entre la nature de l'homme et celle de l'animal, abolissent les frontières du genre humain.

Cependant, l'auteur ne limite pas l'action des gènes de l'animal à la prévention thérapeutique, ceux-ci conditionnent également les comportements de l'individu :

- Elle sentit sa présence, elle avait un instinct incroyable pour ça, [...]. (MSUI, p. 79)
- C'était le ton de Marianne Mamba Vert qui a besoin d'une proie. (MSUI, p. 96)

L'analogie entre les comportements naturels du mamba vert – serpent agressif et venimeux – et ceux produits par Marianne ainsi que le recours à certains termes – « instinct » et « besoin » – sont autant d'éléments qui permettent d'explicitier le caractère inconscient et déterminé des actions posées par la femme de Jean-Jean. De plus, outre ses agissements instinctifs, elle possède également « des glandes à venins » (MSUI, p. 199) et d'autres particularités physiques liées à ses gènes de serpent :

Son teint était légèrement vert. [...] C'était l'expression discrète de sa nature reptilienne. [...] Et aux extrémités, les mains et les pieds, la coloration tirait plutôt vers le jaune, [...]. (MSUI, p. 79-80)

Si ce conditionnement, à la fois comportemental et physique, apparaît comme une mise en garde contre les éventuelles dérives d'un eugénisme de plus en plus libéralisé qui pourrait permettre « aux acteurs du marché¹⁵⁵ » de choisir – à des fins d'amélioration – les futures caractéristiques génétiques de leur descendance, il dévoile également que la technologisation de l'homme, au lieu de favoriser son émancipation, contribue à renvoyer celui-ci à une condition animale, déterminée et inhumaine. Chez Gunzig, cette volonté de contrôle de la nature humaine se traduit donc par « une transgression¹⁵⁶ » de celle-ci. Reste, dorénavant, à saisir, à définir et à interroger les fondements anthropologiques que soulève cette hybridité homme-animal.

¹⁵⁵ HABERMAS (Jürgen), *L'avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral ?*, Paris, Gallimard, 2002, p. 35.

¹⁵⁶ SUSANNE (Charles), *op. cit.*, p. 50.

Partie III : Animalité

Il s'agit de quatre hommes... Enfin pas tout à fait... Ce sont plutôt des loups... Enfin, c'est entre les deux ... (MSUI, p. 111)

1. Comparaisons animalières

Bien que l'animalité soit majoritairement traitée dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, celle-ci se rencontre dans chacun des romans de notre corpus sous la forme des nombreuses métaphores et comparaisons animalières. S'il est parfois malaisé, compte tenu de l'extrême diversité de ces dernières, d'en saisir une cohérence générale, nous pouvons tout de même déceler la récurrence de certaines analogies. Ainsi, deux motifs animaliers nous permettront, d'abord, de questionner la condition de l'homme contemporain ; une courte sélection d'autres comparaisons nous invitera, ensuite, à mettre en lumière l'humour que supposent ces analogies et le rôle que celui-ci peut jouer dans l'humanisation des différents personnages.

1.1. Animal à l'agonie

La première image animalière récurrente est celle de l'animal meurtri ou agonisant, comparé généralement à des produits technologiques de notre société actuelle :

- [...] une poignée de poids lourds à l'arrêt paraissaient, dans l'obscurité, des corps de pachydermes ayant connu une mort brutale. (MSUI, p. 344)
- L'endroit était cryogénisé par un air conditionné dont le murmure plaintif faisait penser à celui d'un veau à l'agonie. (MSUI, p 352)
- Derrière nous, comme un troupeau d'éléphants à l'agonie, nous suivait la dizaine de vieux bus grillagés. (MPB, p. 210)

Comparer ces « poids lourds », ces « bus grillagés » ou le bruit de cet air conditionné – des inventions qui témoignent du contrôle de l'homme sur la nature – à ces animaux en souffrance dresse un portrait désolant des effets de la modernisation sur notre milieu naturel. Étant donné, aujourd'hui, l'importance accordée à la problématique du réchauffement climatique ainsi qu'au débat autour de la protection des animaux, nous estimons que ces analogies apparaissent comme une critique des répercussions désastreuses que produisent la technologisation et l'industrialisation de notre société.

Ensuite, si l'on se réfère aux analyses de Cécile Binet¹⁵⁷, nous pouvons également concevoir cette animalité décadente comme un rappel au lecteur du déclin que connaît sa condition au sein de la société consumériste et comme une incitation à une vie plus saine et plus naturelle.

1.2. Bête de somme

Le second motif très fréquent est celui de la « bête de somme ». Ce dernier se présente, soit directement en ces termes, soit par référence à d'autres animaux, tels que le cheval de trait ou la vache :

- Ils [les parents de Jean-Jean] allumaient la télé, regardaient les chaînes un peu au hasard et, souvent, s'endormaient devant l'écran, tels des chevaux crevés après une journée passée à labourer des hectares de terre. (*MSUI*, p. 61)
- Il [l'ami de Dao Min] avait été dès lors contraint de vivre de petits boulots plutôt que des fruits de sa brillante formation et il en était devenu amer, [...], avançant souvent l'idée de porter atteinte à la réputation d'employeurs qui le traitaient comme une vulgaire bête de somme [...]. (*MPB*, p. 81)
- Après quelques jours, Audrey, son éternelle assistante, son esclave, sa bête de somme, son paillason, [...]. (*LVS*, p. 118)

Tout d'abord, vu les conclusions avancées dans la deuxième partie¹⁵⁸ de ce mémoire, l'analogie avec la bête de somme et l'exploitation à laquelle celle-ci est soumise – reprise dans l'utilisation des termes « esclave » ou encore « labourer des hectares » – rend explicite la condition animale – en tant que condition aliénée et déterminée – à laquelle est renvoyé l'homme dans la société capitaliste. Ensuite, si l'on s'en tient à la définition de la bête de somme en tant qu'« animal domestiqué par l'homme », nous pouvons également considérer que le recours à cette analogie révèle la chosification de l'animalité constitutive de l'être humain lorsque celui-ci est, justement, « domestiqué » par les lois et les normes que lui astreint la marchandisation : songeons, par exemple, au contrôle et à la mécanisation de la dimension nécessairement instinctive de son attirance amoureuse¹⁵⁹.

¹⁵⁷ BINET (Cécile), *op. cit.*, p. 103.

¹⁵⁸ Voir point 3.1. Il était notamment question d'aliénation et de soumission de l'homme au sein de l'univers de la marchandisation.

¹⁵⁹ Voir point 3.3. de la Partie II et point 2. de la Partie IV.

1.3. Une touche d'humour

Si les comparaisons animalières présentées ci-dessus interrogent la nature de l'homme actuel, la majeure partie d'entre elles ne possède aucune visée critique ou réflexive. Cela dit, par leur intention humoristique, celles-ci ne sont pas dépourvues d'utilité :

- [...] il s'exprimait avec difficulté, comme un éléphant de mer qui aurait appris à parler la veille au soir. (*MPB*, p. 23)
- Niveau communication, je ne vaud guère mieux qu'un chien paralytique mais je vaud infiniment plus qu'un poisson rouge, [...]. (*MPB*, P. 71)
- [...] la luminescence bleutée de l'écran donnait à la texture de son gros visage [celui d'Aurore] l'apparence de celle d'un de ces mollusques vivants dans des abysses obscurs et silencieux. (*LVS*, p. 229)

C'est du caractère surprenant et incongru des images convoquées qu'émane la dimension ludique de ces dernières. Évidemment, si le rire ou le sourire qu'elles peuvent occasionner n'enlève rien à la gravité et à l'inhumanité des réalités dénoncées au sein des trois romans abordés, cette dimension humoristique adoucit les passages les plus cruels et offre au lecteur la possibilité de se remettre de l'horreur de ceux-ci. De surcroît, puisque, dans *Mort d'un parfait bilingue* et dans *La vie sauvage*, l'instance narrative est autodiégétique, l'humour qui se dégage de ces comparaisons loufoques peut et doit lui être attribué. Autrement dit, en exploitant la fonction phatique de son narrateur, Gunzig encourage le lecteur à s'identifier à celui-ci et à lui témoigner, malgré la violence de ses actes, une forme de sympathie qui favorise son humanisation¹⁶⁰.

2. Rapports entre l'homme et l'animal

Entrons, désormais, dans le vif du sujet en nous centrant uniquement sur l'animalité comprise au sein de *Manuel de survie à l'usage des incapables*. Dans ce roman, l'auteur, en considérant les génomes animaliers comme parties intégrantes de l'ADN humain, outrepassa les limites caractéristiques de l'homme. Il convient donc d'analyser les répercussions anthropologiques et sociologiques de cette conception singulière de l'humanité, mais aussi de s'enquérir des motifs et des figures littéraires employés pour rendre compte de cette mixité génétique. Pour ce faire, nous étudierons les deux exemples

¹⁶⁰ Les stratégies narratives mises en place par l'écrivain pour favoriser l'identification de son destinataire à ses différents personnages sont abordées, en détail, au point 3. de la Partie IV.

les plus significatifs de ce roman : le cas de Marianne et la situation complexe des quatre loups.

2.1. Marianne

Comme nous l'avons mentionné dans la deuxième partie de ce travail, Marianne possède une génétique hybride mi-humaine, mi-serpent. Le symbolisme de cet animal est extrêmement riche : ce dernier, élevé au rang de divinité ou bien représentation du mal, est aussi un motif important de la pop-culture. Dans le cas de Marianne, nous diviserons notre analyse en trois pans. Le premier abordera les connotations négatives de ce reptile et s'intéressera à l'analogie qui existe entre le serpent présent dans l'ADN de notre personnage et celui du récit de la Genèse. Dans le deuxième point, à partir des scènes de combat auxquelles participe Marianne et de la détermination dont elle fait preuve, nous tâcherons de dégager les significations attachées à l'image du serpent tel qu'il est représenté au sein de la culture populaire, notamment dans les films d'arts martiaux. Enfin, nous achèverons notre parcours en sondant les liens qui existent entre la cruauté de Marianne et sa culture managériale.

2.1.1. Serpent de la Genèse

Dans le jardin d'Éden, le serpent est un être malicieux et pervers. Il ne cesse de se donner comme bon et de se présenter comme un allié des humains, soucieux de leur bonheur. Or, en séduisant et en invitant Ève à manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et mal, il incite l'être humain à transgresser la limite que lui a imposée Dieu et le précipite dans son propre malheur. Ainsi, selon Paul Ricœur, le serpent incarne la convoitise, c'est-à-dire « quelque chose de l'homme *et* quelque chose du monde [...], le chaos *en* moi, *entre* nous et *au dehors*¹⁶¹ ». En d'autres termes, la figure reptilienne du récit de la Genèse permet de symboliser la part animale et inhumaine – à la fois intérieure et extérieure – qui existe en chaque homme.

Avec Marianne, Gunzig propose donc une réactualisation et une transposition de la figure du serpent. En situant son récit dans la société contemporaine, il définit un nouveau cadre interprétatif : d'un point de vue externe, le serpent tentateur adopte une nouvelle

¹⁶¹ Paul Ricœur, cité par WÉNIN (André), « Satan ou l'adversaire de l'alliance. Un parcours biblique à partir du serpent de Genèse 3 », dans *dial.uclouvain.be*, consulté en juillet 2020. URL : <https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/fr/object/boreal%3A177633>

forme et se confond avec le système de la marchandisation qui, nous l'avons vu, manipule l'être humain et favorise son aliénation plutôt que son émancipation ; d'un point de vue interne, puisque Marianne est constituée de gènes de mamba vert, celle-ci apparaît comme l'incarnation moderne des valeurs individualistes de la société consumériste.

Incarnation de la convoitise

Avant de démontrer que Marianne est bel et bien l'emblème de la marchandisation et de ses pratiques inhumaines, il nous semble important de nous attarder sur les conséquences liées à l'incorporation de la convoitise dans ses gènes. Outre le déterminisme génétique qu'entraîne cet ADN modifié, considérer les gènes de serpent – et donc, les valeurs égoïstes que cet animal présuppose – comme parties intégrantes de la nature humaine permet à l'écrivain d'établir un parallélisme entre la morale du récit de la Genèse et les effets du progrès technologique appliqué à l'homme. En effet, les avancées scientifiques, corollaires symboliques et modernes de la figure du serpent, apparaissent comme ce désir de totalité qui viole radicalement les limites de la condition de l'homme, ces mêmes limites qui fondent « l'être humain comme être de désir et de liberté, de parole et de relation¹⁶² ».

Recentrons-nous sur Marianne. On l'a dit, celle-ci, par sa nature, personnifie la convoitise et les valeurs individualistes qui en découlent. Prenons, pour justifier notre propos, les pensées de Marianne lorsqu'elle apprend que Jean-Jean est aux côtés de Blanche de Castille :

[...], et maintenant Jean-Jean la trompait avec une pute polonaise. Il ne fallait pas que cette situation dure trop longtemps. Jean-Jean était *son* mari, c'était *elle* qui décidait de ce qu'il fallait qu'il fasse ou qu'il ne fasse pas. C'était à *elle* de décider s'il devait être heureux ou malheureux, présent ou absent, mort ou vif. Jean-Jean lui *appartenait*. (MSUI, p. 219)

En dehors du fait que Marianne soit jalouse, c'est la manière dont elle décrit sa relation avec son mari qui éveille notre attention. Sur ce point, Gunzig ne fait pas dans la subtilité. S'il insiste lourdement sur le caractère commercial des liens qui unissent les deux personnages, c'est le contrôle que s'octroie Marianne vis-à-vis de Jean-Jean qui représente, véritablement, un « passage à la limite ». En effet, puisqu'elle estime être en possession de son partenaire, celle-ci pense pouvoir « décider », d'une part, de ses sentiments (« heureux ou malheureux ») – ce qui met en évidence l'absence totale de

¹⁶² *Ibid.*

dignité de Jean-Jean – et, d’autre part, de son droit de vie ou de mort (« mort ou vif »), ce qui contrevient, évidemment, aux fondements de la morale occidentale.

Détester l’amour

Si c’est d’abord « le paquet de fric du braquage » (*MSUI*, p. 234) des quatre loups qui intéresse Marianne, cette dernière au fil du récit, finit par être « raide dingue de Blanc » (*MSUI*, p. 349) et, face à cet amour naissant, n’arrive plus à reconnaître celle qu’elle était autrefois :

Marianne sentait que l’authenticité de ce qui avait fait jusque-là sa vie, ses valeurs de performances, d’excellence, de compétitivité, de flexibilité et de culture d’entreprise avait aujourd’hui disparu. Elle sentait que la personne qu’elle était en train de devenir était comme le Lygomme Tach Optimum : elle essayait de ressembler à Marianne, elle parlait et bougeait comme Marianne mais son âme n’était plus celle de Marianne. [...]

Et si c’était ça l’amour, alors elle détestait l’amour. (*MSUI*, p. 350)

L’ensemble des valeurs individualistes (« valeurs de performances, d’excellence, de compétitivité, [...] ») qui définissait Marianne au plus profond d’elle-même (« son âme ») disparaît sous les effets de l’amour. Cela dit, alors que ce regain d’humanité devrait contribuer à son émancipation, celle-ci est plongée dans un état apathique sévère et n’est que l’ombre d’elle-même. La comparaison avec le « Lygomme Tach Optimum », ce substitut industriel du véritable fromage, est d’ailleurs particulièrement éclairante et rappelle une figure que nous avons déjà évoquée : le mort-vivant¹⁶³. Néanmoins, ici, ce motif populaire est complètement inversé. En effet, puisque c’est en faisant l’expérience de l’amour que celle-ci perd les fondements de son identité, ce sentiment d’humanité ne l’humanise pas mais la fait passer d’une condition inhumaine à une autre.

Il n’empêche que, même si Marianne, en tant qu’incarnation du système consumériste, rejette délibérément les sentiments qui grandissent en elle (« alors elle détestait l’amour ») et le processus d’humanisation dont elle fait l’objet, celle-ci est tout de même modifiée par l’amour. Ce dernier, malgré la mise en accusation qu’il subit, constitue donc un élément perturbateur qui participe au dérèglement du caractère planifié, contrôlé et prévisible du système néolibéral. Naturellement, là où, avec Jean-Jean et Blanche de Castille (couple qui évolue en miroir avec celui de Blanc et Marianne), cette attirance amoureuse se présente comme une sorte de ferment révolutionnaire qui favorise

¹⁶³ Voir point 2.2.3. dans la Partie II.

une prise de conscience et la libération des personnages ; avec Marianne, cet amour la conduit, au contraire, vers Blanc – un être prédateur et ultraviolent – et n’apporte que haine et chaos.

2.1.2. Bruce Lee

Ses trois frères l’avaient vue aussi et tous avaient eu le même réflexe de se baisser. La silhouette bouscula Brun qui tomba à la renverse. Blanc reconnut l’éclat d’une lame décrivant une courbe vers son flanc. Presqu’au hasard, il frappa. Sa patte s’enfonça dans quelque chose. La silhouette roula contre un mur et presque aussitôt, d’un mouvement vif, sembla rebondir et zigzagua vers eux à la vitesse d’un smash épileptique. (*MSUI*, p. 146)

Marianne est rapide, vivace et se faufile au milieu des loups pour leur asséner des coups puissants. Elle possède, comme le mentionne Jean-Jean, « une incroyable détermination » et son regard ne traduit « pas une once de peur » (*MSUI*, p. 143). Quand on connaît la passion de Gunzig¹⁶⁴ pour le cinéma de genre (en particulier pour les films de karaté), on comprend que, par les actions de Marianne, sont transfigurées la gestuelle et l’attitude de Bruce Lee. Si celui-ci combat sous l’insigne du dragon (qui est « le plus grands des serpents¹⁶⁵ »), Marianne agit, quant à elle, selon ses gènes de mamba vert. Le motif du serpent, qui soutient cette analogie, symbolise désormais ce combattant déterminé, sans crainte, rapide et capable de vaincre une horde d’ennemis.

En jouant sur certains stéréotypes propres au personnage de Bruce Lee (l’agilité, la vitesse, la force ou encore la détermination), Gunzig, s’il rend hommage à une culture qu’il affectionne, grossit volontairement le trait et propose un passage ludique, voire discrètement parodique, qui peut susciter – comme la vue d’un film du « dragon chinois¹⁶⁶ » – un plaisir certain au destinataire de son récit. Cependant, de la même manière, cette allusion à Bruce Lee invite le lecteur à se distancier du texte et à adopter une posture critique. En effet, par l’utilisation de cette image de « Marianne-Bruce Lee », l’auteur compare – et réduit – ironiquement le fonctionnement du système capitaliste à la

¹⁶⁴ Passion que nous retrouvons, notamment, dans sa pièce de théâtre *Et avec sa queue, il frappe !* parue en 2014 et mettant en scène l’histoire d’un père qui tente d’expliquer à son fils comment les films de Bruce Lee lui ont appris les rouages de la vie.

¹⁶⁵ PASTOUREAU (Michel), *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2011, p. 203.

¹⁶⁶ GOMBEAUD (Adrien), *Bruce Lee. Un gladiateur chinois. Portrait en 4 reprises et 16 assauts*, Paris, Capricci, 2019, p. 7.

« loi de la jungle¹⁶⁷ » suggérant, par là, une condamnation des valeurs individualistes, violentes et inhumaines caractéristiques de cette politique ultralibérale.

Détaillons, pour terminer, encore quelque peu cette allusion ironique faite à Bruce Lee. Gunzig, parce qu'il convoque une icône populaire à la visibilité considérable, s'adresse véritablement à la totalité de ses lecteurs : les plus cultivés d'entre eux, qui rejettent, éventuellement, l'intérêt de ce motif issu de cette culture de *série B*, s'approprient celui-ci de manière intellectuelle ; quant aux lecteurs moyens, s'ils se délectent de cette scène de combat, ils peuvent également entrer en connivence avec l'auteur et capter, eux aussi, la dimension critique de son texte. Ainsi, vu le caractère élargi et nécessairement ludique de la réception attachée à l'image de Bruce Lee, l'ironie qui découle de cette dernière ne vise en aucun cas à juger ou à faire la leçon au lecteur mais cherche plutôt à attiser son attention de façon humoristique pour l'inciter à se détacher du récit et à en saisir la portée satirique.

2.1.3. Être un manager

Pour Marianne, son animalité ne se limite pas à son ADN de mamba vert mais se présente également sous la forme de ses différents comportements violents et du plaisir que celle-ci ressent face à la souffrance d'autrui. Afin d'illustrer cette dernière affirmation, décortiquons son attitude au moment où elle apprend que son mari a survécu à l'attaque des quatre loups :

Marianne comprit que Jean-Jean avait survécu. Ça l'agaça.

Et cet agacement lui fit se dire qu'elle avait une âme de tueuse.

Et se dire qu'elle avait une âme de tueuse la fit se sentir assez fière d'elle : son hérité de mamba vert et ses études de commerciale avaient fait d'elle une machine faite pour réussir dans les métiers de la vente. (*MSUI*, p. 316)

Marianne, pour justifier ses envies meurtrières, mobilise, ou plutôt, confond deux causes : son ADN de serpent, d'une part, et sa formation commerciale, d'autre part. Confusion car, si sa génétique de mamba vert lui a transmis plusieurs attributs animaliers

¹⁶⁷ Notons, d'ailleurs, que ce contraste ironique d'un monde réparti selon un rapport entre proies et prédateurs est central dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*. En effet, outre le concept d'« écosystème » que nous avons déjà présenté (voir point 3.1.1. de la partie II), Gunzig établit, selon ce même principe, un système d'opposition entre ses différents personnages : par exemple, si Marianne, grâce à son ADN de serpent, dispose de certaines aptitudes (dont un sang-froid inné) et est armée pour résister et s'imposer dans la société, celle-ci est menacée – notamment dans son couple avec Jean-Jean – par Blanche de Castille qui, possède, quant à elle, un *upgrade* génétique de loutre, l'un des prédateurs naturels du serpent.

– dont des crochets et des glandes à venin – qui lui permettent de tuer, ceux-ci ne lui ont pas légué ses facultés bestiales. En effet, le serpent, comme n’importe quel autre animal, « peut donner la mort, [mais] il n’assassine jamais¹⁶⁸ ». Or, avec Jean-Jean ou dans le cas de Blanc que nous allons présenter ci-après, Marianne avait prémédité ses tentatives de meurtre. De ce fait, c’est ailleurs qu’il faut aller chercher les raisons de ses accès de violence, notamment dans « ses études commerciales », et plus spécifiquement, dans ses qualités de manager, en témoignent ses pensées lorsqu’elle s’apprête à planter un couteau dans la poitrine de Blanc :

Il suffirait d’être rapide.

Il suffirait d’être déterminé.

Il suffirait d’agir comme un manager. (*MSUI*, p. 200)

Bien que Marianne invoque cette figure managériale pour tuer Blanc, les aptitudes qu’elle lui attribue – sa rapidité, sa détermination et son « sang-froid¹⁶⁹ » (*MSUI*, p. 200) – s’appliquent aussi, pour elle, à son ADN de serpent. Marianne amalgame donc complètement, par l’intermédiaire de la figure du manager, ses dispositions génétiques à ses sursauts de cruauté¹⁷⁰. Preuve en est, lorsque celle-ci décrit ses études de marketing, elle associe constamment l’image du manager à d’autres images en lien avec l’animalité :

[...] on lui avait fait rentrer dans le crâne, tatouer dans l’esprit, que la manager est à l’image d’un animal traqué, qu’il ne connaît aucun répit. On lui avait appris que le manager devait vivre dans l’isolement dans le risque et qu’il devrait aimer ça. [...]

C’était de cette pâte-là qu’elle était faite : celle d’une commerciale de première classe, celle d’un manager, celle d’Arnold Schwarzenegger. [...], elle était l’aboutissement de siècles et de siècles d’évolution chez les grands prédateurs [...]. (*MSUI*, p. 182)

L’union entre la représentation du manager et celle de l’animal – dans laquelle se confond à la fois la prédation (« grands prédateurs ») et la lutte pour la survie (« animal traqué ») – n’est pas neuve et évoque la comparaison que nous avons énoncée précédemment entre l’univers de la vente et la « loi de la jungle ». Mais, vu l’importance accordée au conditionnement (« rentrer dans la tête » et « tatouer dans l’esprit ») qu’a subi Marianne par ses études et par ses modèles culturels (ici, « Arnold Schwarzenegger »), Gunzig dépasse cette simple comparaison et fait la critique d’une

¹⁶⁸ PHILONENKO (Alexis), « De la bestialité chez Zola », dans NIDERST (Alain), dir., *L’Animalité. Hommes et animaux dans la littérature française*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1994, p. 179.

¹⁶⁹ En référence au système sanguin des reptiles, dit « à sang froid ».

¹⁷⁰ Gunzig renforce aussi, ironiquement, cette confusion entre l’animalité de Marianne et sa formation commerciale en proposant une ressemblance phonétique entre les termes « manager » et « mamba vert ».

certaine forme d'animalité. En effet, puisque la confusion qu'opère Marianne entre sa génétique de serpent et ses comportements bestiaux est le produit de son éducation, il prouve que cette association entre l'animalité comprise en l'homme et sa sauvagerie est une construction « culturelle » de celui-ci pour dénier la réalité : à savoir, que cette bestialité lui est intrinsèque. Plus précisément, comme l'animal ne tue jamais sans raison, la cause de la cruauté de Marianne ne se trouve guère dans sa nature reptilienne mais dans le processus de dénaturation de sa condition humaine au sein du système de la marchandisation. Par conséquent, Gunzig oppose une conception positive et authentique de l'animalité – entendue, nous y reviendrons par la suite¹⁷¹, comme un comportement de recherche d'ajustement au milieu naturel – à la bestialité, cette représentation débridée et négative de l'essence animale lorsque cette dernière est instrumentalisée et utilisée par l'homme – à des fins de performance – pour justifier ses actes inhumains : la sauvagerie manifeste de l'individu n'est donc pas liée à la résurgence de son animalité constitutive mais est, *a contrario*, le produit de la perte et de l'objectification de celle-ci.

2.2. Les quatre loups¹⁷²

Le loup, sans entrer dans des détails fastidieux, est un animal dont la symbolique a pu varier au cours de l'histoire culturelle. S'il a fait l'objet d'un véritable culte – dans la culture romaine, par exemple – et que son image, aujourd'hui, est revalorisée – notamment au sein de la littérature pour la jeunesse –, les connotations assignées à la figure lupine sont généralement négatives. Ainsi, dans la majorité des bestiaires, le loup est décrit comme « un animal malfaisant, lâche et cruel ; rusé aussi, à l'image du diable, son maître¹⁷³ ». Renvoyant également à la prédation et au désir sexuel pervers, il est cette représentation archétypale du mal inscrite dans notre inconscient collectif.

Cela dit, dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, le loup n'apparaît pas seul et se combine à une figure humaine. Déjà présent dans certaines productions artistiques du Moyen Âge et popularisé au sein du genre fantastique, le loup-garou est une créature

¹⁷¹ Voir point 2.2.3. « Retour à la nature » de la Partie III.

¹⁷² Nous construisons cette courte présentation à partir de deux ouvrages :

- PASTOUREAU (Michel), *Le loup. Une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2018.
- RONVEL (Aude), *Le loup-garou dans la littérature contemporaine. De l'imaginaire fictionnel aux mises en scènes sociales : Cycle of the Werewolf, Stephen King ; Le Livre sacré du loup-garou, Viktor Pelevine ; L'Homme à l'envers, Fred Vargas*, Paris, Éditions Publibook, 2011.

¹⁷³ PASTOUREAU (Michel), *Le loup. Une histoire culturelle*, op. cit., p. 49.

littéraire d'une grande richesse. Symbole par excellence de la dualité, de l'hybridité (entre l'homme et l'animal, la raison et la bestialité, la culture et la nature ou encore entre la fiction et la réalité), le lycanthrope permet de soulever des questionnements ontologiques et sociologiques. C'est pourquoi nous nous proposons d'étudier le – ou plutôt, « les » – loup-garou présent dans l'œuvre de Gunzig afin de saisir les différents enjeux identitaires et sociaux que ce monstre suggère. Ainsi, après avoir décrit les spécificités de l'homme-loup du roman étudié (de son absence de métamorphose à sa construction à la fois physique et psychique), nous nous attarderons sur deux des loups-garous de la fratrie : Noir et Blanc.

2.2.1. Loup-garou chez Gunzig

Le loup-garou au sein de *Manuel de survie à l'usage des incapables*, même s'il respecte certains lieux communs attachés à l'image du lycanthrope (comme l'expression d'une sexualité débridée ou de la brutalité inhérente à l'être humain¹⁷⁴), fait aussi l'objet d'une réinterprétation et possède ses propres particularités.

Absence de métamorphose

Dans les récits fantastiques, la métamorphose est essentielle et atteste du « surgissement de l'animalité au cœur de l'homme qui le conduit à s'échouer [...] au sein de la nature bestiale¹⁷⁵ ». Puisque celle-ci fait communiquer, au sein d'une même enveloppe, l'individualité humaine (le Moi rationnel) et l'altérité animale (l'Autre bestial), la transformation de l'homme en loup-garou reconsidère également la définition que nous pouvons accorder à l'identité humaine. Or, chez Gunzig, il n'est pas question de métamorphose :

Martine Laverdure avait cassé les codes ? fit Jean-Jean. Ça l'étonnait, il imaginait mal la paisible caissière faire appel à un biohacker pour chipoter dans un utérus et Dieu sait où. Mais bon, quelquefois le désir d'enfant pouvait être tellement fort... D'ailleurs ce genre d'histoire arrivait souvent. (MSUI, p. 111)

Puisque les quatre loups doivent leur condition duelle aux conséquences néfastes de la marchandisation et de la technologisation de l'homme (« biohacker »), ceux-ci

¹⁷⁴ Nous n'aborderons pas cette sexualité perverse dans les points qui vont suivre car celle-ci a déjà été esquissée précédemment : voir point 2.3.3. de la Partie II. Nous reviendrons, par contre, sur les significations de la violence déployée par les loups dans la suite de notre analyse.

¹⁷⁵ VALENTINO (Fiona), *Le mythe du loup-garou dans la littérature médiévale et contemporaine : un questionnement au fondement de l'identité humaine*, Université de Louvain, mémoire de master, 2019, p. 105.

proviennent de l'être humain et de son inventivité. Par conséquent, si le loup-garou est issu de l'humanité, c'est au sein de cette dernière qu'il faut aller chercher les causes de sa bestialité. Par là, il semble que cette figure monstrueuse apparaisse comme la métaphore de la capacité de l'homme à produire ses propres démons et ses propres moyens d'autodestruction¹⁷⁶. En s'appuyant sur des avancées technologiques, Gunzig ne propose donc pas de métamorphose mais conserve l'idée centrale de celle-ci : l'altérité animale et bestiale de l'homme provient et ne peut se comprendre qu'à partir de l'homme.

En outre, la dernière phrase de cet extrait (« ce genre d'histoire arrivait souvent ») atteste de la banalisation – grâce aux progrès scientifiques – du loup-garou au sein de la société moderne. Autrefois être surnaturel, le loup-garou, en tant que symbole « de l'instinct animal et de l'agressivité humaine¹⁷⁷ », se présente, désormais, comme une réalité. Grâce à sa figure du loup-garou, Gunzig altère, une nouvelle fois, cette frontière qui sépare l'univers fictif de la réalité sociétale et pose un regard satirique sur « la froideur et la violence des sociétés actuelles¹⁷⁸ ». La normalisation de cette figure anthropomorphe au sein de la société capitaliste propose donc au lecteur une véritable réflexion sur la condition de l'homme actuel. Simple miroir grossissant de celui-ci, le lycanthrope se fait, comme le mentionne Aude Ronvel, « le porte-parole équivoque des souhaits silencieux – désirs de bestialité et de sauvagerie – [...] de l'homme¹⁷⁹ ».

Dualité physique

L'apparence du loup-garou résulte « à la fois du règne animal et humain¹⁸⁰ ». Sur ce point, les quatre loups de notre roman dérogent quelque peu à la règle. Ceux-ci, s'ils se tiennent debout, arborent essentiellement les attributs animaliers caractéristiques du loup tels que des « museaux humides et [des] yeux sombres » (*MSUI*, p. 45) et « une furieuse odeur de chien mouillé » (*MSUI*, p. 72). Cela dit, contrairement à l'image du loup-garou construite dans les récits fantastiques classiques, l'animalité dont sont porteurs les quatre loups – mis à part quelques désagréments liés à leurs « longs poils » (*MSUI*, p. 72) qui

¹⁷⁶ L'Histoire nous a déjà fourni de nombreux exemples tels que l'horreur nazie ou l'utilisation de l'arme atomique.

¹⁷⁷ RONVEL (Aude), *op. cit.*, p. 11.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 186.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 192.

¹⁸⁰ VALENTINO (Fiona), *op. cit.*, p. 103.

ont tendance à boucher les canalisations – n’est pas perçue négativement comme « une régression anthropologique¹⁸¹ », mais comme un avantage dans la société humaine :

Le témoin rougeoyant d’un téléviseur en stand-by et les LED d’un enregistreur multimédia donnaient assez de lumière pour que le tapetum lucidum qui se trouvait derrière sa rétine lui permette de voir aussi bien qu’en plein jour. Être un loup dans une société humaine présentait quelques avantages. (*MSUI*, p. 139)

Avec ce « tapetum lucidum » auquel s’ajoutent d’autres particularités physiques, notamment « des muscles saillants » (*MSUI*, p. 406) des crocs et des griffes, Blanc et ses frères sont pourvus de capacités surhumaines. Par cette conception positive de l’animalité, nous pouvons percevoir un autre avatar du loup-garou : le super-héros ou « super-lycanthrope¹⁸² ». En effet, cette force, ces griffes et cette vision surdéveloppée ne sont pas sans rappeler, par exemple, les pouvoirs extraordinaires du mutant Wolverine dans la saga *X-Men* publiée chez Marvel à partir des années soixante. Précisons que, dans les différents récits de ce loup-garou mutant, c’est la société moderne qui est considérée comme « la première responsable [des] effusions de férocité¹⁸³ » dont celui-ci fait preuve. Autrement dit, cette analogie, si elle souligne évidemment l’intérêt de Gunzig pour ce personnage populaire né dans les *Comics*, nous invite également à considérer l’origine sociale des agissements bestiaux de nos quatre loups.

Attardons-nous, ensuite, sur la dernière phrase de l’extrait : « Être un loup dans une société humaine présentait quelques avantages ». Le premier élément qui retient notre attention est la manière dont Blanc se qualifie. Celui-ci ne se décrit pas physiquement comme un homme-loup mais uniquement comme « un loup¹⁸⁴ ». D’ailleurs, à part leur stature verticale, les quatre loups ne possèdent aucun trait physique proprement humain et leur humanité se présente davantage sous la forme d’habitudes culturelles (le port de

¹⁸¹ RONVEL (Aude), *op. cit.*, p. 97.

¹⁸² *Ibid.*, p. 165.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 170.

¹⁸⁴ Une autre piste de lecture qui s’ouvre également, ici, est la critique implicite que Gunzig fait d’un discours social stéréotypé (produit, généralement, par un discours politique de droite) qui tend à assimiler la jeunesse des banlieues (issue, majoritairement, de l’immigration) à des « bêtes sauvages » ou à la figure du « sauvageon ». Afin de soutenir cette critique, Gunzig reprend ces mêmes clichés et les applique à ses quatre loups afin de les présenter comme de véritables délinquants : leur mère est cap-verdienne (une femme immigrée et donc, de couleur), ils vivent dans un appartement crasseux situé dans une cité proche du centre commercial, ils ont été élevés dans la misère auprès d’une gardienne violente, ils n’ont pas eu une scolarité complète, ils ont vécu du racket, ils ne respectent aucune loi et se font justice par le recours à la violence. Par cette description, il semble donc que la figure du loup-garou remette également en question, ironiquement, cet amalgame entre la jeunesse des cités HLM et les comportements bestiaux qui lui sont accolés.

vêtements, le langage, et d'autres pratiques réservées à l'homme). Cette animalité prépondérante dans l'apparence des quatre loups met en exergue deux points importants : d'une part, puisque ce n'est plus l'homme qui adopte les traits du loup mais le loup qui s'humanise, nous sommes confronté à une figure du lycanthrope complètement inversée ; d'autre part, comme cette humanisation se résume en une somme de pratiques culturelles, il est clair que la société apparaît comme un élément définitoire de la condition humaine.

Enfin, comme les quatre loups utilisent leurs facultés lupines afin d'entrer par effraction dans la maison des parents de Marianne et de tuer ces derniers, il nous paraît également nécessaire d'analyser cette animalité à partir de l'image négative du loup – celle d'un être vorace et cruel – que lui décerne la tradition folklorique. Si l'on s'en tient à ces connotations, dire qu'être un loup « dans une société humaine » est un avantage revient à concevoir la brutalité comme une solution légitime pour vivre dans notre monde contemporain. Ainsi, le loup – nous retrouvons déjà cette idée dans la figure du manager¹⁸⁵ – se transforme en « monstre social¹⁸⁶ » qui métaphorise la bestialité que génère notre société capitaliste :

La machine était sans pitié. Ils le seraient aussi.

Les mauvais étaient souvent les plus forts. Ils seraient les mauvais. (*MSUI*, p. 46)

Dualité psychique

Au même titre que son apparence, le psychisme du loup-garou est ambivalent et se caractérise par une oscillation perpétuelle entre le Moi humain et raisonné et l'Autre animal, brutal et affamé. Chez Gunzig aussi, l'esprit des quatre loups est le lieu d'une dispute incessante entre « les travers des hommes et la rage des loups » (*MSUI*, p. 118). Si l'auteur mobilise cette dualité psychique et qu'il nous est possible d'analyser de manière individuelle la conscience de chaque loup (ce que nous ferons dans les deux points suivants avec Noir et Blanc), il dépasse et révisé cette opposition classique. En effet, puisqu'il envisage les quatre loups comme les quatre parties d'une meute ou mieux encore, d'un « système chimique à l'équilibre » (*MSUI*, p. 206), il nous invite à étudier leurs quatre personnalités conjointement, comme les quatre dimensions psychologiques d'une seule et même entité loup-garou :

¹⁸⁵ Voir point 2.1.3. de la Partie III.

¹⁸⁶ RONVEL (Aude), *op. cit.*, p. 133.

En grandissant, les personnalités de Blanc, de Gris, de Brun et de Noir s'affirmèrent, à la fois différentes et complémentaires, [...]

Blanc développa une intelligence froide et mathématique. Il élaborait les stratégies, il conceptualisait, [...]. C'est guidés par Blanc que les jeunes loups avaient réussi à voler leurs premiers euros dans le portefeuille de leur gardienne. [...]

Brun, lui, n'avait pas l'intelligence de Blanc, mais il avait cet enthousiasme énergique qui fait les grands soldats. [...] Il griffait quand il fallait griffer, il mordait quand il fallait mordre et il tuait quand il fallait tuer.

Gris, c'était l'ambitieux. Moins intelligent que Blanc, moins fort que Brun, il était néanmoins l'âme du groupe. [...] C'était lui qui avait le premier compris qu'il existait un autre monde fait de luxe et de confort. [...] Au fond du cœur de Gris brûlait en permanence une formidable soif de pouvoir.

Et Noir ? Noir c'était le chaos. Noir c'était l'entropie. [...] D'où venait la folie de Noir ? Personne ne le savait et de toute façon tout le monde s'en foutait, [...]. Ce qui importait, c'était de savoir qu'il pouvait soudain décider, parce que quelque chose ne lui plaisait pas dans la lumière du matin, [...], de se mettre à hurler à la mort, comme un vrai loup sans aucun gêne humain, [...].

(*MSUI*, p. 46-48)

Avec les personnalités de Blanc et Noir, nous retrouvons l'opposition classique décrite ci-dessus entre la part humaine du loup-garou symbolisée par « l'intelligence » de Blanc et la part animale de cette figure fantastique incarnée par la « folie » et les pulsions bestiales de Noir. Cependant, avec Gris et Brun, Gunzig nuance et complexifie la figure humaine de son loup-garou. Cette dernière ne se limite plus uniquement à la raison mais se compose également de deux autres valeurs : la « soif de pouvoir » de Gris reflète notre esprit de performance et notre cupidité ; le respect des ordres et leur application par Brun représentent le caractère conformiste de nos actions et de nos modes de pensée. La présence de Gris et de Brun est significative car elle soutient une conception élargie de la conscience humaine et de ses principes inhérents. C'est pourquoi il convient de s'intéresser de plus près à la description de ces deux personnages.

Commençons par Gris, celui-ci – qui incarne la convoitise de l'homme contemporain – est décrit comme « l'âme du groupe ». C'est donc l'appât du gain qui définit le siège de l'activité psychique de l'homme et qui caractérise l'essence même de ce dernier. Avec Gris, nous sommes face à une nouvelle vision de la nature humaine – dont les prémices ont déjà été présentées avec le personnage de Marianne – qui induit une remise en cause de l'importance accordée à la raison comme élément définitoire de l'homme. Quant à Brun, s'il n'est pas l'âme du groupe, il en est la main armée. Il est celui qui exécute les ordres sans témoigner d'aucune conscience morale : « Il griffait quand il fallait griffer, il mordait quand il fallait mordre et il tuait quand il fallait tuer ». Sa

condition n'est donc pas éloignée de celle d'un Jean-Jean¹⁸⁷ soumis aux lois du marché car, comme lui, il ne fait preuve d'aucune forme de libre arbitre et tue – comme lors du braquage du fourgon blindé – pour satisfaire les envies d'argent et de luxe de son frère. Par l'intermédiaire de Gris et de Brun, l'écrivain redéfinit les valeurs caractéristiques du psychisme de l'homme contemporain et nous informe sur l'altération que subissent les principes fondateurs de sa nature humaine au sein du système consumériste.

Afin de justifier cette dernière conclusion, abordons – de manière raccourcie – l'évolution du rôle joué par Blanc au sein la meute. Au départ, celui-ci se définit comme « le mâle alpha » (*MSUI*, p. 141) et le décideur du groupe. Ensuite, une série d'événements bouleverse son statut, l'amène à céder son pouvoir à Noir et le conduit à se soumettre aux pulsions meurtrières de son frère. Déprimé, Blanc décrit alors sa situation :

Blanc, lui, avait l'intuition que cette histoire était comme la sienne, qu'elle était l'illustration que la réalité et tout ce qui la composait : le désordre, l'entropie, l'incontrôlable, l'inattendu, l'accidentel auraient toujours quoi qu'on fasse, le dessus sur l'esprit.

Il était né avec l'envie de faire partie du monde des hommes, il était un loup.

Il avait toujours eu envie d'être aimé, sa mère l'avait abandonné.

Il avait monté les meilleurs coups du monde, il avait dû suivre la folie de son frère.

Il était le chef de la meute, il avait perdu son pouvoir.

Et puis, pour achever de brouiller les pauvres cartes de son esprit, il était tombé amoureux.
(*MSUI*, p. 371)

« L'histoire » à laquelle Blanc compare sa propre évolution est celle de la naissance de la folie de Friedrich Nietzsche lorsque celui-ci, le 3 janvier 1889 à Turin, aperçoit un fermier battre sa jument et, pris d'un puissant sentiment de pitié, finit par se jeter au cou de l'animal. À partir de ce récit, Blanc s'interroge sur les raisons qui ont conduit ce fermier à faire preuve de sauvagerie et finit par émettre cette conclusion : « la réalité » et la bestialité qu'elle suppose l'emportent toujours sur l'esprit. Pour lui, la philosophie n'apporte aucune réponse satisfaisante au désordre et à la cruauté dont peut faire preuve l'homme. Les causes de cette dernière se situent, comme dans le cas de Marianne, au sein de la société : dans l'exclusion et la marginalisation sociale (« il était un loup »), la quête

¹⁸⁷ Voir point 3.1.1. de la Partie II.

de pouvoir, l'absence d'amour maternel (« sa mère l'avait abandonné ») ou dans les sentiments amoureux qui, pourtant facteurs d'humanisation, peuvent mener au chaos¹⁸⁸.

Par cette victoire de Noir sur Blanc, si Gunzig signale, de nouveau, la cause à la fois culturelle et sociale de la bestialité, il remet également en cause la conception ontologique classique et humaniste que nous avons présentée dans l'introduction de ce mémoire. En effet, puisque Blanc – symbole par excellence de la raison et donc, de l'homme au sein du loup-garou – perd sa place face à « l'entropie » de Noir – c'est-à-dire, en termes scientifiques, ce qui caractérise le degré d'imprédictibilité d'un système –, c'est désormais la dimension dénaturée et désorganisée de l'homme qui tend à définir l'essence de celui-ci et non, comme l'on pouvait s'y attendre, sa partie rationnelle.

2.2.2. Noir

Noir est décrit comme « un vrai loup, sans aucun gène humain », capable d'arracher « la tête d'un clodo » (*MSUI*, p. 48) sans aucune raison apparente. Il symbolise donc la partie pulsionnelle et bestiale du loup-garou. Afin d'appréhender et de comprendre cette dernière, nous allons diviser notre analyse en quatre points. Tout d'abord, au regard de l'apport théorique de Sigmund Freud, nous comparerons les instincts meurtriers de Noir à l'instance psychique du *Ça*. Ensuite, nous analyserons la dimension anthropologique de la quête vengeresse du personnage. Avant de terminer, nous étudierons l'analogie entre les agissements cruels que Noir attache à sa nature animale et certaines représentations lupines qui circulent au sein de notre imaginaire collectif. Enfin, nous interrogerons les répercussions attachées à l'origine humaine que Blanc concède à la folie de son frère.

Symbole du *Ça* freudien¹⁸⁹

Freud, dans ses travaux sur l'appareil psychique, distingue trois instances – le *Moi*, le *Surmoi* et le *Ça* – qui déterminent les comportements conscients et inconscients de l'être humain. Ainsi, la partie consciente de notre psychisme se compose du *Moi*, cette

¹⁸⁸ Nous avons déjà évoqué, au point 2.1.1. de la Partie III, le cas de Marianne et nous précisons encore le caractère ambivalent de l'amour au point 2. de la Partie IV.

¹⁸⁹ Nous construisons notre point à partir de :

- VALENTINO (Fiona), *op. cit.*, p. 116-118.
- FREUD (Sigmund), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1971 [1932], p. 99-100.
- AERPA, « Le ça, le moi, le surmoi », dans *aerpa.com*, consulté en septembre 2020. URL : <http://www.aerpa.com/ca-moi-surmoi/>

ancienne entité préconsciente qui s'est déplacée vers la conscience pour régir les actions de l'organisme. Le *Moi* s'est donc dégagé et différencié du *Ça* pulsionnel et inconscient sur un mode spécifique : l'influence de la réalité extérieure. Partant, de manière simplifiée, nous pouvons considérer le *Moi* comme le représentant de la raison. Le *Surmoi* est, quant à lui, la conscience morale qui règne sur le *Moi* et le réservoir de valeurs humaines qui permet à l'individu de prendre les bonnes décisions. Enfin, le *Ça* est défini comme :

[...] la partie la plus obscure, impénétrable de notre personnalité, [...]. Il a en outre, un caractère négatif et ne se peut décrire que par contraste avec le moi. [...] Nous l'appelons : chaos, marmite pleine d'émotions bouillonnantes. [...] Il s'emplit d'énergie, à partir des pulsions, mais sans témoigner d'aucune organisation, d'aucune volonté générale ; il tend seulement à satisfaire les besoins pulsionnels, en se conformant au principe de plaisir¹⁹⁰.

Si nous reprenons la description de la personnalité de Noir et que nous la comparons à celle du *Ça* freudien, la ressemblance est frappante :

Noir c'était le chaos. Noir c'était l'entropie. [...] D'où venait la folie de Noir ? Personne ne le savait et de toute façon tout le monde s'en foutait, [...]. Ce qui importait, c'était de savoir qu'il pouvait soudain décider, parce que quelque chose ne lui plaisait pas dans la lumière du matin, [...], de se mettre à hurler à la mort, comme un vrai loup, sans aucun gène humain, [...]. (*MSUI*, p. 48)

Dans les deux cas, il est question de « chaos », de perturbation du système (« entropie ») et de pulsions (« hurler à la mort, comme un vrai loup »). Noir représente, par conséquent, cette altérité bestiale qui sommeille de manière inconsciente au sein de chaque être humain. Cela dit, l'intérêt de cette référence à la théorie freudienne se trouve dans la dialectique qu'elle instaure entre le *Ça* et le *Moi*. Puisque le premier ne peut, en effet, se comprendre « que par contraste avec le moi », les deux entités ne peuvent exister séparément. L'altérité bestiale incarnée par Noir apparaît donc, comme le mentionne Jean Burgos, « totalement irréductible au même et par là insituable par rapport à soi, par rapport au monde¹⁹¹ ». Dès lors, interroger l'origine de cette « folie » soulève un questionnement sur la nature profonde de l'être humain et invite le lecteur à reconsidérer cette prise de pouvoir complète de Noir sur la raison et l'intelligence de Blanc, comme l'échec de la quête civilisatrice sur la part instinctive de l'homme. Nous retrouvons, ici, une dimension importante de la conception que possède Gunzig de la nature humaine

¹⁹⁰ FREUD (Sigmund), *op. cit.*

¹⁹¹ Jean Burgos, cité par MILCENT (Anne-Laure), dir., *L'inquiétante étrangeté des monstres. Monstruosité, altérité et identité dans la littérature française, XIX^e–XX^e siècle*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2013, p. 8.

– présente également dans les deux autres romans de notre corpus¹⁹² – selon laquelle, comme le mentionne Denis Duclos, « il existe en chaque être humain *une nature* : un être sauvage, brutal, vorace et vicieux, qui ne demande qu’à réapparaître à la surface [...]»¹⁹³.

Se venger pour exister

Si l’on se réfère à la description de la personnalité de Noir, « personne » ne connaît l’origine de sa folie. Or, nous avons déjà évoqué l’existence de facteurs sociaux¹⁹⁴ qui avaient conduit à la prise de pouvoir de la folie de Noir sur le reste de la fratrie. De la même manière, lors de l’enterrement de sa mère (qui n’est autre que Martine Laverdure), Noir prononce un discours et évoque ce qui le pousse à tuer Jean-Jean ainsi que toute sa famille :

[...] Je l’aimais... Un homme est venu et nous a dit qu’elle avait été tuée... C’est comme si on m’avait arraché la peau... Maintenant que je suis mort aussi, je vais retrouver cet homme. Avec mes frères, on va retrouver cet homme... Et on le tuera... Et on le mangera... Et on tuera toute sa famille... Et après, on se sentira mieux... Voilà. (*MSUI*, p. 133)

C’est animé par la vengeance que Noir décide de tuer. Évidemment, celle-ci, associée à un déchaînement de violence et de haine, est une attitude que la philosophie a condamné et a tenté de refouler par la civilisation. Néanmoins, si l’on s’attarde sur sa dimension symbolique, la vengeance se présente, selon la formule de Michel Erman, comme une « réalité anthropologique¹⁹⁵ » qui conteste une attaque faite à la dignité humaine :

La vengeance répond à une défaite ontologique. En se vengeant, les hommes ne cherchent pas à entrer en possession de quelque chose, non plus à satisfaire des intérêts, mais à être reconnus dans leur être, car l’outrage subi les a remis en cause en tant que sujets singuliers¹⁹⁶.

Les termes employés par Noir (« comme si on m’avait arraché la peau » ou encore « je suis mort ») témoignent de cette perte de dignité occasionnée par le décès de sa mère. Il y a donc, dans l’acte vindicatif de ce loup, un mobile humain de rachat et de défense de

¹⁹² Dans le comportement de Naxos, personnage de *Mort d’un parfait bilingue* ou encore, dans certaines déclarations de Frédéric dans *La vie sauvage*.

¹⁹³ À cause des mesures sanitaires liées à la Covid-19, nous avons été contraint de nous procurer certains ouvrages en version électronique. Puisque que, dans ce type d’édition, chaque utilisateur est libre d’agrandir ou de rétrécir le texte, nous ne pouvons fournir une pagination exacte. C’est pourquoi nous fournirons, après le titre, la mention « [version électronique] » et, à la fin de la référence bibliographique, le chapitre et l’éventuel intertitre dans lesquels se situe notre citation.

DUCLOS (Denis), *Le complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine* [version électronique], Paris, Éditions La Découverte, 2005 : dans le chapitre 9 « La bête en l’homme » / intertitre « L’utilité du loup-garou ».

¹⁹⁴ Voir point 2.2.1. « Dualité psychique » de la Partie III.

¹⁹⁵ ERMAN (Michel), *Éloge de la vengeance* [version électronique], Paris, PUF, 2012 : dans « Prologue ».

¹⁹⁶ *Ibid.* : dans « La colère de Julie ».

sa propre humanité. Ajoutons que cette vengeance qui s'annonce meurtrière – et qui le sera dans la suite du récit – nous permet également de réfléchir à la violence de notre société contemporaine, en démontrant que celle-ci est davantage « d'ordre social, relative à des institutions défailantes » et liée à « la déliquescence des valeurs humanistes et d'inclusion¹⁹⁷ » au profit de valeurs consuméristes typiques de notre système capitaliste. Ainsi, les pulsions sanguinaires de Noir représentent « une solution de fortune¹⁹⁸ » face à la cruauté de notre société excluante. Mieux, la violence devient un moyen d'existence :

Ses frères et lui [Blanc], maudits par leur singularité génétique, étaient finalement seuls au monde. [...] Un monde dans lequel on ne pouvait pas rentrer serait malgré tout un monde sur lequel on pouvait cogner.

Et cogner, c'était mieux que rien. (MSUI, p. 192-193)

Autrement dit, la sauvagerie de Noir est une manière de venger la marginalisation et l'exclusion sociales dont lui et ses frères ont été les victimes : cette barbarie vindicative n'est donc que l'émanation d'un état de culture lui-même cruel.

Tuer comme un loup

Concentrons-nous encore un peu sur le discours de Noir présenté au point précédent. Celui-ci décrit sa vengeance en plusieurs étapes : retrouver Jean-Jean, le tuer et le manger parce que – comme celui-ci le mentionne à la fin du récit – « c'est ça que font les loups » (MSUI, p. 318). Par cette analogie entre la traque meurtrière de Noir et le comportement du loup, Gunzig convoque certaines histoires de loups mortifères bien ancrées au sein de notre imaginaire collectif. Par exemple, cette figure du loup assassin traquant sa proie peut faire allusion à la fameuse « bête du Gévaudan », ce loup décrit comme un véritable monstre qui « aurait tué entre 100 et 130 personnes¹⁹⁹ » à la fin du 18^e siècle. La bestialité de Noir se comprend donc aussi à partir de ce folklore populaire, en attestent les croyances de Blanc quant à ses gènes de loup après sa lecture du texte de Louis Viardot, *Souvenirs de chasse* :

Blanc se souvenait de la fierté qu'il avait éprouvée à la lecture de ce texte, la fierté pour ses ascendances de loup : un animal si rusé qu'il pouvait se déguiser en grand-mère, se glisser dans son lit parfumé aux odeurs de vieilles femmes et imiter sa voix pour dévorer des petites filles. Un

¹⁹⁷ DELHAYE (Pascaline), « Figure de la vengeance dans la postmodernité : le héros et le barbare », dans *Nouvelle revue de psychologie*, n°21, 2016, p. 146.

¹⁹⁸ André Iteanu, cité par DELHAYE (Pascaline), *op. cit.*, p. 147.

¹⁹⁹ PASTOUREAU (Michel), *Le loup. Une histoire culturelle*, *op. cit.*, p. 126.

animal si déterminé qu'il pouvait, comme l'avait fait l'armée du tsar, mettre en déroute un complet détachement de soldats armés. (*MSUI*, p. 305-306)

Tout comme le mystère qui plane autour de la bête du Gévaudan, le récit de Viardot – qui relate l'attaque d'une troupe de loups sur un détachement de soldats – et le conte du *Petit Chaperon rouge* relèvent de la légende et de la culture populaire. Évidemment, si nous retrouvons, dans ces textes, des motifs folkloriques bien spécifiques (l'hybridité du loup (« se déguiser ») ou encore l'importance de la dévoration (« dévorer les petites filles ») qui est, généralement, considérée comme une métaphore de la perversité et de la « brutalité érotique²⁰⁰ » de cet animal), c'est la perception littérale de Blanc concernant chacune de ces histoires qui est, véritablement, originale. Premièrement, cette dernière tend à le ridiculiser – et, par la même occasion, les instincts meurtriers de Noir – induisant une forme de sympathie chez le lecteur qui est invité à humaniser le personnage. Deuxièmement, comparer les comportements des quatre loups avec certains stéréotypes lupins largement diffusés dans notre patrimoine culturel permet à l'écrivain d'affirmer que c'est bien de la culture des quatre loups, et non de l'animalité présente dans leurs gènes, que provient leur bestialité.

Folie humaine

La sauvagerie de Noir questionne sans cesse la nature de l'homme ainsi que la société dans laquelle celui-ci évolue. Chez Gunzig, la bestialité se comprend donc davantage comme un produit issu de l'humanité plutôt que comme une frontière ontologique séparant l'être humain de l'animal. Justifions cette dernière interprétation grâce aux propos que tient Blanc sur la cruauté de Noir lorsque ce dernier décide d'enterrer Brun après sa mort :

Un loup abandonnait ses cadavres.

Il y était indifférent.

Pour un loup, en définitive il n'y avait que la vie. Le reste n'existait pas.

Noir, qui avait insisté pour ce semblant de cérémonie, devait finalement être le plus humain d'entre eux.

Et c'était peut-être ça l'origine de sa folie. (*MSUI*, p. 332)

²⁰⁰ RONVEL (Aude), *op. cit.*, p. 89.

L'intérêt de cet extrait, en dehors du fait que Noir soit le seul à éprouver le « numineux²⁰¹ » (*MSUI*, p. 332), demeure dans l'origine qu'attribue Blanc à la folie de son frère. En effet, paradoxalement, c'est parce que Noir est « le plus humain » de la fratrie qu'il est atteint de folie. Autrement dit, ce qui rend Noir le plus authentiquement humain n'est autre que sa folie, à savoir sa bestialité – entendue comme cette violence typiquement humaine – et non son animalité – car la folie n'est pas une tare animale – comprise dans sa génétique de loup. Puisque Noir, qui se présentait, au départ, comme le loup le plus animalisé de la meute, se trouve être, au final, parce que son comportement est le plus dénaturé et éloigné²⁰² de sa nature lupine, le plus humain des quatre loups, Gunzig nous propose une vision de la nature humaine aux antipodes de celle que nous avons décrite dans la première partie de notre travail. En conséquence, ce qui définit l'essence de l'homme actuel – et qui constitue, par là, sa déshumanisation – n'est pas ce qui le ramène à son animalité mais, au contraire, ce qui l'en éloigne et favorise l'éclosion de sa sauvagerie : son assujettissement aux lois de la marchandisation.

2.2.3. Blanc

Concluons notre étude des quatre loups en nous arrêtant sur Blanc et son évolution au sein du roman. Comme sa relation amoureuse avec Marianne sera traitée dans la quatrième et dernière partie de notre travail, nous n'envisagerons que deux événements : l'assassinat de Jean-Jean et, son retour à l'état de nature.

Complexe du loup-garou²⁰³

Blanc est capable de tuer²⁰⁴ mais il ne le fait jamais pour le plaisir et il décrit d'ailleurs, au début du récit, l'assassinat de Jean-Jean comme « une corvée »

²⁰¹ Cette référence au « numineux » – ce concept emprunté à la psychanalyse de Jung et que nous pouvons globalement définir comme l'expérience d'une forme de transcendance qui « échappe à toute approche rationnelle » – est essentielle car elle justifie et soutient l'analyse psychanalytique du personnage réalisée précédemment (voir point 2.2.2. « Symbole du Ça freudien » de la Partie III).

Pour de plus amples informations sur le sujet, nous vous invitons à consulter l'article de : DELAUNAY (Alain), « Numineux », dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté en septembre 2020. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/numineux/>

²⁰² Ajoutons que Gunzig joue sur la couleur du pelage de Noir pour démontrer, de manière ironique, l'origine humaine de sa bestialité. En effet, comme le mentionne Michel Pastoureau (voir PASTOUREAU (Michel), *Le loup. Une histoire culturelle*, op. cit., p. 102), le pelage noir du loup est une construction culturelle de l'homme (car le loup noir n'existe pas à l'état naturel) pour symboliser la mort et la violence. En ce sens-là aussi, Noir est donc bel et bien le plus humain des quatre loups.

²⁰³ Reprise du titre de l'ouvrage de DUCLOS (Denis), op. cit.

²⁰⁴ Voir point 2.2.1. « Dualité psychique » de la Partie III.

(*MSUI*, p. 138) qu'il accomplit pour éteindre les pulsions de Noir. Néanmoins, lorsqu'il retrouve Jean-Jean au milieu de la forêt sibérienne, c'est seul qu'il décide de l'attraper à la gorge pour l'étrangler :

Pourquoi avait-il fait ça alors qu'il aurait été infiniment plus simple d'achever ce couple à coups de couteau ou de revolver sans même les réveiller ? Pendant que le regard terrorisé de l'homme croisait le sien, Blanc se posa brièvement cette question. Sans doute voulait-il que cet homme le voie, lui le loup blanc qui aimait sa femme comme il n'avait jamais su le faire, lui le loup qui avait compris à quel genre de bonheur on pouvait prétendre en partageant sa vie avec une fille comme Marianne, lui le loup blanc qui avait toujours été relégué au bord du monde des humains, lui le loup blanc dont personne n'avait jamais été amoureux, ni les petites vendeuses du centre commercial, ni les putes suicidaires de la cité. Pourquoi avait-il fait ça ? [...] Sans doute voulait-il ne rien perdre de la sensation de lui ôter la vie ? Sans doute était-ce là une façon de marquer une fois pour toutes que Marianne était à lui. C'était sans doute idiot, mais c'était quelque chose de très profond et de très fort qui l'avait poussé à faire ça. C'était une sorte de cérémonie dont il avait besoin pour marquer le tournant qu'avait pris son destin. (*MSUI*, p. 392)

Si l'on se plonge dans les pensées de Blanc pendant qu'il assassine Jean-Jean, nous constatons que notre loup présente son crime comme une vengeance. Comme nous l'avions évoqué pour Noir²⁰⁵, en tuant Jean-Jean, Blanc estime « venger sa propre médiocrité²⁰⁶ », à la fois sociale (« relégué au bord du monde des humains ») et sentimentale (« [...] dont personne n'avait jamais été amoureux »). Les raisons que Blanc mobilise – l'amour, mais aussi un véritable besoin de reconnaissance (« [...] que cet homme le voie ») – concourent donc à l'humaniser malgré son homicide. Au demeurant, la qualification de son acte en tant que « cérémonie » renoue également avec une dimension très symbolique et humaine de la vengeance. Cette dernière apparaît alors comme « une énergie vitale au fondement d'une culture » qui permet de restaurer « la preuve d'existence sociale²⁰⁷ » de l'offensé et donc, de proclamer la part de l'homme au sein du loup.

Revenons-en à cet étranglement cruel et aux différentes représentations qui lui sont attachées. Si Noir symbolise le *Ça* freudien, Blanc peut, quant à lui, être défini comme la part rationnelle et humaine de notre psychisme. Naturellement, par cet homicide et la cruauté de celui-ci (présente dans le besoin de Blanc de sentir Jean-Jean mourir et dans son désir que celui-ci le « voie » le tuer), la raison et l'intelligence de Blanc laissent place aux assauts de sa nature bestiale et convoquent une autre figure associée à celle du

²⁰⁵ Voir point 2.2.2. « Se venger pour exister » de la Partie III.

²⁰⁶ DELHAYE (Pascaline), *op. cit.*, p. 149.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 144.

loup-garou : celle du meurtrier. Cette dernière, chère à Gunzig, est associée au personnage dès le début du récit, quand Blanc s'apprête, avec ses frères, à tuer les parents de Marianne :

Blanc ferma les yeux. Il se demanda ce qu'avaient ressenti Charles Watson, Patricia Krenwinkel et Susan Atkins quand, le 9 août 1969, ils avaient garé leur Ford devant le 10050, Cielo Drive à Beverly Hills, quelques minutes avant d'y massacrer cinq personnes dont Sharon Tate, enceinte de huit mois. Blanc ne trouva aucune réponse. (*MSUI*, p. 138)

Blanc se questionne et ne trouve aucune justification à la violence de ces assassins. Pourtant, les raisons qui les ont poussés à tuer peuvent nous éclairer et ne sont pas foncièrement différentes de celles invoquées par Blanc dans l'extrait précédent. En effet, n'oublions pas que Watson et ses complices – ces jeunes gens qui étaient, au départ, normaux, voire brillants pour certains – se sont transformés en monstres sanguinaires lorsque ceux-ci, complètement drogués, ont été soumis à l'emprise de Charles Manson²⁰⁸. Par cette référence à ces meurtriers réels, il semble que nous puissions reconsidérer l'acte cruel de Blanc ainsi que les explications de son geste comme autant de réponses aux violences sociales et sentimentales dont il a fait l'objet. Comme Watson et les autres tueurs endoctrinés, ce n'est pas la nature animale de Blanc qui l'a conduit au meurtre, mais l'argent, la quête de pouvoir et sa marginalisation. Ainsi, Blanc illustre, tout comme Noir²⁰⁹, ce que Denis Duclos intitule « le complexe du loup-garou²¹⁰ » – cette culture de la violence qui amène l'individu lambda, inséré dans la société, à abandonner son humanité pour vivre pleinement sa bestialité – et explicite, à nouveau, la dimension nécessairement culturelle et sociale de la sauvagerie.

Enfin, par cette oscillation de Blanc – singulière à la figure du loup-garou – entre raison et déraison, entre humanité et sauvagerie, Gunzig affirme que « jamais le désir humain ne s'écartera ses origines sauvages et inapprivoisables »²¹¹. Incarnation de ce qu'il y a de meilleur et de pire en l'être humain, le lycanthrope incite le lecteur à se questionner sur sa propre violence et sur les fondements de sa véritable nature.

²⁰⁸ Pour de plus amples informations, nous vous invitons à consulter le chapitre qu'a consacré Denis Duclos au meurtrier le plus connu des États-Unis : DUCLOS (Denis), *op. cit.* : dans le chapitre 5 « Les Justiciers » / intertitre « Charles Manson ».

²⁰⁹ Voir point 2.2.2. « Symbole du Ça freudien » dans la Partie III.

²¹⁰ DUCLOS (Denis), *op. cit.*

²¹¹ *Ibid.* : dans le chapitre 9 « La Bête en l'homme » / intertitre « La Contamination ».

Retour à la nature

Tout au long de ce travail, nous n'avons cessé d'incriminer le rôle joué par la société capitaliste dans le développement des comportements inhumains chez les personnages. On peut donc supposer, qu'en quittant le système de la marchandisation, ceux-ci retrouveront la pleine possession de leur humanité. Vérifions cette hypothèse grâce au comportement de Blanc qui, après avoir tué Jean-Jean et Blanche de Castille, se trouve seul avec Marianne au milieu de la nature sibérienne :

C'était étrange, cet argent qui avait représenté tant de choses pour lui, la fin d'une vie qu'il n'aimait pas, le début d'une autre qu'il aimerait mieux, ne représentait à présent plus rien. [...]

Il était sorti, nu dans la nuit claire, il avait frissonné de plaisir en sentant le vent glacé caresser son pelage, il avait humé le parfum avarié de la taïga, y devinant mille choses intéressantes, il avait marché jusqu'à la voiture et il avait ouvert le coffre.

Il avait pris le grand sac noir, il l'avait ouvert et il avait vidé son contenu sur le sol de la clairière : [...].

Il versa le contenu du bidon de secours et jeta un briquet sur le tout. [...]

Blanc ne ressentit rien. (*MSUI*, p. 405)

Brûler l'argent de son braquage – symbole par excellence du système consumériste et de ses valeurs (pouvoir, concurrence, etc.) – est un acte extrêmement significatif pour Blanc, d'autant qu'il avoue lui-même ne « rien » ressentir, car il matérialise la victoire de sa nature lupine sur sa culture humaine. Notons qu'afin d'appuyer sa démonstration, Gunzig exploite également deux autres motifs – deux autres frontières entre nature et culture – qui soulignent l'animalisation de Blanc : sa nudité et son entrée dans la forêt. Cependant, à la différence de la plupart des récits mettant en scène un loup-garou, la dépossession des vêtements ainsi que l'arrivée au sein de ce milieu naturel ne représentent pas la chute de l'homme dans la bestialité mais son retour à une forme d'animalité positive :

- [Blanc] On va vivre ici, tous les deux. On va vivre ici et on va faire des enfants... [...]

Je suis certain que tu pourras tomber enceinte, je te baiserais chaque soir et chaque matin, je te ferais manger de la viande. [...]

Il se mit à quatre pattes, renifla l'herbe drue de la clairière : des animaux étaient passés par là durant la nuit, de gros rongeurs, des taupes, un raton laveur, peut-être un castor. Il était certain qu'il trouverait facilement du plus gros gibier.

- Je vais chasser. Je serai de retour dans quelques heures, dit-il.

Et sans attendre la réponse de Marianne, il partit en trotinant. (*MSUI*, p. 406-407)

Nous retrouvons, dans les propos de Blanc, les caractéristiques d'une vie en communion avec la nature ainsi que la conception d'une animalité authentique. Ses désirs sont d'ailleurs très simples : faire des enfants à Marianne et chasser du gibier dans la forêt pour la nourrir. Ainsi, cette vie retranchée hors des espaces urbains – loin des obligations du système consumériste – développe la nature animale de Blanc et favorise un retour à un mode de vie beaucoup plus équilibré et ajusté²¹². Par là, la trajectoire de Blanc est – comme celle de Noir – parfaitement paradoxale. Alors que celui-ci était décrit, notamment par sa faculté rationnelle et sa capacité à éprouver des sentiments, comme le plus humain des quatre loups, il devient celui qui, en se confiant totalement à sa nature animale, retrouve une forme de vie plus saine et, somme toute, bien plus humaine. En ce sens, l'évolution que fournit Gunzig à son personnage nous renseigne sur la définition qu'il accorde à l'animalité : celle-ci ne participe pas à la déshumanisation de l'homme mais se présente comme un comportement de recherche d'équilibre par rapport au milieu naturel. À l'inverse, comme nous l'avons démontré avec les exemples de Marianne ou de Noir, c'est dans l'homme – dans la société dans laquelle il s'insère et dans la culture que celle-ci génère – que nous devons chercher les causes de son inhumanité.

²¹² Notons que, puisque la taïga russe est l'un des milieux originels et naturels du loup, Gunzig renforce l'idée selon laquelle l'homme, en quittant la société moderne, renoue avec son essence profonde et revient à une vie plus harmonieuse.

Partie IV : Conclusion

Au lieu de reprendre classiquement les conclusions auxquelles nous sommes arrivé tout au long de notre analyse, nous avons décidé d'aborder uniquement deux thèmes – l'amour et la littérature – et deux procédés littéraires – l'identification du lecteur au narrateur et l'humour cynique – qui, par leur présence dans l'ensemble des romans de notre corpus et par leur portée générale, résument la manière dont Gunzig définit la condition de l'homme moderne et se saisit, textuellement, de ce processus *d'humanisation-déshumanisation*.

1. Expérience de la littérature

L'exemple de Madame Carpentier²¹³, dans *La vie sauvage*, a démontré que la massification et l'uniformisation dont faisait l'objet la littérature – et, de façon générale, la culture – au sein du système consumériste ne permettaient plus à l'homme d'y trouver les préceptes qui favorisaient son émancipation. Pourtant, les multiples mentions et citations de Charles, d'écrivains et de poètes parmi les plus renommés de l'histoire littéraire pour mettre en mots et décrire les émotions qu'il ressent, nous démontrent que la littérature et la poésie transmettent encore les valeurs universelles qui contribuent à l'humanisation de l'homme. Ainsi, lorsqu'il cherche à comprendre les transports procurés par l'amour, c'est au poème de Paul Verlaine – « J'ai presque peur, en vérité » – que Charles se réfère :

*Plongé dans ce bonheur suprême
De me dire encore et toujours,
En dépit des mornes retours,
Que je vous aime, que je t'aime ! (LVS, p. 98)*

De la même manière, lorsqu'il souffre « d'une tristesse tentaculaire » (LVS, p. 229), il se murmure à lui-même cette phrase de Jean-Jacques Rousseau :

Les peines du temps présent seraient bien peu de chose, si elles ne nous rappelaient pas le souvenir des plaisirs du temps passé. Nous nous plaignons de ce qui est, que parce que nous regrettons ce qui n'est plus. (LVS, p. 229)

²¹³ Voir point 3.2.2. de la Partie II.

Et d'autres auteurs encore : Baudelaire pour exprimer la liberté et la beauté sauvage de Septembre, Alfred de Musset pour évoquer la pitié qu'il ressent ou Apollinaire pour chanter le renouveau de la nature. Avec Charles, Gunzig présente à son lecteur une situation illogique car ce personnage, décrit comme un enfant sauvage qui aurait dû, normalement, être exclu de la culture, rencontre finalement, dans cette poésie et cette littérature classiques, les moyens nécessaires pour donner forme et sens à ses affects. Ce paradoxe ironique²¹⁴ soulève, qui plus est, une opposition riche entre la manière dont Charles, qui n'a pas été perverti par cette société moderne et technologique, évalue la littérature – et y découvre cette sensibilité universelle – et l'incapacité de Madame Carpentier, cette professeure de Lettres intégrée au sein du système consumériste, à transmettre à ses élèves les enjeux et les bienfaits de la culture littéraire. Par ce contraste, se dessine donc une critique de la déshumanisation subie par l'homme contemporain qui a perdu cette sensibilité et cette fraîcheur d'esprit proprement humaines, pour reconnaître et s'approprier les valeurs humanistes transmises par ces textes qui ont longtemps constitué la tradition occidentale. Inversement, l'aptitude avec laquelle Charles, cet homme « sauvage », trouve dans cette littérature les réponses à ses questionnements, nous invite, certes, à retourner à une forme de vie plus authentique mais signale, surtout, l'importance que représente la lecture de ce patrimoine littéraire – cette synthèse signifiante des sentiments qui caractérisent l'humanité – comme facteur déterminant dans le processus d'humanisation de chaque être humain.

2. Expérience de l'amour

L'une des dimensions essentielles de l'être humain est sa capacité à faire preuve d'humanité et de compassion envers son semblable. Même si, comme nous l'avons vu dans la deuxième partie de ce travail²¹⁵, la société capitaliste et sa logique marchande tendent à supprimer ou, du moins, à édulcorer fortement la puissance de ce sentiment, celui-ci n'a pas encore complètement disparu, ni l'homme qu'il permet de définir. En effet, qu'il s'agisse du narrateur de *Mort d'un parfait bilingue* avec Caroline Lemonseed,

²¹⁴ Si nous nous centrons, dans ce point, uniquement sur l'exemple de Charles dans *La vie sauvage*, nous retrouvons des conclusions similaires dans les deux autres romans de notre corpus. Ainsi, dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, Blanc, malgré sa génétique animale, est le seul à se saisir des bienfaits de cette culture légitime (il lit, par exemple, Tolstoï). Quant à *Mort d'un parfait bilingue*, la spectacularisation de la société est telle, qu'elle n'engendre qu'une culture marchande sans aucune valeur humaniste.

²¹⁵ Voir point 1.2.3.

de Blanc et Marianne ou de l'histoire de Charles et Septembre, les personnages de nos trois romans sont amenés à connaître un amour véritable et donc, à subir un processus d'humanisation. Confirmons cette dernière conclusion grâce à l'attitude de Blanc – qui nous semble la plus riche et la plus explicite – tandis qu'il se réveille et tombe nez à nez avec Marianne qui, ayant réussi à se libérer de sa captivité, est prête à lui planter un couteau en plein cœur :

- [Blanc à Marianne] Ce que je te propose, c'est de lâcher ce couteau et qu'on en parle un peu. Chacun explique son problème et expose son point de vue. (*MSUI*, p. 203)

Puis, après une courte discussion, Blanc décide de la laisser s'en aller en prenant le risque que Marianne raconte la séquestration dont elle a fait l'objet à la police. Il ajoute alors :

- [Blanc] Je vais devoir courir le risque parce que je suis incapable de te tuer.
- [Marianne] Ah bon... vous avez plutôt l'air de quelqu'un à qui ça ne pose pas de problème.
- En effet... Mais tu sens... Tu sens bon... Te tuer ce serait comme me couper un bras... Encore que me couper un bras, je pourrais le faire s'il le fallait vraiment. Te tuer, ce serait pire. Ce serait comme si je mourais. (*MSUI*, p. 207)

Blanc, dont la raison d'être, jusqu'alors, était « de cogner » (*MSUI*, p. 193), est incapable de faire preuve de violence et choisit de résoudre son conflit avec Marianne en optant pour une solution diplomatique (« Chacun explique son problème et expose son point de vue. »). Il semble donc assez évident que les sentiments qui naissent chez Blanc, en l'empêchant de tuer Marianne, démontrent que l'amour est bel et bien un vecteur d'émancipation pour notre personnage. Toutefois, l'intérêt de ces deux citations se situe davantage dans l'origine de cet amour : l'odeur de Marianne (« Mais tu sens... Tu sens bon... »). Celle-ci, comme le précise Blanc, semble « s'adresser personnellement aux quelques gènes de loup qui traînaient dans ses chromosomes » et, chose intéressante, le fait « bander » (*MSUI*, p. 202-203). Puisque ces odeurs traduisent d'abord une excitation et une attirance purement sexuelles, Gunzig fait ressortir la part nécessairement biologique du processus amoureux. Nous retrouvons, par là, l'une des idées maîtresses de sa conception de l'homme, selon laquelle la part vivante et animale présente en chaque être humain n'est pas la cause de sa bestialité. Au contraire, c'est justement lorsque le caractère instinctif de l'amour est assujéti aux lois de la société capitaliste et qu'il est réduit à une simple mécanique des sens, dans laquelle se perd l'ensemble des stimuli

sensoriels définitoires de l'homme, que l'amour se transforme en comportements inhumains²¹⁶.

D'ailleurs, si ce qui constitue l'humanité de l'homme – l'amour et sa capacité à faire preuve de pitié et de compassion – est contrôlé, massifié et rendu complètement abstrait par le système consumériste, ce même sentiment d'humanité est inféodé de ses fonctions et se présente comme un motif qui justifie l'utilisation de la violence. Ainsi, lorsque Madame Carpentier essaye de faire preuve d'empathie envers Charles, celui-ci sent grandir en lui « une colère terrible » (*LVS*, p. 162) et met en accusation cette pitié puisée au « *Téléthon* ou [aux] *Enfoirés* » (*LVS*, p. 37) :

Dans mon esprit se dessinèrent les images douloureuses du pays d'où on m'avait arraché, il me revint toutes ces histoires tragiques de meurtres crapuleux, de pillages aveugles, de viols impunis. Qu'avait-elle fait pour empêcher ça ? Rien. S'indigner à la lecture d'un article ou devant un journal télévisé, participer à une vente au profit de Handicap international ? Au mieux, elle avait signé une pétition pour « la fin des violences en Afrique équatoriale ». [...], ce qui m'animait [...], c'était tout simplement l'envie de me venger sur quelqu'un que je tenais pour responsable de mes malheurs, de ceux de Septembre, de ceux d'un continent entier. (*LVS*, p. 162-163)

En se référant à la cause humanitaire (« Handicap international ») et en révélant le caractère spectaculaire et complètement dépolitisé de celle-ci (« journal télévisé ») – qui vise uniquement à « soigner des plaies²¹⁷ » mais pas à mettre en cause les régimes politiques en question –, Charles dresse un portrait grotesque de la compassion et critique la virtualisation de celle-ci dans notre société contemporaine. En outre, c'est parce que ce sentiment d'humanité est réduit à une conception abstraite qu'il devient dangereux. Plus précisément, c'est l'inaction de Madame Carpentier, et de manière plus générale, celle de tout ce grand « peuple d'innocents » (*LVS*, p. 162) du monde occidental, face aux horreurs dont Charles, avec un tout un continent, a été la victime qui pousse notre personnage à vouloir « se venger ». Gunzig rejoint donc ce que Jacques Ricot nomme « la pitié dangereuse²¹⁸ », à savoir l'utilisation de l'abstraction et de la spectacularisation du sentiment de pitié afin de justifier une forme d'insensibilité face à la réalité et à la dignité d'autrui : puisque la société occidentale généralise et réduit la souffrance que Charles a endurée à un simple spectacle télévisé, celui-ci se montre également cruel et inhumain

²¹⁶ La dénaturation du sentiment amoureux et de la sexualité a été abordée au point 3.3. de la Partie II.

²¹⁷ JAVEAU (Claude), *op. cit.*, p. 148.

²¹⁸ RICOT (Jacques), *op. cit.*, p. 9

– en exploitant sexuellement sa professeuse de français, sa tante et sa psychologue en vue d’obtenir de l’argent – vis-à-vis des personnes qu’il juge coupables de ses malheurs.

Notons que nous retrouvons, ici, le même type de sauvagerie que celle dont a fait preuve Blanc – lorsqu’il tue Jean-Jean et qu’il se venge de son ancienne vie faite de souffrance et de marginalisation – et que nous arrivons également au même type de conclusion : la bestialité émane de l’aliénation et de la chosification auxquelles sont soumis les différents personnages – et leurs sentiments humains – au sein de ce système social dominé par la marchandisation. Ce qui est condamnable et inhumain en l’homme ne se trouve donc pas dans ce qui le lie à l’animal – les gènes de loup de Blanc ou la « vie sauvage » en Afrique de Charles – mais dans la culture ultralibérale et spectaculaire qui l’en sépare.

3. Séduction et identification du lecteur

Dans les trois romans de notre corpus, Gunzig opère plusieurs choix techniques pour construire un « système de sympathie²¹⁹ » favorisant la séduction de son lecteur et l’identification de ce dernier aux personnages de ses récits. En nous basant principalement sur *L’effet-personnage dans le roman* de Vincent Jouve, nous allons, d’une part, présenter une série de stratégies textuelles employées par l’auteur pour renforcer l’identification du lecteur aux différentes figures romanesques et démontrer, d’autre part, comment ces dites stratégies participent à humaniser celles-ci. Enfin, nous montrerons que cette identification n’est jamais totale et qu’elle présume également une forme de distanciation essentielle à la portée littéraire et critique des trois romans abordés²²⁰.

3.1. Mise en place d’un « système de sympathie »

Il existe, selon Vincent Jouve, trois niveaux de lecture qui impliquent, à leur tour, trois types de réception : le *lectant*, où le lecteur considère le personnage comme un pion au sein du système narratif ; le *lisant*, où il l’appréhende comme « une personne évoluant dans un monde dont lui-même participe le temps de la lecture » ; et le *lu*, dans lequel le personnage apparaît comme un « prétexte lui permettant de vivre par procuration

²¹⁹ JOUVE (Vincent), *L’effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 2001 [1992], p. 119.

²²⁰ Précisons que nous n’avons nullement l’intention de produire une analyse exhaustive de la réception chez Gunzig et désirons, uniquement, mettre en évidence certains principes directeurs qui sont à l’œuvre dans les trois romans que nous étudions.

certaines situations fantasmatiques²²¹ ». Puisque c'est dans le *lisant* que se construit le « système de sympathie », c'est sur le *lisant* que nous centrerons notre attention²²². Ce dernier se subdivise lui-même en « trois codes », trois façons qui visent à transformer le personnage fictif en une personne authentique. Nous retrouvons, ainsi, le code *narratif*, le plus important et le seul qui contribue véritablement à l'identification du lecteur au personnage ; le code *affectif*, qui ne détermine qu'un « sentiment de sympathie²²³ » ; et le code *culturel*, qui permet de valoriser ou de dévaloriser un personnage à partir du système de valeurs défendu par le sujet lisant. Naturellement, chaque code dispose de ses mécanismes textuels propres et chaque écrivain les exploite de manière singulière. Chez Gunzig, comme nous allons le voir ci-dessous, ce sont les codes *narratif* et *affectif* qui sont majoritairement développés.

3.1.1. Code narratif

Commençons, tout d'abord, par l'étude de *La vie sauvage* et de *Mort d'un parfait bilingue*, romans dans lesquels Gunzig convoque une instance narrative autodiégétique – sous la forme d'une écriture en « je » – par laquelle le personnage principal est aussi le narrateur du récit. Cette perspective unique est particulièrement efficace car le personnage-narrateur, « en imposant au lecteur son point de vue sur l'histoire²²⁴ », contraint ce dernier à entrer dans son jeu et l'oblige, de manière mécanique, à s'identifier. Du reste, afin de rendre ce procédé identificatoire encore plus percutant, l'écrivain a tendance, par l'intermédiaire de son personnage-narrateur, à interpeller le lecteur et à le vouvoyer :

- Avant de vous raconter ma première rencontre avec mon oncle, il faut sans doute à présent que je vous raconte comment, alors que tout allait bien pour moi, les choses se sont mises à aller de travers. (*LVS*, p. 19)
- Ceux qui m'ont connu à l'époque des terribles événements de mars 1978 vous diront que je n'étais pas un type sur les pieds duquel on pouvait venir marcher. (*MPB*, p. 13)

²²¹ *Ibid.*, p. 82.

²²² L'étude du *lu* et de la réception inconsciente du lecteur pourrait être une piste d'analyse supplémentaire qui viserait à déterminer, par exemple, si les romans de Gunzig servent d'exutoire aux désirs refoulés et inhumains du lecteur.

²²³ *Ibid.*, p. 123.

²²⁴ *Ibid.*, p. 125.

Cette pratique du vouvoiement – plus massive dans *La vie sauvage* – que Daniel Delbrassine nomme « le bavardage confidentiel²²⁵ » établit une complicité avec le récepteur du texte et convertit celui-ci en un confident du personnage. Si cette recherche de proximité est à l'origine d'une identification très forte de la part du lecteur, celle-ci permet également de renforcer cette « impression de réalité²²⁶ » du personnage fictif et participe à créer cet « effet de réel » dont use Gunzig dans chacun de ses romans pour soutenir son univers dystopique et la critique de notre condition que celui-ci suggère.

Dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, le narrateur est hétérodiégétique et n'est donc pas un personnage de son récit. Pourtant, si certains passages sont focalisés de manière omnisciente²²⁷ (ce qui ne favorise pas la création d'une complicité avec les différents personnages), Gunzig recourt aussi à une « focalisation interne variable » et utilise les consciences de plusieurs personnages pour filtrer – de manière successive – les différents événements :

- Ce que Jean-Jean vit d'abord, ce fut la haute silhouette de Jacques Chirac Oussoumo. (MSUI, p. 307)
- Marianne ouvrit les yeux, il faisait presque que complètement noir. Quelques photons se glissaient timidement sous l'encadrement d'une porte, [...]. (MSUI, p. 166)

Même si le procédé littéraire est différent de celui d'une narration autodiégétique, le résultat obtenu est identique : dans les deux cas, Gunzig favorise l'identification du destinataire de son récit à ses différentes figures romanesques et contribue, *de facto*, à leur personification ainsi qu'à leur humanisation.

3.1.2. Code affectif

Cette identification peut être encore renforcée par d'autres mécanismes littéraires qui provoquent « un sentiment de sympathie ». Parmi eux, l'évocation de la vie intérieure du narrateur (ou de l'un des personnages) – lorsque celui-ci livre au lecteur « les tréfonds de son être²²⁸ » – provoque un effet de sincérité immédiat. Si ce procédé est commun à l'ensemble des romans de notre corpus, il est particulièrement visible dans *Mort d'un*

²²⁵ DELBRASSINE (Daniel), *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture thématiques et réception*, Créteil- Paris, SCREREN-CDRP-La joie par les livres, 2006, p. 250.

Même s'il agit, au départ, d'un concept propre à la réception des romans pour adolescents, le « bavardage confidentiel » s'applique également à notre situation narrative.

²²⁶ JOUVE (Vincent), *op. cit.*, p. 110.

²²⁷ Nous avons déjà abordé cette focalisation omnisciente au point 1. la Partie II.

²²⁸ *Ibid.*, p. 136.

parfait bilingue, puisque ce narrateur autodiégétique, paralysé dans son lit d'hôpital et incapable de parler, s'adresse au lecteur uniquement à partir de ses « récits de pensées²²⁹ » :

Je suis capable de deux choses : la première, assez facile, consiste à faire « mmmmm » et me sert à dire bonjour, au revoir, merci, comment allez-vous, etc. [...] je ne suis capable de la seconde chose que depuis peu de temps. Une semaine à peine et cela me demande encore un réel effort de concentration. Quand j'y parviens, j'éprouve chaque fois la satisfaction d'un Newton, d'un Einstein ou d'un Darwin ouvrant des voies nouvelles à l'aventure humaine : je bouge le petit doigt de la main gauche. (MPB, p. 71)

Sous la forme d'un « monologue rapporté²³⁰ » (sur lequel nous reviendrons au point suivant), le lecteur prend directement connaissance des pensées du narrateur et entre, par là, en connivence avec ce dernier. À cela, s'ajoute également l'exploitation de certains thèmes spécifiques qui viennent renforcer ce sentiment de sympathie. Parmi ceux-ci, nous retrouvons l'évocation des désirs amoureux du personnage : Charles nous fait part, à de nombreuses reprises, de son histoire d'amour avec Septembre et de sa souffrance liée à leur séparation ; le narrateur de *Mort d'un parfait bilingue* avoue aimer Caroline ; enfin, qu'il s'agisse de Jean-Jean ou de Blanc, tous deux relatent leurs mécomptes amoureux et expriment leurs sentiments. Si Gunzig n'hésite donc pas à jouer sur la dimension pathétique de ses personnages en évoquant, par exemple, leur intimité et leurs amours, il offre véritablement un supplément d'âme à ceux-ci en les peignant comme des êtres empreints de culpabilité ou, du moins, capables de faire preuve de réflexion sur les actes, généralement cruels, qu'ils ont pu poser. Ainsi, les quatre loups, après leur massacre dans un supermarché se remettent en cause et avouent avoir « été trop loin » (MSUI, p. 328) ; Charles, lorsqu'il dévoile ses vidéos sexuelles aux trois femmes qu'il a piégées, demande pardon (« je suis désolé d'avoir dû faire ça, sincèrement désolé, [...] ») (LVS, p. 302) ; quant au narrateur de *Mort d'un parfait bilingue*, il réfléchit aux causes qui l'ont amené à cet état et incrimine sa faiblesse de caractère (« c'est la faiblesse de mon caractère qui fut le catalyseur de ce mélange détonnant : [...] ») (MPB, p. 72)). De la même manière, et plus spécifiquement dans *La vie sauvage* et dans *Mort d'un parfait bilingue*, l'auteur

²²⁹ Nous utilisons, pour nommer les différents récits de pensée, la terminologie établie par Dorrit Cohn dans son ouvrage : COHN (Dorrit), *La transparence intérieure : modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, 1981.

²³⁰ Les récits de pensées sont utilisés, nous l'avons dit, dans chacun des romans de notre corpus. Néanmoins, alors que le « monologue rapporté » est employé dans les deux romans à la narration autodiégétique, Gunzig recourt, dans la narration hétérodiégétique de *Manuel de survie à l'usage des incapables*, au « psycho-récit » et laisse son narrateur prendre en charge les pensées des différents personnages.

propose un va-et-vient incessant entre une narration en direct et une multitude de flashbacks pour présenter ses personnages « comme histoire²³¹ » et leur offrir une véritable profondeur psychologique qui concourt à augmenter leur dimension authentique et réelle. Enfin, vu l'omniprésence de l'humour²³² dans les romans de Gunzig et la tonalité familière de son écriture (notamment par l'utilisation d'un langage vulgaire, voire grossier par instant), nous estimons qu'il est aussi nécessaire de prendre en compte l'apport de ce caractère humoristique ainsi que de cette langue non soutenue comme facteur encourageant l'adhésion du lecteur aux différentes instances romanesques.

En résumé, par les choix textuels opérés, à la fois pour favoriser le code *narratif* et le code *affectif* de son récit, l'auteur invite le lecteur à s'identifier aux figures principales de ses récits et à les considérer, non plus comme de simples personnages, mais comme des personnes authentiques, composées d'une « subjectivité, c'est-à-dire d'une individualité dotée d'une épaisseur psychologique²³³ ». Grâce à ce processus identificatoire, à l'exploitation des dimensions pathétique, réflexive, historique, humoristique et même linguistique du personnage, le lecteur s'approprie ce dernier comme un sujet et comme un être empli d'humanité.

3.2. Distance critique

La séduction engendrée par ce « système de sympathie » comporte certains dangers car l'identification, quasi automatique, qu'elle provoque à la figure romanesque peut conduire – en anesthésiant la faculté critique du lecteur – à « l'aliénation » et « la dépossession²³⁴ » de celui-ci. C'est là qu'intervient le code *culturel* qui, dans chacun des romans qui nous occupent, bloque l'investissement idéologique du récepteur dans le personnage et sollicite une réception distanciée. En effet, comme l'univers romanesque dépeint dans ces trois récits est, d'un point de vue social et culturel, foncièrement identique au monde du lecteur, ce dernier est amené à mettre en doute et à critiquer les comportements inhumains du personnage qui ne concordent pas avec sa propre dimension

²³¹ *Ibid.*, p. 138. Par « histoire », Jouve entend la présence d'informations biographiques qui peuvent expliquer ou justifier la conduite du personnage.

²³² Voir, notamment, les conclusions dégagées au point 1.3. de la Partie III ainsi que, par exemple, l'humour qui se détache du « monologue rapporté » du narrateur de *Mort d'un parfait bilingue* présenté au début de ce point.

²³³ *Ibid.*, p. 133.

²³⁴ *Ibid.*, p. 226.

axiologique. Dès lors, face aux manipulations sexuelles de Charles, aux explications données par le narrateur de *Mort d'un parfait bilingue* pour justifier son assassinat ou à la cruauté de Marianne, le lecteur limite – parce qu'il est interpellé par la teneur de ces actions – sa projection dans les différents personnages.

Évidemment, d'autres éléments empêchent l'identification complète du lecteur. Parmi ceux-ci, nous avons décidé de sélectionner trois grands procédés. Le premier se trouve exclusivement dans les deux romans dont l'autorité narrative est autodiégétique et concerne l'utilisation, pour les récits de pensées, du « monologue rapporté ». En effet, s'il permet au lecteur d'entrer en relation de confiance avec le personnage, il est aussi le dispositif narratif le moins percutant qui, n'engendrant qu'une participation affective modérée, induit une forme de distance de la part du destinataire du récit.

Le deuxième procédé littéraire, qui propose un jeu sur l'onomastique des différents personnages, est présent dans chaque romans étudié mais est exploité de deux façons différentes par l'auteur. L'une consiste, comme dans *Mort d'un parfait bilingue*, à ne pas fournir, tout au long du récit, de dénomination au personnage-narrateur. Vu l'importance que représente l'attribution d'un nom propre à la figure romanesque dans la construction de « l'illusion de vie²³⁵ » de celle-ci, Gunzig limite volontairement la portée de cet « effet personne²³⁶ » et restreint le mimétisme de son récit. L'autre méthode, présente dans les trois romans analysés, vise à procurer aux personnages des patronymes motivés et ironiques. Si, dans *La vie sauvage* et *Mort d'un parfait bilingue*, nous avons déjà pu mentionner, respectivement, l'exemple de « Madame Saddiki » et celui de « Jim-Jim », le procédé est très largement employé dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*, comme l'attribution du prénom « Marianne » – qui rappelle, inévitablement, cette figure symbolique de la République française, de la démocratie et de la liberté – au personnage qui incarne uniquement les principes individualistes de la société de consommation²³⁷. Dès lors, le lecteur, qui capte ce décalage critique, opte assurément pour une attitude analytique et distanciée.

²³⁵ *Ibid.*, p. 110.

²³⁶ *Ibid.*, p. 111.

²³⁷ Le même processus se retrouve, nous l'avons vu, dans l'utilisation du patronyme « Eichmann » et du prénom « Jean-Jean ». Mais, les dénominations de « Blanche de Castille Dubois », de « Jacques Chirac Oussoumo » ou encore des parents de Marianne (« Vervoort » et « Dewael ») sont également foncièrement ironiques.

Enfin, la troisième technique narrative se trouve dans *La vie sauvage* et se caractérise, d'un côté, par l'insistance avec laquelle Charles conçoit son texte comme un « témoignage » (*LVS*, p. 324) réel – notamment grâce à l'avant-propos du roman (« Ce livre n'a d'autre ambition que de témoigner de ce qui s'est véritablement passé, [...] » (*LVS*, p. 9) – et, d'un autre côté, par la volonté avec laquelle celui-ci apparaît au lecteur comme le maître de son histoire (« Mais à présent, avant de clore ce chapitre : pour que le lecteur comprenne bien, [...] » (*LVS*, p. 77)). En effet, ces deux procédures sont tellement explicites – voire excessives – qu'elles en deviennent grotesques et, plutôt que de produire un « effet de réalité », le brisent en sommant le récepteur du texte d'épouser une lecture critique de l'œuvre.

Autrement dit, ce code *culturel* et ces différentes techniques littéraires sont autant de moyens qui préviennent le lecteur et le contraignent à passer du *lisant* au *lectant* ou mieux, d'une lecture immersive à une lecture ironique. Celui-ci se trouve donc confronté à un double processus – que nous avons déjà esquissé avec l'utilisation du *name-dropping*²³⁸ – qui l'invite, d'abord, en créant l'illusion d'un monde réel, à s'identifier au personnage principal du récit et, ensuite, par l'effet des différents mécanismes présentés ci-dessus, le force à en appréhender le caractère fictif et à adopter une posture distanciée. Ce processus ironique « d'adhésion et de prise de distance » se présente comme une « stratégie de dévoilement²³⁹ » mise en place par l'auteur pour permettre à son destinataire de se saisir des enjeux littéraires de ses romans et – vu notre problématique – de se questionner sur la condition de l'homme contemporain ainsi que sur les causes qui entraînent ce dernier vers sa perdition.

4. Humour cynique et ironie

Tout au long de notre analyse, nous avons pu relever certaines situations extrêmement cruelles (des enfants sacrifiés dans *Mort d'un parfait bilingue* à la sexualité des quatre loups), à la limite du supportable, dans lesquelles les conventions sociales

²³⁸ Voir point 2.3. de la Partie II.

²³⁹ BLANCKEMAN (Bruno), « L'ironie dans l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq », dans ALEXANDRE (Didier) et SCHOENTJES (Pierre), dir., *L'ironie : formes et enjeux d'une écriture contemporaine*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 55.

étaient volontairement bafouées. Ce cynisme²⁴⁰ ambiant, chez Gunzig, présente essentiellement une dimension ludique et humoristique. Illustrons notre propos en nous attardant sur le comportement de Naxos – plombier puis présentateur vedette de *Mort d'un parfait bilingue* – qui, en tombant sur un accident de voiture, décide non seulement de sortir les occupants du véhicule – cette « jeune fille blonde au crâne complètement enfoncé » et cet autre gamin bien « amoché » (MPB, p. 110) – mais aussi :

Il s'approcha de la fille, elle avait une vraie tête d'Allemande. Habillée en jupe comme une Allemande, maquillée comme une Allemande. Il lui prit le bras droit, tout froid, tout raide et le souleva. Il dit : « Heil Hitler ! » Il se mit à rigoler. Puis il remarqua qu'elle avait des jambes rudement jolies et il fut pris d'un léger vertige, [...]. Il eut un peu peur de ce qui pourrait arriver puis il se dit que c'était normal. Que tout le monde était comme ça. Après s'être occupé de la fille, il se mit à prendre des photos. [...] Puis il leur lança des cailloux. À deux mètres, cinq mètres, dix mètres. Pas de doute il visait bien. (MPB, p. 110-111)

Il est clair que, par ce passage abject dans lequel il est question de sadisme (« Puis il leur lança des cailloux »), de normalisation de la nécrophilie (« il remarqua qu'elle avait des jambes rudement jolies. [...] il se dit que c'était normal ») et de banalisation du crime nazi (« 'Heil Hitler !' Il se mit à rigoler »), Gunzig se montre délibérément cynique et provocateur. Pourtant, malgré les horreurs décrites, cet extrait entraîne, nous semble-t-il, le rire du lecteur et n'admet pas une interprétation littérale. En effet, le caractère hyperbolique de cette cruauté occasionne un décalage ironique qui remet en question cette même cruauté : le cynisme – très violent – dont fait preuve l'auteur met en avant l'inhumanité pour mieux la combattre. De ce fait, tout comme les procédés narratologiques énoncés au point précédent, cet humour sarcastique, en obligeant le lecteur à se distancier du texte, apparaît comme une tactique littéraire qui soutient une mise en accusation de la déshumanisation que connaît l'homme de la société consumériste.

De l'humour cynique découlent donc, à nouveau, cette lecture distanciée et, surtout, l'ironie qu'elle suppose. Cette posture énonciative, qui ne supporte pas une définition fixe, ne peut se limiter chez Gunzig à la simple antiphrase – processus qui consiste « à dire le contraire de ce que l'on veut faire entendre²⁴¹ » – et se rapproche davantage de sa

²⁴⁰ Nous nous limitons, ici, au sens commun du cynisme, en tant qu'attitude qui méprise les bienséances et la morale établies d'une société. Nous n'entrons donc pas dans des considérations et des développements philosophiques.

²⁴¹ MERCIER-LECA (Florence), *L'ironie* [version électronique], Paris, Hachette, 2003 : dans le chapitre 1 « Approche de la notion : des définitions variées mais complémentaires » / intertitre « De l'anthropologie à la rhétorique ».

conception romantique : à savoir, une « attitude critique face au réel²⁴² » et une volonté de remettre en cause les valeurs de la société actuelle. Omniprésente dans notre corpus, l'ironie se décline en différentes pratiques. Mis à part l'humour cynique et l'utilisation de certains procédés narratifs qui visent à favoriser (le *name-dropping*) ou à réduire l'illusion mimétique du récit (le monologue rapporté, les différentes métalepses, l'onomastique, etc.), nous pouvons également mentionner l'exploitation, à des fins contestataires, de motifs populaires (le loup-garou, le mort-vivant, le serpent, Arnold Schwarzenegger, Ikea), la mise en place de situations paradoxales (conception de la littérature de Madame Carpentier face à Charles, l'amour entre les parents de Marianne), l'emploi de figures oxymoriques (la psychologue sadique ou la professeure non-pédagogue), le recours à l'intertextualité (avec la réactualisation du récit de la Genèse dans *Manuel de survie à l'usage des incapables*) ou encore et ce, très fréquemment, l'établissement de nombreuses comparaisons entre notre système libéral et le système totalitaire nazi (références à Eichmann, aux pratiques eugéniques, au plaisir de la normalité, etc.). Marque de fabrique de Gunzig, l'ironie se présente, réellement, comme un « dispositif de représentation critique²⁴³ ».

Cela dit, comme l'ironie est nécessairement « interactive²⁴⁴ », celle-ci exige la « connivence du récepteur²⁴⁵ » pour être interprétée de manière correcte. Seul le lecteur qui capte les différents procédés narratifs, motifs populaires, paradoxes, hyperboles ou autres comparaisons est capable de goûter à l'ironie diffuse dans l'œuvre de l'auteur. Ainsi, c'est parce que le destinataire du texte partage des valeurs identiques à celles de Gunzig qu'il entre en « complicité ironique²⁴⁶ » avec celui-ci. Naturellement, en tant que posture énonciative critique mettant en cause la condition inhumaine de l'homme actuel, l'ironie déployée réclame, pour être décelée et appréciée, la présence de dispositions humanistes chez le récepteur du récit : pour saisir la dénonciation de l'inhumain, il faut donc, d'abord, être humain. En ce sens, puisque l'ironie permet à la fois de condamner la

²⁴² *Ibid.* : dans le chapitre 1 « Approche de la notion : des définitions variées mais complémentaires » / intertitre « L'ironie romantique ».

²⁴³ BLANCKEMAN (Bruno), *op. cit.*, p. 49.

²⁴⁴ VIOLAINE (Géraud), « L'ironie au siècle des Lumières », dans *L'information Grammaticale*, n°83, 1999, p. 5.

²⁴⁵ *Ibid.*

²⁴⁶ SCHOENTJES (Pierre), « L'ironie contemporaine de la fugue à la fantaisie. Chevillard au risque de l'ironie », dans ALEXANDRE (Didier) et SCHOENTJES (Pierre), dir., *L'ironie : formes et enjeux d'une écriture contemporaine*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 234.

destruction de l'homme moderne, mais aussi de révéler l'humanité du lecteur, celle-ci est, selon nous, *le* principe fondateur et englobant sur lequel reposent les portées littéraire, critique et humaine de l'écriture de Gunzig.

Bibliographie

1. Sources primaires

Corpus

GUNZIG (Thomas), *La vie sauvage*, Vauvert, Éditions Au Diable Vauvert, 2017.

GUNZIG (Thomas), *Manuel de survie à l'usage des incapables*, Vauvert, Éditions Au Diable Vauvert, 2013.

GUNZIG (Thomas), *Mort d'un parfait bilingue*, Paris, Gallimard, 2002.

Autres œuvres de Gunzig citées

GUNZIG (Thomas), *10 000 litres d'horreur pure. Modeste contribution à une sous-culture*, Vauvert, Éditions Au Diable Vauvert, 2007.

GUNZIG (Thomas), *Et avec sa queue, il frappe !*, Vauvert, Éditions Au Diable Vauvert, 2014.

GUNZIG (Thomas), *Feel Good*, Vauvert, Éditions Au Diable Vauvert, 2019.

GUNZIG (Thomas), *Kuru*, Paris, Gallimard, 2007.

Autres romans consultés

GOMBEAUD (Adrien), *Bruce Lee. Un gladiateur chinois. Portrait en 4 reprises et 16 assauts*, Paris, Capricci, 2019.

MAURO DE VASCONCELOS (José), *Mon bel oranger*, Hachette, Paris, 2014.

2. Sources secondaires

Ouvrages

BACHELARD-JOBARD (Catherine), *L'eugénisme, la science et le droit*, Paris, PUF, 2001.

BESNIER (Jean-Michel), *Demain les posthumains. Le Futur a-t-il encore besoin de nous ?*, Paris, Fayard, 2012.

COHN (Dorrit), *La transparence intérieure : modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, 1981.

- COULOMBE (Maxime), *Petite philosophie du zombie ou comment penser par l'horreur*, Paris, PUF, 2012.
- DEBORD (Guy), *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 [1967].
- DELBRASSINE (Daniel), *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture thématiques et réception*, Créteil- Paris, SCREREN-CDRP-La joie par les livres, 2006.
- DUCLOS (Denis), *Le complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine* [version électronique], Paris, Éditions La Découverte, 2005.
- ERMAN (Michel), *Éloge de la vengeance* [version électronique], Paris, PUF, 2012.
- FREUD (Sigmund), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1971 [1932].
- GENETTE (Gérard), *Discours du récit*, Paris, Seuil, Points, 2007.
- HABERMAS (Jürgen), *L'avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral ?*, Paris, Gallimard, 2002.
- JAVEAU (Claude), *Les paradoxes de la postmodernité*, Paris, PUF, 2007.
- JOUE (Vincent), *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 2001 [1992].
- LAMBERT (Stéphane), *Les Rencontres du mercredi*, Bruxelles, Les Éditions européennes, 1999.
- MERCIER-LECA (Florence), *L'ironie* [version électronique], Paris, Hachette, 2003.
- MILCENT (Anne-Laure), dir., *L'inquiétante étrangeté des monstres. Monstruosité, altérité et identité dans la littérature française, XIX^e – XX^e siècle*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2013.
- PASTOUREAU (Michel), *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2011.
- PASTOUREAU (Michel), *Le loup. Une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2018.
- RICOT (Jacques), *Étude sur l'humain et l'inhumain*, Paris, PUF, 1998.
- RONVEL (Aude), *Le loup-garou dans la littérature contemporaine. De l'imaginaire fictionnel aux mises en scènes sociales : Cycle of the Werewolf, Stephen King ; Le Livre sacré du loup-garou, Viktor Pelevine ; L'Homme à l'envers, Fred Vargas*, Paris, Éditions Publibook, 2011.

SUSANNE (Charles), *L'homme amélioré. Vous avez dit humain ?*, Bruxelles, Éditions du centre d'Action Laïque, 2016.

THOVERON (Gabriel), *La télévision dont vous êtes le héros*, Bruxelles, Le Grand Miroir, 2004.

Articles

AERPA, « Le ça, le moi, le surmoi », dans *aerpa.com*, consulté en septembre 2020. URL : <http://www.aerpa.com/ca-moi-surmoi/>

BLANCKEMAN (Bruno), « L'ironie dans l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq », dans ALEXANDRE (Didier) et SCHOENTJES (Pierre), dir., *L'Ironie : formes et enjeux d'une écriture contemporaine*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 49-64.

DEKEYSER (MARTIN), « Peut-on acquérir des savoirs sans avoir à les apprendre ? », dans *Résolument jeunes*, n°23, 2008, p. 16-21.

DELAUNAY (Alain), « Numineux », dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté en septembre 2020. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/numineux/>

DELHAYE (Pascaline), « Figure de la vengeance dans la postmodernité : le héros et le barbare », dans *Nouvelle revue de psychologie*, n°21, 2016, p. 143-154.

ESSONO TSIMI (Éric), « À propos du style de Houellebecq », dans *Contemporary french and francophone studies*, n°22, 2018, p. 621-629.

FONTENAY (Élisabeth de), « L'homme et l'animal : anthropocentrisme, altérité et abaissement de l'animal », dans *Pouvoirs*, n°131, 2009, p. 19-27.

HEITZ (Jean-Michel), « Pour un humanisme critique », dans *Humanisme et entreprise*, n°312, 2013, p. 1-15.

HELDER (Mendes Baiao), « L'indice de l'horreur chez Bret Easton Ellis. Le Los Angeles ville morte de *Moins que zéro* et *Suite(s) impériale(s)* », dans *A Contrario*, n°20, 2014, p. 143-159.

- HIRTT (NICO), « L'approche par compétences : une mystification pédagogique », dans *Appel pour une école démocratique*, consulté en juin 2020. URL : <http://www.skolo.org/2009/10/01/lapproche-par-competences-une-mystification-pedagogique/>
- JOYE-BRUNO (Catherine), « L'humain est-il une chimère ? », dans *Psychanalyse*, n°9, 2007, p. 25-42.
- LEFÈVRE (Cécile), « Thomas Gunzig : mon écrivain, cet anti-héros », dans *Textyles*, n°46, 2015, p. 167-184.
- MAZAURETTE (Maïa), « Pour en finir avec le revenge porn », dans *lemonde.fr*, consulté en août 2020. URL : https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2020/05/31/pour-en-finir-avec-le-revenge-porn_6041307_4497916.html
- MINETTE (Alice), « La marchandisation de l'éducation va bon train... Et en laisse beaucoup sur le quai », dans *Journal du droit des jeunes*, n°366-367, 2017, p. 7-9.
- NECULAU (Adrian), SOPONARU-PUZDRIAC (Camelia) ET SIROTA (André), « Le système totalitaire : du dehors au-dedans », dans *Connexions*, n°94, 2010, p. 95-112.
- PFAUWADEL (AURELIE), « Le matériel humain », dans *L'école de la Cause freudienne*, n°99, 2018, p. 6-7.
- PHILONENKO (Alexis), « De la bestialité chez Zola », dans NIDERST (Alain), dir., *L'animalité. Hommes et animaux dans la littérature française*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1994, p. 177-187.
- PUJOL (Stéphane), « L'humanisme et les Lumières », dans *Dix-huitième siècle*, n°30, 1998, p. 271-279.
- RENAUT (Alain), « L'éducation est-elle une marchandise comme une autre ? », dans *Pouvoirs*, n°122, 2007, p. 125-136.
- SCHOENTJES (Pierre), « L'ironie contemporaine de la fugue à la fantaisie. Chevillard au risque de l'ironie », dans ALEXANDRE (Didier) et SCHOENTJES (Pierre), dir., *L'ironie : formes et enjeux d'une écriture contemporaine*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 223-246.

- TERNON (Yves), « Quelles limites à l'expérimentation sur l'homme ? La criminalité médicale nazie en procès », dans *Les Cahiers de la justice*, n°3, 2012, p. 15-32.
- VANDENBERGHE (Frédéric), « La notion de réification. Réification sociale et chosification méthodologique », dans *L'homme et la société*, n°103, 1992, p. 81-93.
- VIOLAINE (Géraud), « L'ironie au siècle des Lumières », dans *L'information Grammaticale*, n°83, 1999, p. 3-8.
- WELDON (Jean), « De l'objet d'art à l'obsolescence programmée : les visions du monde matériel dans *La Carte et le territoire* de Michel Houellebecq », dans *Revue électronique de la littérature française*, n°12, 2018, p. 41-55.
- WÉNIN (André), « Satan ou l'adversaire de l'alliance. Un parcours biblique à partir du serpent de Genèse 3 », dans *dial.uclouvain.be*, consulté en juillet 2020. URL : <https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/fr/object/boreal%3A177633>
- ZBIERSKA-MOSCICKA (Judyta), « Claude Javeau et Thomas Gunzig, ou quand un guérillero de la Belgitude rencontre un guérillero de la postmodernité », dans QUAGHEBEUR (Marc) et ZBIERSKA-MOSCICKA (Judyta), dir., *Entre belgitude et postmodernité. Textes, thèmes et styles*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015, p. 239-249.

Mémoires universitaires

- BINET (Cécile), *Génération affranchie : Nicolas Ancion, Thomas Gunzig, Laurent de Graeve. Trajectoires littéraires*, Université de Liège, mémoire de master, 2001.
- LAFFINEUR (Émilie), *Le romanesque dans la littérature francophone contemporaine : quels enjeux dans l'œuvre de Thomas Gunzig*, Université de Louvain-la-Neuve, mémoire de master, 2017.
- LAMBERT (Marie-Valérie), *Étude comparée des romans de Haruki Murakami et de Thomas Gunzig : exploration d'une construction relationnelle des personnages*, Université de Louvain-la-Neuve, mémoire de master, 2014.
- VALENTINO (Fiona), *Le mythe du loup-garou dans la littérature médiévale et contemporaine : un questionnement au fondement de l'identité humaine*, Université de Louvain, mémoire de master, 2019.